This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

LE PÉCHÉ ORIGINEL

Tirage à 257 exemplaires numérotés :
2 papier de chine,
255 papier de Hollande.

—

N° 59

Bruxelles. — Imp. de J. Rops, rue de l'Ermitage, 2.

LE

PÉCHÉ ORIGINEL

TRADUIT LIBREMENT DU LATIN

D'ADRIEN BEVERLAND

PAR

J.-FRÉDÉRIC BERNARD

RÉIMPRESSION SUR L'ÉDITION LA PLUS COMPLÈTE DE 1741

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE

PAR

UN BIBLIOPHILE

PARIS

A LA LIBRAIRIE DE L'ACADÉMIE DES BIBLIOPHILES

10, RUE DE LA BOURSE, 10

BRUXELLES

LIBRAIRIE EUROPÉENNE DE C. MUQUARDT

PLACE ROYALE

—

1868

141. j. 73.

ADRIEN BEVERLAND

—

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Adrien Beverland est un personnage singulier à plusieurs égards. Vivant en Hollande, au milieu d'une société rigide et calviniste, il lâcha la bride à l'indépendance de sa pensée; il traita hardiment des questions scabreuses, en y apportant l'appareil de cette érudition assez pesante qui était alors à la mode; il fit scandale, et le zèle des défenseurs de la morale, des soutiens de l'orthodoxie, se déchaîna contre lui.

Traçons une esquisse rapide de la vie de ce libre-penseur. Il naquit à Middelbourg en 1652 ou en 1653, mais on manque de détails sur les débuts de sa carrière ; il appartenait sans doute à une bonne famille, car en 1672, lorsqu'il vint à Oxford, il se présenta comme un *dominus Zelandiæ;* sa mère était sœur d'un érudit célèbre, Isaac Vossius. Il avait un frère, nommé Jean, à l'égard duquel on ne sait rien; une lettre que lui écrivait Adrien a été conservée. Dès sa jeunesse, il montra une intelligence

rapide, mais il mena une conduite fort peu édifiante ; les auteurs classiques furent, suivant une habitude universelle à cette époque, l'objet de ses études ; ceux d'entre eux qui ont le moins respecté la décence devinrent malheureusement le but de ses prédilections ; Catulle, Martial, Ovide, Pétrone, faisaient ses délices ; il les savait par cœur, et il se plaisait à les commenter.

A peine âgé de vingt ans, il se mit à écrire. On croit que sa première production fut le livre *De stolatæ virginitatis jure,* dont nous reparlerons ; il le garda quelque temps en portefeuille, et lorsqu'il se décida à le mettre au jour, il le dédia à Ulrick Huber, qui, dès l'année 1657, était professeur de jurisprudence à l'université de Franeker, et qui paraît avoir été un homme assez indépendant dans ses allures et dans ses opinions. On a tout lieu de croire que Beverland étudia à Franeker ; bientôt on le trouve à Oxford, où il se plonge dans des recherches opiniâtres sur les auteurs grecs et latins ; il annonce le projet de donner une édition de Théophile Antecessor (1) ; c'est ce qu'apprend une lettre latine qu'il adresse à Jacques Gronovius, en lui transmettant un écrit dont il ne donne point le titre, mais qu'il recommande à l'examen de ce célèbre érudit, en le priant de le faire imprimer en Hollande, s'il le juge digne de cet honneur.

Nicéron avance (*Mémoires pour servir à l'histoire,* tome XIV) que Beverland prit à Oxford le degré de doc-

(1) Ce jurisconsulte byzantin a laissé un travail intitulé : *Græca institutionum cæsarearum paraphrasis*, qui a été publié à Bâle en 1534, et dont Fabrot a donné en 1638 une édition reproduite en 1656 ; Beverland, qui en était mécontent, non sans raison, voulait la refaire ; ce projet fut, longtemps après, exécuté par G. O. Reitz, qui mit au jour à La Haye, en 1751, 2 vol. in-4° contenant le texte de Théophile, avec une traduction nouvelle et des notes nombreuses.

teur, mais rien ne vient à l'appui de cette assertion. Quoi qu'il en soit, le jeune Hollandais, quittant l'Angleterre, revint dans son pays natal, et comme il lui fallait un état, une position sociale, il se consacra au barreau. L'étude sévère de la jurisprudence ne semble pas de nature à lui avoir offert beaucoup d'attrait; toutefois il y fit sans doute des progrès; il fut reçu licencié en droit civil et en droit canon (il prend ce titre dans un de ses écrits), et il exerça à Leyde. On a conservé un factum qu'il rédigea en langue hollandaise en faveur d'un de ses clients.

Il avait un peu plus de vingt-cinq ans lorsqu'il mit au jour, en 1678, le livre qui lui a procuré une place dans l'histoire littéraire, le *Traité sur le péché originel;* s'emparant d'une idée déjà émise par des rabbins et par Corneille Agrippa (1), idée dont quelques Pères de l'Église ne paraissent point très-éloignés, il voulut établir que le crime d'Adam et d'Eve, c'était leur commerce charnel; que le péché originel, c'était la concupiscence, l'attrait d'un sexe vers l'autre. Ne se bornant pas d'ailleurs à discuter cette thèse théologique, il y vit surtout l'occasion d'étaler une

(1) *Declamatio de origine peccati*, tom. II, p. 556 des *Opera* d'Agrippa, Lugduni (sans date), 2 tom. in-8°. Il s'exprime ainsi : « Hunc serpentem non alium arbitramur quam sensibilem carnalemque affectum... » La Monnoye, dans une note ajoutée au *Menagiana*, tom. III, p. 449, cite le passage tout entier. Nous n'avons pas ici à nous occuper des idées étranges en tout genre et souvent profondes qu'a émises Agrippa. Brucker a analysé ses écrits, mais sans leur rendre pleine justice, dans sa lourde *Historia critica philosophiæ*, tom. II, p. 369-389. Citons aussi les notices de M. Louandre dans le *Journal de l'instruction publique*, 31 août et 4 septembre 1839, et de M. L. Montet dans la *Liberté de penser*, février 1849. Une publication anglaise fort estimée, la *Retrospective review*, a consacré, t. XIV, un article à ce personnage, et un Anglais, M. Henry Morley, qui s'était déjà fait connaître par une bonne biographie de Cardan, a écrit sa vie; 1856, 2 vol. in-8°.

érudition scabreuse, d'accumuler des citations de passages hostiles à la morale. Il mit au jour cet écrit sans y attacher son nom (se désignant toutefois comme un élève de Thémis) et avec une indication de lieu supposé; mais, encouragé sans doute par l'accueil de curiosité que le public fit à cette œuvre piquante, et livré à une audace imprudente, il n'hésita point, l'année suivante, à publier une édition nouvelle dans laquelle son nom paraît tout au long. On avait peut-être fermé les yeux sur un ouvrage anonyme, mais cette fois il ne fut pas possible de ne rien dire, de ne rien faire; le déchaînement des amis de la morale était universel, et le jeu d'esprit de Beverland souleva une tempête (1).

Les administrateurs de l'université de Leyde, à laquelle appartenait Adrien, se réunirent, et après une instruction qui est restée inconnue, ils le condamnèrent à être rayé des matricules de l'université, à payer une amende de cent florins, à promettre de ne jamais écrire de livres du même genre, et à être banni des territoires de la Hollande et de la Frise. Il avait provisoirement été mis en prison. Le traité *De peccato originali* fut brûlé publiquement, ce qui contribua sans doute à le faire rechercher avec avidité.

Rendu à la liberté, Beverland ne s'éloigna guère de Leyde; il alla s'établir à Utrecht, mais son caractère in-

(1) Un ministre hollandais, L. Ryssen, fit paraître en 1670 un écrit dont le titre seul indique assez l'acrimonie : *Justa detestatio sceleratissimi libelli Hadr. Beverlandi de peccato originali.* Un autre théologien, Michel Joertsch, prenant au sérieux les propositions un peu ironiques du jeune jurisconsulte, y opposa une ennuyeuse *Dissertatio de peccato originali.* Le sens littéral de la Genèse fut également appuyé par Zacharie Grappius dans ses *Controv. theol. recentes.*

dépendant n'était nullement dompté; la liberté de ses opinions restait tout entière, et son dépit s'exhalait en sarcasmes violents contre ses persécuteurs; les magistrats de Leyde le firent avertir que s'il continuait de parler avec irrévérence de gens haut placés, et d'écrire sans permission de censeur, ils seraient obligés de sévir contre lui. Beverland profita de ce bon conseil, et pour la seconde fois il se rendit en Angleterre. Il fut accueilli avec bienveillance par son oncle, Isaac Vossius, qui avait des opinions assez indépendantes, quoiqu'il eût été, dès l'an 1673, pourvu d'un canonicat à Windsor, et qui ne trouvait pas mauvais qu'on se moquât quelque peu du clergé batave. Dans une lettre écrite à son frère Jean, Adrien vante le savoir de Vossius, constamment prêt à répondre à toutes les questions qui peuvent se poser; il ajoute qu'il se félicite d'avoir été poussé en Angleterre par l'orage; il ne regrette point son exil; les querelles des docteurs hollandais ressemblent à ses yeux à ces combats de rats et de grenouilles qu'a chantés Homère.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Vossius chercha à procurer à son neveu un bénéfice ecclésiastique, qui certes n'eût pas été accordé au plus digne. Il fit à cet égard, auprès de Charles II qui le protégeait, des démarches réitérées, mais elles n'eurent point de succès. Il y avait sans doute un si grand nombre de concurrents se disputant toute place, avant même qu'elle ne fût vacante, que le crédit de Vossius demeura impuissant. On ne sait trop comment Beverland employa ses loisirs en Angleterre. Il

(1) Gratulor quod tribunitiis ventis fugerim in Angliam; non est itaque quod querar de exilio. Omnia quæ perpessus sum Leydæ læto temperantur risu, dum Cocceanorum et Voetianorum tumultus voco batrachomyomachiam.

paraît s'être occupé de recherches relatives aux sujets qui formaient le but favori de ses études ; on a prétendu qu'il avait travaillé à réunir des notes et des estampes destinées à former les matériaux d'un traité spécial sur la débauche chez les anciens : *De prostibulis veterum,* livre dont il avait conçu l'idée dès sa jeunesse, mais qu'il ne termina point ; on ajoute que les recherches qu'il avait faites à cet égard furent utilisées par Vossius, qui les inséra en partie dans le commentaire qu'il joignit à son édition de Catulle, publiée en 1684, à Londres ; c'est là un de ces petits contes bibliographiques qui sont assez communs, mais qui n'ont aucune authenticité (1).

Vossius mourut en 1689, et ce fut un grand malheur pour Beverland ; il n'avait d'autres revenus que les libéralités de son oncle ; il s'était fait beaucoup d'ennemis par son penchant pour la satire (à cet égard il était incorrigible) ; il avait des charges, car il s'était, dit-on, marié ; peut-être aussi cette union avait-elle été contractée sans les formalités qui en déterminent la régularité (2).

Il songeait sérieusement à retourner en Hollande, et le

(1) « Le conte de De Bure sur l'insertion de l'ouvrage de Beverland « dans les notes de cette édition, est une de ces niaiseries bibliogra- « phiques qui se redisent sur tradition et sans aucun examen. Cette « édition de Catulle mérite quelque estime pour ses notes, qui ne « sont point du tout licencieuses. » (Renouard, *Catalogue d'un amateur,* tom. II, p. 233.) Ce bibliographe relève ainsi une de ces affirmations qu'on se passe de main en main.

(2) James Granger, dans sa *Biographical history of England adapted to a methodical catalogue of engraved british heads* (livre fort estimé en Angleterre), indique un portrait de Beverland réuni à celui d'une femme, et dit que ce dernier est celui de l'épouse ou de la maîtresse de cet écrivain. Beverland engagé dans les liens d'un mariage sérieux choque un peu les idées qu'on se fait de cet individu fort épris de la liberté.

stathouder, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III, s'intéressait en sa faveur, mais, réflexion faite, Beverland reconnut qu'il trouverait des ennemis implacables et que le parti le plus sage était de rester à Londres; il fallait vivre ; il prit la résolution de faire une conversion éclatante : il afficha un grand repentir de ses erreurs; il désavoua ses écrits ; il annonça l'intention de les détruire autant qu'il lui serait possible ; il pria les amateurs qui en avaient des exemplaires de les lui renvoyer ; il écrivit un livre d'un genre nouveau pour lui, et destiné à recommander l'exercice de la chasteté. Nous voudrions pouvoir affirmer que le but de cette œuvre estimable fut atteint, mais nous croyons que ce volume eut très-peu de lecteurs, et qu'il ne changea rien à l'allure habituelle des choses.

Ce système lui réussit d'abord quelque peu ; l'évêque de Lincoln le protégea, lui donna la confirmation et l'admit à la sainte Cène; diverses personnes de distinction s'intéressèrent à l'exilé; il ouvrit des cours, il se vante d'avoir le premier initié les Anglais dans l'art d'écrire en latin avec élégance; mais le diable ne perd pas ses droits; les penchants comprimés par la prudence ou par le malheur se révélèrent de rechef. Beverland ne pouvait s'empêcher d'écrire des satires, de se livrer à ses études de prédilection sur des sujets scabreux. D'après les *Nouvelles de la République des Lettres,* octobre 1699, p. 468, il avait envoyé à un libraire d'Amsterdam divers manuscrits : l'un d'eux était intitulé *Otia oxoniensia* (*Mes loisirs à Oxford*) ; un autre contenait une série de notes sur Martial, Juvénal et autres poëtes latins ; mais ceux qui avaient reçu ces écrits les avaient brûlés, ce qui donne une idée assez effrayante de ce qu'ils devaient contenir.

De plus en plus aigri, livré à la misère, Beverland

chercha des consolations dans l'ivrognerie, et finit par perdre la raison. Logé dans un bouge du village de Falham, il se croyait poursuivi sans relâche par plus de deux cents hommes qui avaient juré de le tuer ; la mort vint mettre un terme à cette cruelle situation ; il cessa sans doute de vivre et de souffrir en 1712 (1), car à partir de cette époque, on ne trouve plus aucun détail sur son compte.

Telle fut la fin d'un homme instruit, ingénieux, mais qui manqua de prudence, et qui eut le tort de naître un siècle trop tôt. Ecrivant vers 1750, il eût été bien moins persécuté ; en revanche, s'il avait vécu au seizième siècle, il eût couru grand risque d'être brûlé en personne.

On connaît un portrait en buste de Beverland, peint par J.-D. Vois, et gravé par J. Van Mannikhuyse ; il n'a point de date ; l'inscription porte : *Hadrianus Beverlandus, Æt. XXVI.* Granger en signale trois autres : celui dont nous avons déjà parlé, et deux gravés par Becket, d'après Vois ; un est daté de MDCC, et on lit en bas : *Viro perillustri Hadriano Beverlando, numismatum, insectarum, cochlearum, picturarum rariorum vindici, statori.*

—

BIBLIOGRAPHIE DES ÉCRITS DE BEVERLAND

Pleydoy gedaen by N.N. advocate, in Saake van N. N. gedaegden, 1677, in-8°, 10 pages. Cet écrit, qui

(1) C'est ce que relate une publication allemande : *Neuer Buechersaal;* II, 141.

appartient à l'époque où Beverland était avocat, est mentionné dans la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, tom. III, p. 276 ; il est devenu introuvable, mais il n'offre sans doute pas grand intérêt.

Peccatum originale κατ'εξοχήν *sic nuncupatum; philologice elucubratum a Themidis alumno. Vera redit facies, dissimulatio perit. Eleutheropoli. Extra plateam obscuram, sine privilegio auctoris, absque ubi et quando.* A la fin on lit : *In horto Hesperidum, typis Adami Evæ, terræ filii,* 1678 ; 146 p. in-8°. Dans la seconde édition le titre a éprouvé quelques modifications : *Hadr. Beverlandi J.-V. licentiati de Peccato originali* κατ'εξοχήν *sic nominato, dissertatio psalmographus. Ps. LVIII. commati IV. Ex typographeio ;* 1679, in-8°, 157 pages.

On y trouve de plus une dédicace à Bernard de Gomme, beau-père de l'auteur (1), et une lettre à Jacques de Goyer, datée de Leyde, le 21 mars 1679.

Beverland projetait une troisième édition ; un exemplaire de la seconde, avec de nombreuses additions et corrections manuscrites, s'est trouvé dans la bibliothèque du comte de Bunau, qui a passé dans celle de Dresde ; le titre est changé : *Poma amoris, per Hadr. Beverlandum, D. V. licent. adornata. Editio tertia, prioribus auctior et emendatior* (2).

(1) La mère de Beverland s'était remariée en secondes noces.

(2) Le catalogue des livres fort nombreux qu'avait réunis le comte de Bunau, a été publié en partie par J.-M. Franck, Leipzig, 1750-1756, 3 tom. in-4°. Observons que M. Falkenstein, dans sa *Description* (en allemand) *de la Bibliothèque royale de Dresde,* 1839, in-8°, mentionne, p. 502, divers ouvrages de Beverland, mais il ne fait pas mention de l'exemplaire annoté dont il s'agit. Peut-être a-t-il disparu.

Un libraire d'Amsterdam, qui se piquait aussi d'écrire, Jean-François Bernard (1), fit paraître une traduction libre, ou plutôt une imitation du *Peccatum originale;* il lui donna le titre de : *Etat de l'homme dans le péché originel. Imprimé dans le monde,* 1714, petit in-8 . Accueillie avec curiosité, cette production fut réimprimée à diverses reprises avec des augmentations successives. Un jeune Allemand, F.-S. Bertram, alors étudiant en droit, fit passer en langue allemande (Francfort, 1746, in-8o) le travail de Bernard; son écrit lui valut ce que le livre latin avait attiré à Beverland, des persécutions et des tracasseries; il réussit cependant à en être quitte pour une expulsion de l'Université, qui dura quelques mois. A cette occasion, un grave docteur, W.-E. Sturken, ministre à Bernburg, fit paraître (en allemand) de lourdes et orthodoxes *Considérations* (*Betrachtungen*) *historiques, critiques et théologiques sur l'arbre de la science, du bien et du mal* (Francfort, 1747, in-8o). Plus tard, un anonyme, s'emparant de l'écrit de Bertram, le reproduisit avec quelques modifications sous le titre de : *Der Buum...* (*L'arbre de la science du bien et du mal, envisagé d'un œil philosophique* (Berlin), Erfurt, 1760, in-8o (2).)

Nous n'avons nullement le projet de discuter les pro-

(1) C'est lui qui a rédigé en partie le texte qui accompagne l'important ouvrage publié de 1723 à 1743, en 11 volumes in-folio, et dont il fut l'éditeur : *Cérémonies et coutumes religieuses;* les belles gravures dues au burin de Bernard Picard sont aujourd'hui le seul motif qui fasse encore rechercher ce livre. J.-F. Bernard a laissé d'autres publications qu'il serait inutile d'énumérer.

(2) Il existe un traité de Séb. Franck, publié sous le nom d'Augustus Eleutherius : *De arbore scientiæ, boni et mali, ex quo Adamus mortem comedit;* Mulhusei, 1561, in-8o. Nous avouons ne pas le connaître, ce qui nous prive de le comparer avec le livre de Beverland.

blèmes qu'examinent Beverland et son imitateur français; nous dirons seulement que d'après Rabbi Eliezer et d'autres Talmudistes, Satan séduisit Eve, et fut le père de Caïn; c'était également l'opinion de quelques sectes gnostiques au troisième siècle, à ce qu'avance saint Epiphane dans son traité *De Hæresibus*. Les idées de certains vieux auteurs analogues à celles du jeune étudiant hollandais sont exposés dans la *Dissertation* de Dom Calmet *sur le péché originel* (insérée dans son *Dictionnaire historique de la Bible*), dans la *Bibliotheca rabbinica* de Bartolocci (III, 391), dans le *Dictionnaire* de Bayle, article Eva.

Fludd (1) et la visionnaire Antoinette Bourignon les ont partagées.

D'après la doctrine des Cathares ou Albigeois du moyen-âge, le mauvais principe plaça Adam et Eve dans son faux paradis, en leur défendant de manger le fruit de l'arbre de la science, qui n'était autre que la concupiscence charnelle dont il provoqua lui-même l'éveil en séduisant Eve sous la forme d'un serpent; il parvint ainsi par l'union des sexes à propager le genre humain.

Nous retrouvons dans un écrivain catholique et fort sérieux des idées analogues à celles de Beverland; on n'a qu'à lire la *Philosophie catholique de l'histoire*, par M. Guiraud, 1841 (tom. II) : « Le fruit de l'arbre défendu prépara et commença ce que nous appelons le péché originel, mais les sens le consommèrent; la multiplica-

(1) Voir le traité *De vitâ, morte et resurrectione* (Oppenheim, 1617, in-4°), sous le pseudonyme de Rodolphe Otrob : « Primum et originale peccatum nihil aliud fuisse quam copulam carnalem viri mulierisque. » Les écrits de Robert Fludd, ou *de Fluctibus*, visionnaire et alchimiste, réunis en 6 vol. in-folio (1617-1638), sont complétement oubliés.

tion matérielle de l'espèce humaine en fut le résultat. »

Problema de spiritu sancto ; 1678, in-8°. Ouvrage indiqué par Granger, mais à l'égard duquel on ne trouve ailleurs aucun renseignement.

De stolatæ virginitatis jure lucubratio academica. Nuda recede Venus; non est tuus iste libellus; Tu mihi, tu Pallas cæsariana, veni. Lugduni in Batavis, typis Jo. Lindani; in-8°, 223 p. Dédicace à Ulrich Hubern, datée du 18 juillet 1679. Il ne faut pas se fier aux promesses des vers latins mis sur le titre ; le livre est tout aussi hardi dans son genre que le *Peccatum ;* c'est une pesante et indigeste dissertation sur le célibat ecclésiastique.

L. Van Ryssen laster en scheuersucht; cet écrit, en réplique à un ouvrage que nous avons déjà cité, a été indiqué comme publié à Middelbourg sous le nom d'Eubulus Philometor ; il est d'ailleurs inconnu.

Alardi Vechtmanni, viri clarissimi, τοῦ νυν εν αγιοις. *vox clamantis in deserto, ad doctiss. juvenem Hadr. Beverlandum , jurisperitum.* Medioburgi, prostant apud Th. de la Maire, sans date ; 1679, in-8°. Cet écrit est de Beverland lui-même, qui trouva à propos de le faire paraître comme un ouvrage posthume d'A. Uchtmann, savant mort en 1680, ce qui fixe à 1681 environ la publication de ce livret. Il est très-rare, et Nicéron a cru qu'il était resté inédit. C'est une satire contre les ecclésiastiques hollandais dont Beverland s'était attiré les inimitiés.

De Fornicatione cavenda admonitio, seu hortatio ad pudicitiam et castitatem. Londini, 1697, in-8° ; autre édition datée de 1698, sans nom de lieu, mais exécutée en Hollande. La dédicace à Édouard Bernard (1) est

(1) Astronome, philologue et critique distingué, né en 1638, mort en 1697.

datée du 1er février 1690, et s'il n'y a pas là une faute d'impression, il faut en conclure que cet écrit ne fut publié que sept ans après avoir été composé.

Perin's del Vago several letters to M. Had. Beverland; with M. Beverland's answers, London, 1702. Encore un pseudonyme sous lequel s'est abrité Beverland. Cet écrit, devenu d'une rareté extrême, est une attaque contre quelques ecclésiastiques anglicans. Il en est de même des suivants :

A discovery of the three Impostors. Turd-sellers (1), *slanderers, and piss-sellers*, by seignor Perin del Vago. London (vers 1709), in-8o.

Perini del Vago, equitis de Maltha, epistolium ad Batavum in Anglia hospitem, de tribus Impostoribus. Londini (vers 1709), in-8o.

A hue and cry after the Bulls of Basan P. P. Vs. epistola ad Beverlandum. Londini (?), vers 1709.

Ce dernier pamphlet est indiqué par Beyer (*Memor. libr. rar.*, p. 227).

Hadr. Beverlandi, elegantioris sophiæ magistri, epistolæ XII ad viros sui temporis clarissimos conscriptæ. Amsterdam (Berlin), 1747, in-8o. Cette brochure contient douze lettres rangées sans ordre ; la plupart ne sont pas datées ; elles fournissent des renseignements utiles pour la biographie du personnage.

D'anciens catalogues signalent quelques écrits de Beverland ; celui de la bibliothèque Schoenberg, Amsterdam, 1743, indique : *Salubre consilium quod popularibus impertis; additur catalogus optimorum librorum* (Lugd. Batav. 1705). — Des notes sur les Institutions

(1) Turd-sellers, marchands de m—. C'est le titre exact d'une parade qui fait partie du *Théâtre des Boulevards*, imprimé à Paris en 1756, 3 vol. in-12.

de Justinien, 233 p.; un recueil de lettres écrites par Beverland ou à lui adressées; des notes sur Perse, Juvénal et Horace; ces dernières reparaissent dans le catalogue des livres d'E. G. Becker, vendus à Dresde en 1774. — On signale comme se trouvant à la bibliothèque de Leyde : *Fasciculus in quo varii argumenti scripta.*

Divers auteurs ont parlé de Beverland, mais souvent d'une manière peu exacte et en se copiant avec peu de critique. On ne trouvera rien de bien utile dans les *Analecta litteraria* de Freytag, dans l'*Onomasticon litterarium* de Sax, dans le Dictionnaire de Chaufepié. David Clément, dans le tom. III de sa *Bibliothèque curieuse* (Gœttingue, 1750-1760, 9 vol. in-4°), donne des détails bibliographiques étendus auxquels nous renvoyons pour des informations plus amples que celles où nous avons dû nous circonscrire. Adelung, dans son *Histoire* (en allemand) *de la folie humaine,* Leipzig, 1785, a inséré, tom. Ier, p. 20-45, une notice que nous avons consultée avec profit. M. Du Roure a placé, dans son *Analecta biblion,* tom. II, p. 408, une analyse rapide du traité de Beverland; on peut aussi recourir au *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, nos 5974 et 15569, aux *Mélanges* de d'Artigny, t. III, à l'édition du *Chef-d'œuvre d'un inconnu,* publiée en 1809.

ETAT

DE

L'HOMME

DANS LE

PÉCHÉ ORIGINEL

OU L'ON FAIT VOIR QUELLE EST LA SOURCE
ET QUELLES SONT LES CAUSES ET
LES SUITES DE CE PÉCHÉ
DANS LE MONDE

Prima mali labes .....

IMPRIMÉ dans le Monde en 1741

On me trouvera un peu hardi dans ce livre ; mais il faut franchir le mensonge avec courage, et chercher la vérité autant qu'on la peut trouver en ce monde.

ETAT

DE

L'HOMME

DANS LE

PÉCHÉ ORIGINEL

Un ouvrage tel que celui-ci n'a pas besoin de préface. J'en épargne l'ennui au public. On ne trouve guère dans une préface que les qualités personnelles d'un auteur et les éloges qu'il se donne, ou se fait donner par des amis supposés exprès, et par le moyen desquels il cherche à nous prévenir, sans attendre que le public lui rende justice. Cependant il nous insinue dans cette préface qu'il met au jour un livre supérieur à tous les livres du monde, dont on ne peut guère se passer et qu'on lui a arraché des mains. Pour nous, aucune raison ne pouvait nous engager à mettre ici ni préface, ni avant-propos. L'auteur est un inconnu qui se cache volontairement ; il ne brigue point la faveur des beaux-esprits, il n'a rien à dire pour se faire applaudir, et jusqu'à présent il n'a paru dans aucune cabale. Pour le sujet qu'il traite ici, il ose justifier la liberté avec laquelle il le manie : il ose même défier de la trouver impie ou blasphématoire.

Il s'agit seulement d'un point délicat, expliqué autrement que des idées vulgaires et depuis longtemps supérieures à la raison ne le permettent. Mais qu'un autre après tout l'explique d'une autre façon que nous, à la bonne heure. Chacun a son goût, et peut-être y aura-t-il quelqu'un qui sera du nôtre. On ne justifiera pas non plus que la manière dont on s'y prend soit incomparable; mais voici une chose dont l'auteur est obligé d'avertir en conscience. C'est qu'il a copié plus d'une fois les pensées d'un auteur qui a traité le même sujet en latin; qu'il a traduit ce qui lui a paru le plus au goût d'aujourd'hui dans la dissertation de Beverland, que souvent il a étendu ou paraphrasé ses pensées, mais que souvent aussi il l'a laissé là. L'inconnu qui parle se fait une espèce de mérite d'en user ainsi, et croit qu'imiter, traduire, paraphraser les pensées d'un homme d'esprit, le réfuter ensuite ou l'abandonner, n'est pas plus contraire aux règles de l'honnêteté civile, que de s'exprimer en français selon les idées et dans les termes dont se servent tous les Français, choisir ses termes, avoir du goût pour les uns et laisser les autres.

§ I. La délicatesse de la matière dont il s'agit ici et la hardiesse des expressions donneront sans doute occasion de criailler; et qui seront ceux qui criailleront? Nos prétendus maîtres, ceux qui veulent se rendre les directeurs arbitraires de nos consciences et de notre foi, nous conduire à la religion selon leurs propres lumières et non pas selon les lumières divines; ceux qui, placés fièrement dans la chaire du suprême législateur, veulent nous forcer à suivre aveuglément

leurs opinions et à imiter leurs œuvres. Qu'une conscience ignorante et effrayée subisse un tel joug, que l'intérêt mondain ou la politique aident à le supporter, à la bonne heure. Pour nous, grâces à Dieu, nous sommes nés libres. Vivant sous sa protection et n'attendant rien que de sa bonté, nous ne voulons nous déclarer ni les partisans de Paul, ni ceux d'Appollos. Nous userons donc de toute notre raison, s'il leur plaît, et nous chercherons, loin des épines et des chardons théologiques, les sources funestes de cette dangereuse iniquité, qui, pour ainsi dire, investit le genre humain, et pénètre subtilement dans tous les hommes. Faut-il, pour être bon chrétien, n'oser s'écarter d'un seul pas des routes peu sûres et souvent même dangereuses des théologiens? Qu'il me soit permis de croire que leurs savants galimatias, leurs obscures distinctions et toutes leurs vaines recherches font une infinité de mauvais chrétiens et d'hérétiques obstinés; qu'on leur doit l'obscurité de certains dogmes; qu'une fausse et lâche politique les forçant d'ordinaire à voter pour des explications accoutumées, ils ne craignent point de sacrifier, dans leur basse et timide complaisance, ceux dont ils approuvent tacitement les systèmes. « Pace vestra dixisse liceat, primi omnium religionem perdidistis (1). » Peut-être que là-dessus on nous répondra gravement

(1) Ils donnent lieu aux schismes et à la discorde par leurs raisonnements odieux. Ils s'anathématisent sur un mot; ils jugent peu charitablement les uns des autres; ils rôdent sans cesse comme des lions rugissants, pour découvrir des hérésies:

Pectora felle virent, lingua est suffusa veneno.

que de tout temps Dieu s'est plu à mettre ses trésors en des vaisseaux de terre, et que ces vaisseaux sont les pasteurs de tous les siècles. Mais ces vaisseaux de terre, où Dieu mit autrefois ses trésors, ces prophètes, ces apôtres du premier âge du christianisme étaient purs, toujours également saints et précieux par des usages salutaires, dont ils ne s'écartaient jamais. Les pécheurs et les péagers convertis qui suivirent Jésus-Christ et devinrent eux-mêmes ensuite des prosélytes, ne cherchaient point à séduire les ignorants et les simples, et l'on ne voyait point alors, comme on le voit aujourd'hui, le christianisme marqué au coin des enfants de Caïn, par la fausse subtilité des docteurs qui osent se dire successeurs de l'Eglise primitive. On n'invoquait point alors le nom du Seigneur en commettant fornication avec les fils du démon. Les apôtres de Jésus-Christ, idiots et ignorants selon le monde, ne présumaient pas assez d'eux-mêmes pour suivre leurs propres lumières plutôt que celles du Saint-Esprit. Ils ont enseigné une religion toute simple, ils ont été des modèles d'humilité, et ce n'est ni leur faute, ni celle du Grand Maître de la religion, que des docteurs présomptueux aient pris leur place. Ces docteurs ont semé la contradiction partout : par eux on a vu des hommes adorant le Dieu de vérité et rendant hommage à l'erreur, accordant Christ et Bélial. Si les docteurs païens tâchaient de percer les nuages de la fausseté, pour parvenir à la sagesse divine ; si Solon, Socrate et plusieurs autres grands hommes du paganisme résistaient aux tentations d'une manière chrétienne,

sans être chrétiens, favorisés seulement de cette révélation secrète dont Dieu n'a jamais privé entièrement le paganisme, nos fidèles aujourd'hui succombent au contraire aux passions en véritables païens. Nous portons sur le front la marque de l'Evangile, et dans le cœur celle du Diable. A Dieu ne plaise pourtant que j'attribue jamais ces désordres aux difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la morale chrétienne. Mais c'est vous seuls, permettez-moi de vous le dire encore une fois, pointilleux scribes, subtils pharisiens, prétendus sages directeurs de nos dogmes, c'est vous qui nous obscurcissez la vieille et la nouvelle alliance, qui pesez notre foi dans vos ténèbres; c'est vous qui énervez la force de la religion par les détours de vos doctrines sophistiques.

Notre siècle n'a rien d'obscur : la voie qui mène à la lumière lui est ouverte; rien ne manque à la justesse du raisonnement. Cependant jamais libertinage pareil au nôtre, parce qu'on n'a jamais vu des ecclésiastiques plus négligents dans leurs devoirs, et en même temps plus obstinés pour des dogmes vétilleux et inutiles, plus attentifs à inspirer une foi aveugle, et en même temps plus relâchés sur la discipline ; et voilà ce qui rend l'Evangile plus infructueux aux chrétiens que la loi de Moïse ne l'était aux Juifs. « Croyez, vous insinue-t-on pieusement, aux dogmes de votre pasteur et ne faites point d'hérésie. Rangez-vous à l'autorité et ne pénétrez point dans la religion : elle est toute mystérieuse. La foi sans la raison est infiniment préférable à la raison sans la foi. » Tout cela signifie qu'il faut croire l'incroyable ; crier, cela

est divin, parce qu'on ne l'entend pas. Je dois me dire qu'il suffit que mon pasteur l'entende pour moi, et que je serais damné, si je ne croyais pas ce qu'il m'ordonne de croire. Ainsi s'établit la superstition, pour la gloire et l'utilité d'un pasteur à qui l'orthodoxie, qu'il défend de son zèle amer, sert de batterie contre la foi raisonnable. Qu'avec cette disposition d'esprit il tonne et foudroie, cependant il ne me persuadera pas, à cause que je le trouve esclave de ses passions et de la mauvaise foi :

Il prêche, et parlant en chrétien,
Il croit annoncer l'Evangile.
Il enfle un mystérieux rien.
Tout plaît en lui, bon air, beau style.
Son zèle, effet de son esprit,
Tonne, surprend, frappe, étourdit.
Et voilà ce qui vous fait suivre,
Docteurs subtils, orateurs délicats ;
Mais par votre art montrez-vous à bien vivre ?
Répondez : Non ; nous ne le savons pas.

§ 2. J'avancerai donc hardiment que la conduite de nos maîtres est la principale cause des désordres des chrétiens et de l'incrédulité de notre siècle. Il est de leur intérêt qu'on soutienne après eux ce qui est insoutenable au fond, mais qui cependant cimente leur autorité. Quand il leur plaît, et que leur intérêt s'y accorde, l'Ecriture est mystérieuse et allégorique ; cette même Ecriture est claire et sans difficulté, dès que leur intérêt ne s'accorde plus avec cette obscurité. J'estime qu'il vaut beaucoup mieux abjurer les

affreux préjugés qu'ils nous insinuent à la faveur de l'Ecriture mal expliquée et tournée à leur propre ruine, que de se masquer en fidèles sous des erreurs prises pour principes d'une éternelle béatitude. Cherchons par nous-mêmes les vérités de la religion chrétienne, et pratiquons-les sans distraction, du moins autant que la faiblesse de l'homme, né dans le péché originel, peut le permettre. Qu'on ne se récrie pas sur la difficulté de la morale chrétienne : c'est une morale difficile mais nécessaire, qu'il fallait rétablir pour abaisser l'orgueil humain, et pour nous désaccoutumer de ce à quoi nous avons dès notre naissance un penchant presque invincible. Si le christianisme est difficile, c'est qu'il n'accorde rien aux passions, et ne veut point se soumettre au tempérament de l'homme ; aussi le christianisme ne produit-il qu'un très-petit nombre de saints. Quoi qu'il en soit, sans prétendre juger personne ici, nous ne saurions trop inculquer cette vérité constante : « Que la morale chrétienne, prêchée avec soin au peuple, fera beaucoup moins d'hypocrites et de pharisiens prévenus pour le mérite de leurs actions, que la théologie, obscurcie d'explications arbitrairement dogmatiques et ténébreusement allégoriques, ne fera de scélérats ignorants ou de timides superstitieux qui, ne pénétrant point dans l'esprit de la religion, sont incapables d'en connaître l'excellence, de l'aimer, de la pratiquer et de l'adorer. » Ceux-ci lâcheront la bride à leurs passions, sous prétexte qu'ils ne doutent point ; ils appelleront foi ce qui n'est qu'aveuglement et erreur ; mais je ne feins pas de dire que cette foi aveugle dont on se

pique pour les dogmes de la religion, et que l'on devrait appeler paresse, indolence d'esprit, raffinement politique, passion masquée, crédulité, faiblesse de l'ignorance, fait prendre le change mal à propos à des milliers de chrétiens, et leur persuade qu'ils sont infiniment au-dessus de tout le reste des hommes. Sur de tels principes on met hardiment les païens et les mahométans au rang des scélérats déguisés, ou, pour leur faire quelque honneur, on les place tout au plus avec les vertueux de tempérament. Et qui nous empêchera de rétorquer ces principes contre nos chrétiens aveugles, paresseux et ignorants? Je dirai d'eux que, laissant à part l'esprit de la religion, cette essence de devoirs par lesquels, j'ose le dire, nous sommes réunis à l'être des êtres, ils rapportent presque toutes leurs bonnes actions à des chimères. Par exemple, un riche usurier se flatte d'être honnête homme, parce qu'il va écouter régulièrement des vérités prétendues qu'il n'entend pas, et dont il n'a pas le temps de douter. Si, avec ce caractère d'esprit, un tel homme a quelque vertu naturelle, s'il est sobre, tandis qu'il se plaît dans l'iniquité, il osera croire que Dieu lui tient compte de cette première vertu, et là-dessus il se croira hardiment dans la voie du salut. Fondés sur cette paresse crue dévotion, ou sur un naturel éloigné de quelques excès, mais penchant beaucoup vers des vices favoris, et confondus avec quelques devoirs religieux, tous les jours certaines gens rendent grâces à Dieu des progrès qu'ils font dans la religion.

§ 3. Il serait donc essentiel que nos docteurs éclai-

rassent l'esprit du peuple par des notions nettes, simples et distinctes ; car le peuple croit ordinairement sans réflexion. Moins on a de lumières, et plus on a de faiblesse d'esprit et d'opiniâtreté. Outre cela, l'ignorance accoutume à unir la religion et la passion. Parce que l'on demande ardemment à Dieu qu'il fasse descendre le feu du ciel sur des hérétiques, on s'estime très-zélé pour la pureté de l'Evangile. La cour de France employa son christianisme à persécuter la nouvelle religion, sous les derniers règnes de la maison de Valois. Jamais on ne vit plus de dévotion extérieure, mais en même temps jamais on ne vit plus de meurtres et plus d'empoisonnements que dans ces temps malheureux, où la foi se commandait comme un ordre du souverain. Qui sait d'ailleurs si des milliers d'hommes, qui prirent alors parti pour les opinions nouvelles, ne furent pas entraînés par la passion étayée de l'orgueil, accompagnée de la nouveauté (1) ? Ce qu'il y a de sûr ici, c'est que si l'on examine les motifs qui nous font agir, et combien ils dépendent ou des circonstances qui nous environnent, ou de ce qui influe extérieurement et intérieurement sur nous, on y trouvera beaucoup d'illusion. C'est aussi là le côté faible des plus grands hommes, et par où les libertins regardent avec mépris la religion, au lieu de faire réflexion que l'esprit de la religion et les

(1) Il y a bien de l'apparence que l'intérêt, que l'orgueil et que l'ambition portèrent bien des gens, qui dans le fond n'avaient pas beaucoup de piété, à s'élever contre tant de désordres, et à secouer un joug sous lequel le monde chrétien gémissait. C'est ce que dit à cette occasion un auteur très-éclairé et très-honnête homme, M. Ostervald.

motifs humains sont bien différents. Si ces libertins voient des gens d'autorité s'occuper régulièrement de certaines pratiques extérieures et s'abandonner pourtant à des excès criminels, être adultères, vindicatifs ou dissimulés, sous le manteau de la dévotion ; s'ils voient des tyrans respecter l'image du saint ; des empoisonneurs réciter régulièrement certaines prières ; des impudiques observer la chasteté à certaines heures ; des scélérats prier Dieu soir et matin ; jugeant de la religion par de si fausses apparences, ils se rient d'elle comme d'une fable. Deux hommes se séparèrent du corps de l'Eglise : le premier était fougueux, opiniâtre, hardi et violent ; l'autre, ivrogne et ambitieux, se trouva favorisé dans ces passions d'une circonstance qui sera éternellement honteuse à un chef suprême du christianisme. Cela put ôter à beaucoup de gens l'envie de se faire leurs sectateurs, tandis qu'un zèle apparent en attira d'autres ; mais le libertinage s'enhardissait à mépriser et l'orthodoxe et l'hérétique. Des saints que l'on vénère depuis plusieurs siècles, les uns étaient des gens pleins de partialité ou d'envie, les autres étaient pourvus d'un esprit vétilleux et dépouillé de toute charité chrétienne ; l'un donnait occasion au schisme, l'autre supprimait les vertus de ses ennemis et étalait leurs défauts avec éloquence. A la vue de ces objets béatifiés, des libertins disent hardiment que la religion est une faiblesse, bien loin de la regarder comme un effet de la force de la vérité. « Comment voulez-vous, ajoutent-ils, que nous jugions charitablement de ces gens que la religion rendait dangereux et injustes ?

et comment vous regarderons-nous, vous, qui reconnaissez de telles gens pour vos chefs, et qui vous soumettez sans réserve à leurs décisions? La religion ne vous sert donc qu'à tromper les hommes, et vous croyez cependant vous racheter de vos péchés favoris par un acte de superstition ou par une aveugle soumission à des gens qui ne valent pas mieux que vous? Ne voyons-nous pas ce que l'intérêt et l'orgueil produisent de tout temps chez vos maîtres : que l'or et l'argent semés à propos sont très-souvent assez efficaces pour vous éblouir dans votre conduite ; que la religion est entre les mains de vos maîtres comme la baguette dans celles d'un charlatan qui joue des gobelets, et montre avec emphase à la multitude tous les secrets de son art? Vous vous détournez vers l'erreur : guidés par de tels motifs, on vous a vus défendre la fraude, être cruels et impitoyables, persécuter même l'innocent, sur le frivole espoir d'une récompense que Dieu n'accordera pas à vos illusions. Plusieurs d'entre vous n'ont-ils pas bravé les périls, moyennant un vil intérêt temporel? Pourquoi ne croirons-nous pas que vous mourrez en sacrifiant votre vie à l'erreur, après lui avoir sacrifié le repos des autres? » Ainsi parlent ces libertins, qui nous jugent par les œuvres de nos conducteurs et qui refusent d'avouer que nos vérités, obscurcies par les fausses interprétations et par les passions des docteurs, ou trahies par la lâcheté des grands, sont dans les mains des chefs les instruments de leur fortune, de leurs richesses et de leurs projets. La corruption et l'ignorance des peuples leur sont utiles, les passions

humaines, ces fruits venimeux que l'arbre du péché originel a produits, sont les trésors de nos maîtres. Les grands mettent tout en œuvre pour entretenir ce venin, et l'on voit qu'ils gouvernent les peuples comme l'on gouverne les enfants. Demande-t-on des choses commodes et utiles aux chefs? ceux-ci les donnent sans délai; ils ont, autant qu'il se peut, fixé l'esprit du peuple à ces choses. En veut-on de fâcheuses ou préjudiciables aux chefs? ceux-ci travailleront à détourner les yeux du peuple vers d'autres objets. On nous promène comme des enfants, d'opinion en opinion; mais on tâche toujours de nous fixer à des objets commodes pour les souverains qui gouvernent, et les souverains, habiles à nous éblouir, nous envoient des médecins intéressés, qui rendent le mal incurable. On nous donne des docteurs qui font semblant d'arrêter la force du venin par l'usage de la religion qu'ils nous présentent; mais ils rendent en effet ce venin beaucoup plus subtil, et, méprisant l'esprit de la religion, ils s'arrêtent au contraire à tout ce qu'ils croient trouver en elle de grossier et de charnel, en se conduisant comme nous venons de le dire :

Depuis Adam, père de notre espèce,
Tout ici-bas est allé même train;
Erreur alors mena le genre humain.
Auprès d'Erreur chacun ores s'empresse.
Bien étoffée, ayant chaînes en main,
Dans l'univers la mauvaise fait ronde,
Et n'est recoin en tout ce vaste monde,
Où dame Erreur n'ait planté l'étendard.

Besoin est-il de tromper le stupide ?
De cloître Erreur tire moine cafard,
En chaire met maint dévot papelard,
Auprès des rois tient confesseur perfide ;
Doctrine, lois, science, tout lui duit ;
D'aucuns souvent se fait suivre avec bruit,
Et puis surprend d'autres en chatemite.
Tel qui d'Erreur connaît l'air hypocrite,
Lui fait salut, comme à la Vérité.
Cettui bientôt en va tromper un autre ;
Et puis un autre, et puis un autre encor,
Tant qu'en maints lieux on le tient pour apôtre.
A tel Erreur de gloire est un trésor.
Plus ajoutez d'intérêt une chose,
Qu'en bourse vide or soudain se dépose ;
Las ! qui pourrait ne croire à l'Alcoran (1),
A Jupiter (2), à la Métempsycose (3),
Au Talapoin (4), au Sader (5), au Vedan (6) ?
Or écoutez, véritable fidèle,
Le cas provient de tache originelle.
Adam, trompé du cauteleux démon,
Chercha moyen de connaître, dit-on...
Trop connut-il ; mieux valait ignorance,
Que tant obscure et douteuse science.
Au bon Adam Satan fraya chemin,
Adam suivit, la chose alla bon train,
Mauvais plutôt ; car la tache profonde

(1) La loi des Turcs.
(2) Le paganisme.
(3) Le dogme de la transmigration des âmes.
(4) Religieux siamois.
(5) La loi des Gaures.
(6) La loi des Bramines.

De ce péché gangrena tout le monde.
Ainsi naquit Erreur au regard faux;
Pour trop savoir Adam chut en misère;
Dieu fit pleuvoir un déluge de maux,
Chez les humains logea douleur amère,
Souci cuisant et peine non légère.

§ 4. C'est donc par la corruption universelle de l'homme que la superstition devint un art. Cet art fut aussitôt exercé par les plus habiles de ceux qui, après avoir donné eux-mêmes dans la superstition, ouvrirent les yeux aux moyens qu'elle leur fournissait pour tenir les peuples dans la crainte et dans la dépendance. On sait assez combien peu de chrétiens se sont trouvés exempts de ce mal, et qu'il est à craindre que jusqu'à présent notre sainte religion n'ait fait que très-peu d'élus. Plusieurs d'entre ceux qui se croient bons chrétiens ne sont que malades. C'est une dévote mélancolie. Plus on est faible, et plus on tremble. On croit s'approcher de la voie du salut, à mesure que l'on avance dans l'âge. Tel a été l'effet du péché originel, et c'est par ce malheureux péché que nous avons acquis la puissance de faire le mal sans réserve, glissant vers l'erreur par la volupté, dès notre plus tendre enfance. Le pouvoir du mal nous a étreints, et même, à notre conception. Nous nous sommes trouvés habiles sans pouvoir pratiquer encore. Cependant nous avons de tout temps essayé de réparer ce mal par des actes religieux, nous flattant ainsi de pouvoir pécher impunément aux yeux de Dieu, en vivant en même temps selon nos désirs. Voilà les liens qui unissent l'erreur et la volupté.

§ 5. Ces contrastes perpétuels, dira quelque théologien, sont à la gloire du Créateur ; ces dérangements, si sensibles dans tous les hommes, leur montrent qu'ils ne sont pas nés parfaits, parce que la vertu de Dieu devait s'accomplir dans leurs infirmités, et que, le péché abondant, la grâce devait abonder aussi. C'est pour cela, dira-t-il encore, que tout est plein de contradictions dans la conduite des hommes. Un pyrrhonien ajouterait que le bonheur, le malheur, le bien, le mal, l'utile, le nuisible, le vice même et la vertu sont des choses si obscures et si équivoques, qu'il n'est pas étonnant de voir que les hommes, incertains dans leur conduite, marchent à tâtons, et prennent souvent le vice pour la vertu. Je conviens de cette incertitude, mais j'y mets pour restriction qu'elle est causée par l'ignorance des hommes ; et d'où vient cette ignorance? Presque toujours de leur malice. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un moyen sublime nous tire de ce pas dangereux. C'est un jugement exquis, effet merveilleux de la grâce de Dieu, qui, développant heureusement nos idées, nous dégage aussi des équivoques et des incertitudes dont la corruption des hommes a couvert nos connaissances. J'avoue en même temps que Dieu, qui a tout fait pour sa gloire, et qui, après avoir tiré la lumière des ténèbres, ramène les ténèbres sur la lumière, a permis que le péché originel corrompît la raison humaine. Il nous est défendu de pénétrer dans les raisons qui ont porté l'être suprême à manifester sa bonté par le crime du premier homme ; mais, quoi qu'il en soit, c'était une chose résolue qu'après qu'Adam aurait péché, Dieu

tout-puissant enverrait dans le temps ordonné son fils né de femme, pour racheter les hommes nés pécheurs par Adam leur père. Conséquemment à cette corruption, la raison dérangée, déchue de sa droiture, enivrée de son orgueil, s'est vue fertile en monstrueuses productions. La vie la plus heureuse s'est trouvée un mélange continuel d'amertume et de plaisir. L'homme n'a eu que de vaines occupations, et roulant d'espérance en espérance, il s'est contredit à chaque pas qu'il a voulu faire vers la fin de ses projets. Enfin, cet être arrogant, qui témoigne tant d'empressement à chercher le bien, s'en est éloigné autant de fois qu'il a tâché d'en approcher avec l'aide de sa raison corrompue. Après avoir bien travaillé pour se satisfaire, il est revenu au point fixe de l'erreur. Des passions qui l'environnent, il en a tiré malgré lui autant de lignes qui ont abouti à ce pernicieux centre. En vain s'est-il efforcé d'éviter ce mal, de s'éloigner de cette fatale circonférence : une nécessité supérieure l'a forcé, s'il faut ainsi dire, de s'y mouvoir, et il a tout au plus erré, tantôt vers une passion, et tantôt vers l'autre. Je vais plus loin. Je dis que depuis la chute d'Adam, la raison, pétrie, en quelque manière, avec le péché originel, est comme une peine imposée à l'homme. C'est par l'usage de la raison qu'il paraît si petit et si ridicule dans ses entreprises. Il s'abat sur tout ce qu'elle lui présente d'absurde et de charnel, parce qu'il a une loi dans ses membres, qui combat la loi de Dieu. Cette raison tyrannique lui fait continuellement apercevoir les moyens de se tirer de l'erreur ; mais en les lui présen-

tant, elle occupe si flatteusement ses idées, elle l'amuse si bien avec le secours des charmes de cette erreur, que les moyens lui sont inutiles. L'homme enfin, semblable aux enfants qui apprennent à marcher, chancelle et se jette à terre de peur de tomber.

II. § 1. Qu'il me soit donc permis de dire qu'après cela le péché originel est nécessairement le coup de grâce donné au genre humain criminel, un acte indispensable, puisque Dieu le veut, en vertu de son décret éternel, pour nous procurer ensuite une gloire inexprimable, un bonheur sans bornes, une joie immense. Sans le péché originel, notre divin Sauveur ne se serait point exposé à la mort pour sauver les hommes. La théologie n'exprime qu'imparfaitement ce que le péché originel a produit. Il nous afflige et nous persécute, mais nous voyons sous le joug de son oppression les trésors de la miséricorde divine. Si quelque chose est capable d'assurer l'homme au milieu des incertitudes humaines, c'est la grâce de Dieu, qui suit immédiatement ce péché originel. C'est par lui que j'admire l'étendue de la providence de Dieu dans ses ouvrages : créature vile et fragile, je m'approche ainsi du Créateur tout-puissant. Dans le désordre de la nature j'adore humblement l'ordre de la providence, ce décret sage qui, prescrivant à chacun ses fins, rend celui-ci vaisseau de gloire et celui-là vaisseau méprisable et d'infamie. J'aime ainsi la raison dans un cœur malsain et dans un esprit corrompu. J'y vois l'homme environné de l'erreur, parce que le péché originel est le mauvais levain qui fermente dans la raison; mais j'y vois en même temps

la grâce de Dieu perçant l'obscurité de l'erreur et lavant les taches du péché originel. Par là j'accorde l'homme avec lui-même dans toutes ses contradictions, et, charmé du bien de la grâce dans le juste, je souffre le mal du péché dans le scélérat. Enfin, anéantissant ma raison, je cède à l'autorité, qui veut que l'homme périsse par le péché originel au bout de quelques années, pour vivre par la grâce aux siècles des siècles.

§ 2. Je n'entrerai pas ici dans les savantes discussions de ces théologiens qui errent parce qu'ils veulent épiloguer aux dépens des Ecritures qu'ils n'entendent pas. Je l'ai déjà dit, leur verbiage conduit, de détours en détours, dans des obscurités insurmontables. Il suffit ici de s'en tenir à la lettre de l'Ecriture, et d'assurer, après les saints livres, que le péché originel dont nous parlons a eu le Diable pour père et pour propagateur. Jaloux de la gloire et des priviléges d'une créature excellente, à laquelle un monde était destiné, tandis qu'il ne lui restait, à lui et à ses compagnons, qu'une vie éternellement malheureuse dans un fleuve immense de soufre et de feu, il résolut de détruire cet ouvrage merveilleux de la main de Dieu. Après avoir conspiré contre la majesté divine, il crut pouvoir ternir la gloire de l'Etre des êtres, en défigurant son image. Il osa se promettre de faire descendre Dieu de ce trône composé d'attributs souverainement sublimes, pour venir ici-bas se contredire lui-même et démentir ses desseins par l'anéantissement de l'homme. Satan ne réussit qu'en partie. L'homme ne fut point anéanti; même Dieu ne l'abandonna pas.

Le prince des enfers ne remporta d'autre avantage de son attentat que le plaisir de communiquer son orgueil à l'être nouvellement créé. Il commença par suggérer cet orgueil à Eve, et le lui montra orné de tous ses dangereux agréments, étroitement uni à cette aimable et éloquente enchanteresse que nous appellons volupté. Eve, émue, frappée, étourdie, fit goûter les charmes de cet orgueil à Adam; mais Adam, après l'avoir goûté, fut saisi d'une lèpre ardente qui s'étendit aussitôt sur toute sa postérité. Car par un seul homme le péché est entré au monde. Je recherche dans cette dissertation la nature de cette lèpre, et voici ce que l'Ecriture nous en fait connaître. Le Diable entra dans le paradis; il entra sous la forme d'un serpent, et ce reptile était alors le plus rusé des animaux. Sous cette forme le Diable tenta la femme, et lui insinua d'une manière artificieuse et avec toute l'adresse de cette éloquence qui est restée en héritage à notre amour-propre, l'avantage qu'elle aurait de savoir le bien et le mal, aussitôt qu'elle aurait mangé du fruit défendu. Elle mangea de ce fruit et tenta l'homme: l'homme tenté mangea de ce même fruit après elle, et pour lui complaire. Tous les trois, après avoir mangé de ce fruit, s'accordèrent à dire qu'il était d'un goût excellent. Adam et Eve, charmés de sa trompeuse délicatesse, s'unirent d'abord plus étroitement par le crime qu'ils venaient de commettre; mais l'union qui se forme par le crime n'est jamais parfaite; les remords de la conscience font éclater en plaintes et en reproches. Il reste en nous une lumière secrète qui nous éclaire d'une manière effrayante, et la vérité

éternelle se venge par la discorde qui se glisse dans une société qui s'est formée par le crime. Tels furent les malheurs qui suivirent immédiatement le péché de nos premiers parents. Quoi qu'il en soit, Satan fut content des effets de ce fruit funeste. Bientôt après, ce fruit semé dans une terre malheureusement fertile, malheureusement préparée, produisit à l'infini le péché originel. Cependant Dieu voulut bien déployer sa miséricorde, et le venin du serpent porta son contre-poison. La douce amertume du péché produisit d'un côté une postérité corrompue; mais on aperçut de l'autre, dans l'éloignement des siècles, un être supérieur à tout ce qu'il y a de plus noble dans la nature : Etre-Dieu, mais inférieur par son humilité à l'Etre suprême, et cependant uni intimement à lui. Cet être, qui avait placé son trône dans l'éternité, s'offrit à Dieu comme sacrifice expiatoire d'un crime qui avait tellement affecté l'essence de notre humanité, qu'elle était aussi différente de la perfection primitive, que la lumière des ténèbres. Il déclara que dans le temps marqué pour l'expiation, il descendrait de son trône ; se confondrait parmi les enfants d'Adam ; s'y revêtirait de bassesse et d'ignominie, et terminerait cette humilité incompréhensible par une mort douloureuse, qui effacerait dans le genre humain les taches du péché originel. Voilà l'histoire de ce péché qui cause le scandale des incrédules et donne lieu à la folie des libertins. Nous osons croire que le Diable fit une étroite alliance avec nos premiers parents, aussitôt qu'ils eurent goûté du fruit défendu, et qu'il se réserva la liberté d'entrer en eux, toutes les fois qu'il

lui plairait, par un endroit qui est au milieu du petit monde, endroit où nous montrerons que Satan plaça la source du péché originel :

Le démon cauteleux et fin,
En cet endroit, par la force magique,
Piéges tendit à tout le genre humain.
Là fut surpris le sévère stoïque,
Là se damnent cent et cent fois
Le roi, le guerx et le bourgeois.
Du péché qu'il combat déplorable victime,
Le prélat capitule et n'y voit plus de crime.
Là, triste effet de notre sort !
L'erreur qui nous fait naître y cause notre mort.

Ceux qui conjecturent à perte de vue, prétendent que le Diable ne servit à Adam le fruit défendu qu'après s'être servi le premier, et qu'Eve qui était femme, se rendit sans résistance aux douces insinuations de Satan. Si l'on ajoutait foi aux visions des sorciers et de ceux qui croient le sabbat, on dirait ici que le Diable se souvient encore du bon goût de ce fruit délicieux. De Lancre et autres visionnaires aussi fous que ceux qui croient aller au sabbat, nous parlent avec chaleur des démons incubes et succubes. Sur un semblable fondement, les rabbins, les cabalistes, et même plusieurs Pères grecs et latins croient aussi que les fils de Dieu, qui eurent commerce avec les filles des hommes, étaient des anges chassés du ciel, et que de ce commerce il naquit des géants (1).

(1) Plusieurs Pères ont cru que l'impureté avait été le premier péché des anges prévaricateurs.

Laissons-là ces doctes visions. Le Diable ou les diables ne furent chassés du ciel qu'après s'être rebellés contre Dieu, leur créateur, avant l'existence du genre humain et de la terre que nous habitons. Saint Jude indique cette rebellion en disant que les mauvais anges n'observèrent pas leur origine. (Par parenthèse, il y a quelque apparence que la chute des démons et la guerre des géans contre Jupiter ne sont qu'une même chose.) Mais je reviens à la conjecture qui fait le sujet de ce paragraphe. Le Diable, chef des mauvais anges, étant devenu criminel, mit toute sa gloire à devenir aussi le principe du mal sublunaire. Dieu le voulut, ou le permit. Comment et pourquoi? Nous n'en savons rien. En cette qualité, il induisit nos premiers parents à pécher. D'abord il attaqua Eve, et sans doute lui fit apercevoir et la nécessité et l'utilité de ce que La Fontaine appelle :

Solution de continuité (1)....

En vantant artificieusement la sagesse du Créateur, le fourbe Satan excita dans Eve une dangereuse émotion des sens qu'il déclara conforme aux fins du maître

(1) Un savant anglais, nommé Thomas Burnet, a pris un tour assez semblable à celui que nous rapportons ici. Il suppose un dialogue, qui n'est pas des plus sérieux, entre Eve et le serpent. Voy. *Archæolog. philosoph.* Lib. II, cap. VII. Ce dialogue, dont un auteur grave et judicieux est l'inventeur, fera notre apologie auprès des gens raisonnables. A Dieu ne plaise qu'on voulût tourner ici l'histoire sainte en roman, et peut-être en roman ridicule. C'est pour ne pas tomber dans cette dangereuse extrémité que l'on prend un tour différent de celui qui se trouve dans les éditions précédentes.

de la nature, et pour mieux le lui persuader, voici peut-être comment le tentateur lui parla : « Chef-d'œuvre de la puissance divine, créature excellente et mille fois plus précieuse que cette poussière animée pour la gloire de l'Etre éternel qui l'a façonnée à son image ; essence délicieuse, qui es composée de tout ce qui se peut extraire de plus pur et de plus subtil de cet homme que tu dois rendre éternellement heureux par des charmes que tu possèdes sans les connaître, si je prends la liberté de paraître en ta présence, et si j'ose t'adresser la parole, c'est pour t'instruire des merveilles de ton corps. Je contemple dans ta personne les plus beaux secrets de la Providence. Souffre que je montre ici les fins sublimes du souverain de l'univers : sa main n'a rien créé d'inutile. Vois-tu cet ordre, ces liaisons, ces détours ingénieux, ces retraites si régulièrement pratiquées ?

» C'est là que vous devez chercher l'un et l'autre l'immortalité que Dieu vous a certainement refusée. Suivez mes instructions, et vous vous reconnaîtrez créateurs vous-mêmes. Princes d'un monde privé d'êtres raisonnables, souverains sans sujets qui connaissent les devoirs de l'obéissance, je vais vous apprendre le secret d'en créer qui puissent être dignes de vous. Ne craignez point : après tout, l'essai du secret de cette création ne saurait vous nuire. Elle dépend de cet arbre, continua-t-il, montrant l'homme à notre première mère. Le fruit qui vous est défendu, il le porte, et c'est pour en faire usage et le cueillir que votre Dieu vous a créée, et que vous avez... Apprenez de moi la délicatesse de ce fruit. Dieu vous

a défendu d'en manger, afin que vous ne deveniez point semblables à lui. Après cette expérience, vous connaîtrez la force de vos attraits, et que l'homme ne saurait se passer de vous. »

Eve aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme et ne pas coqueter.

(Ainsi le dit Sarasin.)

« Vous n'êtes nés pour vivre sans l'usage
D'amoureux soins : pourquoi laisser le fruit
Périr sur l'arbre? Or est-il que sauvage
N'en est le goût, à santé point ne nuit.
Si n'en croyez le Diable, à la nature
Prêtez l'oreille ; oyez le doux murmure
D'oiseaux aimants, disants en leurs discours :
Mieux vaut mourir, que vivre sans amours. »

(Le lecteur me permettra de temps en temps ces badinages passagers. Continuons.)

Eve écouta : c'était déjà trop d'avoir écouté. Elle repartit assez tristement : « Il nous est permis de manger de tous les fruits des arbres du jardin que nous habitons ; mais pour l'arbre qui est là au milieu, ajouta-t-elle, montrant avec émotion le petit monde, il ne nous est pas permis d'y toucher, de peur que nous ne mourions. » Le Diable, dit-on, poussa sa pointe. Eve sourit.

Ce doux souris fut suivi d'un désir,
Puis d'une œillade et bientôt d'un soupir.
Puis on rougit, puis on fit la cruelle

(Bruit et dédain sont armes de femelle) :
« C'est le signal, dit le malin esprit ;
Approchons-nous, l'heure du berger sonne. »
Tout aussitôt la place se rendit.
Chère fut grande, et de ce ne m'étonne :
Onc à tel mets femme goût ne perdit.

On prétend avec raison qu'après cette expérience, la femme étant devenue extrêmement clairvoyante et avide, pleine de désirs impétueux, il n'y eut plus moyen de modérer son appétit. A peine a-t-elle fini un repas qu'elle en veut commencer un autre. Elle alla donc sans perte de temps ouvrir les yeux à son mari, qui, bien que dans le même lieu, n'était pas à portée de voir ce qui se passait. « Le fruit, lui dit-elle d'un air animé, ce beau fruit que le Diable m'a donné à manger, est le plus excellent de tous les fruits. Il manque à ton bonheur de le goûter. C'est dans ce goût que réside le plus noble, le plus étendu de tous les priviléges qu'un être créé sensible et raisonnable puisse obtenir. Sans la jouissance de ce privilége, tu ne seras qu'un pauvre ignorant. Il ne te sera permis ni de prendre, ni de donner du plaisir, et je resterai moi la plus inutile de toutes les créatures. En vain te crois-tu le roi de toute la nature, puisque tu ignores le moyen de transmettre et de perpétuer ta royauté. Apprends que tu es né pour mourir, et que tu ne seras en quelque manière éternel qu'après que tu auras fait usage du fruit de cet arbre de science. » Adam prêta l'oreille à ce dangereux discours : après un court examen, et quelques légères

réflexions que l'examen produisit, il goûta du fruit de cet arbre. Ils en mangèrent ensemble, et peut-être qu'Adam conçut de l'indignation de ce qu'Eve avait eu recours au diable pour apprendre l'usage de l'arbre :

Quand le Démon Eve enlacer voulut,
En fin matois il surprit la coquette :
Serpent se fit, et sous tel attribut,
Auparavant armé de la fleurette,
Soudain glissa dans la gente soubrette ;
Par cettui cas Adam cornes porta.
Eve, d'esprit abondamment pourvue,
Au jeu d'amour le bonhomme invita,
Qui de son mieux le grand Diable imita ;
Et si pourtant ne fut Eve repue.
De cet assaut vint sexe féminin ;
Eve en neuf mois mit au monde une fille
Qui tôt devint drue, alerte, gentille,
Aimant le gars, menant amoureux train.
D'elle parvint aux femmes noir venin,
Ruse friponne, artifice du Diable,
Et s'y joignit désir insatiable
Du jeu d'amour ; si qu'à femme assouvir,
Après Satan, nul homme put suffir.

Mais ne portons pas plus loin ces conjectures hardies. On ne saurait cependant nous contester que Satan soit l'auteur du péché originel, quoiqu'il ne l'ait pas exercé en Eve. Il l'a seulement induite à cette damnable tentation, par laquelle l'homme, en se

rendant créateur avant les ordres de l'Etre suprême, eut l'insolence de vouloir se rendre semblable à lui. Qu'il nous suffise de fixer après l'Ecriture l'époque de ce péché au moment des entretiens du serpent et de la femme, et de croire que dès lors ces malheureux créateurs du genre humain apprirent à mettre en pratique, dans la honte du péché, baisers, soupirs, attouchements, doux murmures, tendres attaques, charmants retours, ravissantes émotions, agitations délicieuses, tout ce que la volupté se représente de plus excellent dans le fruit de l'arbre de science, fruit trompeur, qui ne produit dans le cœur humain qu'une corruption qui nous précipite dans le crime, et nous conduit à la mort. Instruits par le Diable, ils se livrèrent donc à cette luxure criminelle qui se glisse même dans la chasteté des plus innocents époux, qui souvent fait gémir et soupirer les âmes dévotes, qui nourrit avec amertume l'imagination d'un vieillard perclus et paralytique, et qu'on a vu même échauffer le cœur des saints canonisés. Nos premiers parents s'abandonnèrent sans doute avec une espèce de fureur à cette luxure. (C'était un fruit tout nouveau.) Il n'est point de poison plus nuisible à la vertu d'un novice qu'un plaisir exquis dont il a ignoré auparavant et la pratique et la théorie. Le repentir suivit le plaisir de près. Ils connurent le bien qu'ils perdaient, ils sentirent les maux affreux dont ils devenaient les victimes. Mille infirmités naquirent aussitôt en eux. La nudité ne leur fit honte qu'à cause qu'elle était devenue un crime. Parce qu'ils n'étaient plus dans l'heureux état d'innocence, ce qui venait de pécher

en eux commença de leur faire horreur. Alors Adam s'écria dans une espèce de désespoir :

Source délicieuse en misères féconde,
Pourquoi me trompiez-vous, flatteuse volupté (1) ?
Ivre de vos plaisirs, hélas ! je suis au monde,
Pour gémir sous le poids de ma fragilité.
Je reconnais l'erreur, je vois mon ignorance ;
Mes yeux, évitons la cl rté
De l'éternelle vérité.
Mais je l'évite en vain ; la peine de l'offense
Est écrite en ma nudité.
Trompeuse erreur, désir rebelle,
Crime odieux, rendez notre honte éternelle !
J'en vois le triste effet dans le sombre avenir ;
Nos enfants, comme nous, succombant au plaisir,
Seront prompts à l'offense et prompts au repentir (2).

Ainsi s'écoule la vie : on péche, on se repent ensuite, et l'on péche encore. On sent les épines de la volupté, quand les roses de cette volupté sont cueillies :

Erreur charmante,
Tu nous surprends ;
Ton air enchante
Le cœur, les sens ;

(1) Ces deux vers sont pris dans *Polyeucte* de Corneille.

(2) On s'abandonne au péché sans réflexion ; mais on se réveille en sursaut de cette léthargie mortelle. C'est à quoi revient le proverbe latin : « Post coitum tristitia ; » proverbe fort connu, et qu'il serait inutile de citer, si je ne le croyais propre à justifier ce que j'avance, quoique les médecins l'entendent tout autrement.

Tel qui nous chante
L'austère vertu,
Soudain s'est tu
En ta présence,
Soumis, abattu
Par ton éloquence.
Tu règnes sur nous :
Sages trop jaloux
De ta puissance,
Plus fous que les fous,
Tombent sous tes coups.

On doit être persuadé, et je l'ai déjà insinué, que nos premiers parents succombèrent plusieurs fois au péché : le tentateur ne les abandonna pas à cet apprentissage de crime. « Fuyez désormais, dit-il, sagesse et vertu : vous ne serez plus le souverain bien de l'homme rebelle à Dieu ; mais vous, continua-t-il à ces deux pécheurs, mourez dans le plaisir que je vous ai montré, puisque vous êtes mortels. Je suis vengé de l'outrage que m'a fait votre souverain et le mien, en me chassant du ciel. J'ai créé le mal dans le monde, et vous me craindrez et respecterez jusqu'à la fin des siècles. Je substituerai l'erreur à la vérité, le vice à la vertu, et vous périrez environnés d'illusions. Cependant il est écrit que vos forces doivent servir à réparer la mortalité, cette brèche que vous avez faite aujourd'hui à votre bonheur éternel. » Adam se rendit ainsi à la triste nécessité de travailler à la propagation des hommes :

Dans mes malheurs que faut-il que j'espère ?
Je sens la mort se glisser dans mon sein.

Fuyez, fuyez, vertu, devoir sévère;
Plaisirs, amours, formez le genre humain.

Troublés, transformés dans leur entendement par des mouvements réitérés de concupiscence, ils achevèrent de perdre cette bonté naturelle qui, jusqu'au péché, les rendit véritablement images de Dieu. Dans cette vie momentanée que donne l'ardeur de la volupté, ils virent la mort venant vers eux à grands pas, et dans ces malheureux moments ils la virent sans la craindre. Le charme passager du plaisir fit éclipser pour un instant les maux qui les menaçaient de tous côtés, mais à la fin du charme ils aperçurent en eux-mêmes le désordre des passions, et après eux la discorde semée parmi leurs enfants. Les soucis domestiques et les injures de l'air les attaquèrent de tous côtés en même temps. Alors, pour couvrir cette nudité qui faisait auparavant l'ornement de l'humanité, et dans laquelle la désobéissance venait de dévoiler la honte de leur corruption, ils se revêtirent de feuilles, essayant de cacher aux yeux de Dieu le fruit qu'ils avaient entamé par un crime. Mais en vain se cachaient-ils : Dieu, qui voit tout, descendit du ciel pour venir leur reprocher l'orgueil et la présomption qui les avait induits au péché. Les reproches furent suivis d'une sentence foudroyante qui leur annonça des soucis amers pendant une vie tumultueuse, terminée après un court espace de temps par une mort inévitable. Cependant l'Etre des êtres n'oublia point sa miséricorde ; la clémence suivit sa justice : il leur déclara qu'ils rentreraient dans la grâce qu'ils avaient

perdue, lorsque le fils de Dieu se ferait homme pour les racheter de la misère et de la mort, et que, dépouillé de toute sa gloire, privé, s'il faut le dire, des plus nobles attributs de l'immortalité, il daignerait naître parmi les enfants d'Adam. Emu de compassion pour des pécheurs que les maux extérieurs allaient attaquer aussi vivement que les soucis et toutes les peines intérieures, Dieu voulut bien leur faire des habits lui-même, outre que leur nudité était capable de les entretenir dans la convoitise, et qu'immédiatement après leur péché, la luxure et l'impudicité commencèrent à se promener impunément sur leur corps.

§ 3. Si nous aimions les conjectures hardies, nous dirions ici, sur les principes de ceux qui osent croire le cocuage d'Adam, que Caïn naquit du double commerce d'Eve. Mais cette conjecture est sans fondement, et ne peut trouver de probabilité dans la distinction dont nous parle l'Ecriture, des fils de Dieu, ou de la postérité de Seth, et des fils des hommes, ou de la postérité de Caïn. Voici ce qui peut se croire sans hérésie : c'est que Caïn peut avoir été engendré au Paradis terrestre, immédiatement après le premier péché. Malgré la désobéissance d'Adam et d'Eve, la postérité de Seth, qui, selon toutes les apparences, formait une branche séparée des Caïnites, conserva pendant quelque temps une assez grande pureté; mais les charmes des filles des Caïnites ayant prévalu sur eux, ils s'abandonnèrent aux désordres et pratiquèrent avec elles les leçons du Diable dans toute leur étendue. L'Ecriture nous dit que Dieu se repentit alors d'avoir fait l'homme à son image, cet être

destiné à la sainteté n'étant plus qu'un composé de corruption. Cela veut dire que Dieu, sans déroger à son immutabilité, et conformément au décret éternel de sa providence, voulut que le châtiment suivît nécessairement le crime, comme l'effet suit la cause, et la conséquence l'antécédent. Selon nos faibles idées, Dieu agissait alors comme s'il se repentait. Quoi qu'il en soit, Adam vivait assez près du Déluge, pour voir dans sa postérité, déjà nombreuse, le progrès du crime dont il était le premier auteur (1). Il comprit sans doute dès lors qu'un mal si prompt et si violent demandait un remède tout aussi prompt, tout aussi violent, pour effacer, s'il était possible, les désordres du premier monde. Dieu détruisit par les eaux ce premier monde ; mais la providence avait pourtant résolu de permettre que, malgré le Déluge, tous les désordres de ce premier monde vinssent jusqu'à nous, et que le genre humain, ouvrage du crime, se perpétuât au milieu du crime.

§ 4. On voit assez, par cette histoire du péché originel, que l'homme avait été créé pur et chaste, humble, tempérant, modeste. Avec cela Dieu l'ayant aussi créé libre, il pouvait donc se corrompre. Le choix fait le mérite de la volonté. Il est l'essence de la raison. Si la volonté de l'homme était inflexible, Dieu, bien loin de lui communiquer son plus glorieux attribut, l'aurait doué d'une imperfection par laquelle ce souverain Créateur se contredirait en devenant en

(1) On voit par la chronologie que Noé pouvait avoir eu commerce avec les premiers descendants d'Adam. Ainsi celui-ci s'était trouvé témoin oculaire de la corruption extrême de sa postérité.

même temps le père du bien et du mal. Adam était exempt de passions, et cependant il en était susceptible. Qu'après cela des théologiens se récrient, tant qu'il leur plaira, contre la liberté de l'homme, et qu'ils maintiennent hautement leur prédestination rigide, à la bonne heure; mais qu'ils nous expliquent un peu distinctement comment Dieu, selon leur système, ne sera pas auteur de la chute de l'homme et de tous les désordres qui ont suivi cette chute (1)? Quoi qu'il en soit, je mets le doigt sur la bouche, et je m'arrête, bien résolu de ne point entrer dans ces voies dangereuses où l'erreur se trouve à chaque pas.

§ 5. A suivre l'Ecriture selon la plus rigide orthodoxie, je veux dire, sans s'écarter du sens littéral, on aperçoit en général quelle a été la cause, quel fut l'agent et l'effet du péché originel. Cependant cela ne suffit point dès qu'il faut se faire une idée juste et précise de la chose. Il faut donc creuser plus avant, et rechercher avec toute la bienséance possible la nature de l'arbre et du fruit si funestes au genre humain. Que les théologiens lancent leurs foudres contre un système qu'ils maintiennent très-pernicieux, il n'en

(1) Voici une partie des difficultés qu'on fait. Il est certain, dit-on, que l'histoire de la tentation est pleine de circonstances inexplicables par les lumières de l'esprit humain. Que ce soit le Diable, ou un simple serpent, ou quelque autre chose qui ait tenté la femme, comment et d'où vient que Dieu n'en a pas garanti la femme? Si Dieu a fait nos premiers parents ignorants et faciles à séduire, ils étaient donc imparfaits; si Dieu les a faits habiles et capables de résister au mal, où étaient alors leurs lumières? Arrêtons-nous ici, de peur de nous égarer. On peut voir plusieurs difficultés à ce sujet dans Burnet, *Archæologia philos.* Lib. II, cap. VII.

sera pas moins vrai que notre système ne saurait faire ni athée, ni libertin. Nous soutenons hautement l'existence de l'Etre suprême et de sa sainte révélation. A Dieu ne plaise que nous cessions jamais de respecter sa majesté adorable; mais nous soutenons en même temps qu'il nous est permis d'expliquer la désobéissance d'Adam de la façon que nous l'expliquons, comme il l'est à d'autres de l'expliquer autrement. Pourvu que nous reconnaissions la vérité de cette désobéissance, et que le péché originel l'a suivie, quel mal faisons-nous à la religion? Mais d'où vient que Dieu donna la femme pour aide à l'homme, avant qu'il fût déchu de l'état d'innocence, et dans un temps où son esprit, tout parfait encore, paraissait pouvoir vaquer, sans autre secours que celui de son créateur, aux fonctions de roi de tous les êtres de la nature? Il n'est pas permis de conjecturer là-dessus. Peut-être que l'arbre de science ne fut planté qu'après la création d'Eve. Dieu, comme nous l'avons déjà vu, avait très-sévèrement défendu de toucher à cet arbre merveilleux ; mais notre première mère, qui, par parenthèse, est la Pandore des poëtes païens (1), donna

(1) Selon Hésiode, Jupiter, irrité contre Prométhée qui avait volé le feu du ciel, ordonna à Vulcain de mêler de la terre avec de l'eau et d'en pétrir une femme, à la perfection de laquelle toutes les déesses contribuèrent. C'est pour cela qu'elle fut appelée Pandore Jupiter donna cette femme à Epiméthée. Dès que Pandore fut auprès de cet Epiméthée, elle ouvrit une boîte, d'où les maux sortirent en foule, sans qu'il restât autre chose au fond que l'Espérance toute seule. Cette fable allégorique exprime assez bien la première tentation, ses suites et les promesses de Dieu au genre humain. Eve et Pandore sont la même chose. Epiméthée, dont le nom signifie sage

prise au Diable en se laissant aller à une vaine et criminelle admiration pour cet arbre, dont l'usage lui était inconnu. L'admiration est d'ordinaire un effet de la faiblesse, et donne, sans être passion, un penchant dangereux à toutes les passions. Quelqu'un va peut-être m'interrompre ici, pour me dire que si Eve était si faible, Dieu est donc auteur du mal? J'ai déjà répondu à cette objection, et je ne réponds rien davantage, parce que je crois devoir me taire. Mais on peut croire que le Diable profita de l'admiration de la femme après l'avoir excitée. Il lui fit sentir combien la curiosité est utile, et qu'elle nous conduit aux connaissances les plus élevées. Il lui représenta que Dieu, les ayant créés l'un et l'autre raisonnables et intelligents, n'ayant l'un et l'autre en eux rien que de très-nécessaire et de très-utile, un goût, des organes, des sentiments, il n'était pas vraisemblable qu'ils dussent vivre sans faire d'autre usage de leur sens et de leur intelligence que celui de parler, de voir, d'entendre, etc.; qu'ainsi une plante aussi belle, aussi admirable que l'arbre de science, ne serait jamais qu'un arbre sec et stérile. Eve fut émue de curiosité, et cette curiosité fut le premier acte du péché d'Eve; après quoi le Diable eut beaucoup moins de peine à la persuader. Une curiosité intérieure avait déjà incliné sa liberté vers le mal :

Goûtez ceci, dit le Diable à la femme :
C'est le vrai bien, vous n'en sauriez mourir ;

après coup, est Adam. L'Espérance est la grâce de Dieu promise aux hommes.

Quitte serez pour un prompt repentir.
Vous sentirez qu'il subtilise l'âme ;
En votre corps n'en aurez déplaisir ;
Vous balancez? goûtez sans coup férir :
Ce fruit exquis rend face réjouie,
Teint frais, œil vif et mine rebondie ;
Chasse vapeurs, fait reposer la nuit,
Maintient la paix et déloge le bruit.
D'enfants encor aurez nombreuse race,
Filles et fils vous suivant à la trace.

Il n'est que trop vrai que le Diable parla en cette occasion d'une manière fort touchante, et voilà l'éloquence fatale qui surprit la femme, prévenue déjà d'admiration et pénétrée de curiosité. La Peyrère dit que le serpent par les organes duquel le Diable parla, c'est le sentiment (1). Si par le sentiment il faut entendre celui qui dispose un homme à créer un homme, je suis de son opinion. Je crois en même temps que le serpent (2) dont le Diable prit la figure, c'était

L'organe de notre naissance,
Qui plus soudain qu'un basilic s'élance,
Traître, malin et fougueux en amour;
Celui que voir fille n'ose en plein jour.

(1) Aristophane, dans sa comédie des *Harangueuses*, se sert du mot ὄφις, qui signifie serpent, pour désigner le sexe de l'homme.

(2) « Qui peccatum Adami allegorice interpretantur, serpentem dicunt fuisse sensum, fœminam rationem, virum intellectum. » *Disquis. de Præad.* Tout ce que l'auteur établit dans cet endroit et dans tout l'ouvrage consiste en des rêveries continuelles qu'il a tirées d'un petit livre imprimé en 1561. S'il se contentait de soutenir qu'Adam pécha

Il me semble aussi que les païens ont conservé dans leurs fables et dans leur culte quelque souvenir de l'hitoire de la tentation : par exemple, sous l'emblème du dragon qui gardait les Hespérides ; dans le culte de Priape qui certainement est l'ancien serpent. Priape était adoré chez eux aussi religieusement qu'il se puisse. La Pythienne rendait ses oracles par les parties inférieures, après que le Diable était entré en elle. On trouve en tout cela des traces obscures de la tentation.

La curiosité d'Eve étant entièrement satisfaite par tout ce que le Diable lui avait montré, Adam se vit sans cesse exposé aux amoureuses persécutions de sa femme qui suivait les préceptes de Satan. Adam s'acquitta de son devoir aussi bien qu'il lui fut possible. Enfin le père des humains, intrigué d'un côté par les suites de son péché, trompé de l'autre par les faux et captieux raisonnements du Diable, choisit le plus mauvais parti, celui de l'erreur. C'est cette erreur qui est devenue la pierre d'achoppement de toute sa postérité, prompte à s'égarer et tardive à reconnaître la vérité :

Sire Astaroth, père du cocuage (1),
D'Eve, dit-on, reçut un grand merci :

en idée, avant que de pécher en effet, parce qu'il écouta la femme avec plaisir, nous serions d'accord.

(1) Ces vers ne sont point absurdes ; de quelque manière qu'on prenne la chose, le Diable est toujours le père du cocuage et l'auteur des infidélités qui se commettent dans le mariage. Je parle donc selon la plus saine doctrine.

Tout fut content, Eve, Diable, mari.
Les deux époux revinrent à l'ouvrage,
En grand soulas l'affaire se passa,
Et bien servit contre bruit en ménage.
Or sur ce point Adam s'humanisa,
Puisque n'était remède à son dommage.

Après avoir donné, suivant mon système, la description du péché originel, il ne sera pas difficile de concevoir comment ce que l'Ecriture appelle, dans le chap. II de la *Genèse*, manger de l'arbre de science, du bien et du mal, est l'expression synonyme de celles qui désignent dans toutes les langues l'acte ou le commerce de la chair. Or, que la science du bien et du mal soit en effet celle que l'amour nous inspire de père en fils, la preuve s'en trouve dans quelques expressions continuellement répétées dans le texte hébreu des auteurs sacrés. Connaître et connaissance y expriment l'acte du commerce d'amour : Adam connut Eve, etc. On trouve en mille endroits différents des expressions de ce caractère, toutes consacrées à désigner la même chose. Jugeons-en par ce qui se passe en nous dans un des âges de notre vie. Certainement l'amour est en toute manière une connaissance. Nous sentons par lui la faiblesse de l'humanité. Au moment qu'il commence d'agir en nous, toutes les passions se développent. Le connaître et le sentir est le signal d'une malice sans ignorance (1). On voit, par ce commencement de raison que l'amour procure, combien nous sommes livrés à nos passions, et que ce que nous

(1) Voyez les jurisconsultes sur la puberté.

avons sur les bêtes, dans la faculté de faire des hommes, c'est une luxure sans bornes, dont les bêtes ne sentent l'aiguillon que par le moyen d'un mécanisme sans raison, et même quelques-unes semblent détester cette luxure effrénée, si l'on en croit les naturalistes. Rien n'est plus mortifiant pour nous que les suites de cet acte. Je ne dis rien de la honte que nous avons de nous-mêmes, ni de certaines circonstances que la pudeur oblige de taire, ni des faiblesses qui accompagnent cette maladie dérivée du péché de nos premiers parents. Ne nous arrêtons qu'à la misère extrême de l'homme naissant nu, exposé à toutes les rigueurs de l'air, sans le moindre usage de cette raison qui a voulu s'éclairer dans la honte du péché, sans pouvoir exprimer ses nécessités, sans même pouvoir se servir des sens, dont cependant les bêtes se servent peu d'heures après leur naissance. Nous trouvons dans l'enfance de l'homme une créature aussi brute que les brutes, insensible au bien, donnant au contraire des signes funestes de sa corruption, et marquant dans toutes ses démarches qu'elle a le principe de toutes les passions. La grossièreté dans laquelle l'homme naît le rend incapable, même avec l'âge, de s'aider de la raison sans le secours de ses semblables. Si une éducation continuelle ne le guide dès l'enfance, on le voit devenir bientôt le plus méchant de tous les animaux. Les sauvages n'ont rien d'humain que la forme, et quelques-uns nous paraissent crier à la manière des bêtes, plutôt que parler comme des hommes raisonnables. Enfin, au milieu même de la raison cultivée, et parmi les peuples polis, on y voit le vice

porté au comble; on y voit des hommes craintifs, faibles, superstitieux, incertains dans leurs espérances, se trompant les uns les autres, vivant dans une défiance continuelle et dans le feu des passions ardentes. Après cela nous voyons ces hommes mourir sans avoir pu borner leurs soucis, et témoignant cependant, par le soin qu'ils prennent d'éloigner le terme fatal, qu'ils regrettent amèrement une vie dure et pénible. Le seul instinct suffit aux bêtes; elles se tirent d'affaire et vivent sans arts et sans sciences. L'homme né raisonnable abuse de sa raison et de sa liberté, non-seulement dans la recherche de mille choses inutiles, mais aussi dans les utiles, et les arts même ne servent ordinairement qu'à son luxe, et les sciences qu'à son orgueil. Sa présomption l'égare dans ses recherches, et les moyens qu'il emploie ou les objets dont il dépend ne lui font trouver dans les sciences que des secours fort imparfaits et souvent trompeurs. Plusieurs bêtes vivent des siècles, et l'homme le plus robuste ose à peine se flatter de parvenir à quatre-vingts ans de vie : s'il y parvient, c'est faible, méprisé, presque imbécille, plus enfant que dans son enfance, et toujours à charge à tous ceux qui l'environnent. Ce serait vouloir entasser lieux communs sur lieux communs que d'en dire davantage. Il me suffit d'avoir fait connaître une partie de ce que produit le péché originel, et les suites funestes de cette connaissance charnelle que les hommes cherchent avec une espèce de fureur, de cette faculté si étroitement unie aux passions, et regardée pourtant chez

eux comme un état de sagesse et d'habileté (1), puisque la minorité finit aussitôt que cette faculté commence.

§ 7. La désobéissance des auteurs du genre humain ayant donné au péché originel le caractère et la force d'une maladie contagieuse, il a intimement affecté l'âme et les organes du corps par où elle agit. Il n'est donc pas étonnant que toute la postérité d'Adam se transmette, d'âge en âge et de père en fils, le ferment du vice dans celui de la génération; qu'ainsi nous naissions tous avec l'empreinte fatale du péché originel, et que la génération qui, sans la désobéissance d'Adam, aurait été belle et glorieuse, soit devenue la honte de l'homme, un acte d'infamie, une œuvre des ténèbres, parce qu'elle a été enseignée par le père des ténèbres. Par cette même raison, la connaissance du bien et du mal se trouve honteusement alliée avec la faculté dite génération, et par cette même raison encore, cette faculté ne saurait marcher sans l'erreur, étant l'effet de la désobéissance envers Dieu :

Sans deux démons, Erreur et Volupté (2),
Depuis qu'Adam par Satan fut tenté,
La chose est sûre, homme ne saurait naître,
Et faut penser que l a voulu permettre
Dieu qui voit tout, pour notre orgueil punir.
Qu'est d'engendrer le soucieux désir?

(1) On parlera de cela plus amplement dans les paragraphes suivants.

(2) Notez que les auteurs païens ont appelé plus d'une fois l'amour, *error* :

Illo namque die quo me malus abstulit *error*...

Honteuse erreur qui deux sexes assemble !
Si mariage être la vie me semble,
J'y suis trompé : c'est mort en tous ses cas.
Issir de là je vois maint embarras.
A femme faut sa pitance ordinaire ;
De jour, de nuit humecter le lampas.
Certes ne sais plus épineuse affaire
Que d'être époux. Si tous jours ne sont gras,
Votre moitié qui n'aime vie austère,
Appellera cocuage au secours.
Et n'est le tout d'être en la confrérie :
Autres soucis vous poindront tous les jours,
Enfants mettront votre esprit à rebours.
Alors adieu repos et bonne vie !

Voilà comment l'erreur et la volupté, deux maux au milieu desquels nous croissons, se trouvent si étroitement alliées, que nous tombons à chaque pas de l'une dans l'autre. On peut même dire de la volupté qu'elle est la divinité visible du genre humain :

Chacun la voit, la chérit, la révère,
Tant soit subtil : le philosophe austère
Soudain par elle est pris au trébuchet ;
L'enfant naissant aussitôt la connaît ;
Vénus, amours ne font un pas sans elle.
Volupté sait étouffer le saint zèle
Du confesseur et du dévot béat,
En loup glouton convertir le prélat,
En vert-galant transformer l'homme prude,
Sot rendre sage, et civil l'homme rude.
De volupté sont miracles fréquents :
A jeunes gens elle avance les ans,

A mainte Agnès l'esprit elle dérouille,
Forme à bons tours et cervelle débrouille
A maint Nicaise, et soit dit en passant,
D'homme de Dieu sait faire un bon vivant.
Par volupté, du Seigneur le prophète,
Le roi David, se mit amour en tête;
Son fils, des rois illustre original,
Par volupté devint mari banal.
Trop bien connut, le bon roi, que sagesse
Rien ne valait sans le fruit de liesse.

Qu'il me soit encore permis d'avancer que la corruption de la chair et la délicatesse du péché originel livrent souvent de rudes assauts aux fidèles. Ils ne sauraient donc trop veiller contre l'ennemi. La vertu qui se laisse entamer reçoit une blessure mortelle. Les réprouvés sont des sujets assurés au Diable. Il lui coûte peu de les tenter. On ne triomphe point de ceux qui rendent les armes sans combattre; mais lorsqu'il rencontre des fidèles bien armés, des troupes d'élite de la maison du Seigneur, des soldats aguerris qui sentent leur force, il travaille à réveiller en eux les passions, à mettre aux prises la chair contre l'esprit; il se glisse par des souterrains, et mine aussi subtilement qu'il lui est possible. Saint Paul déclare qu'il a dans ses membres la loi du péché. L'écharde que le saint apôtre sentait, et qui l'empêchait de se glorifier d'être sans passion, ne serait-elle pas l'aiguillon piquant de la volupté?

Un désir plein de violence,
Un mouvement sans jouissance,

Peut-être cette conjecture n'est-elle pas sans fondement? En ce cas-là, il était bien glorieux à saint Paul de pouvoir souffrir constamment la cruelle tentation de la chair et les soufflets de l'ange, auquels nos premiers parents n'eurent pas la force de résister. Le saint apôtre, qui allait à la perfection entre les chardons de la convoitise, sentait en chemin toute la faiblesse de l'humanité, et s'il résistait à l'aiguillon du péché originel, c'est qu'il était fortement armé de la vertu de l'esprit de Dieu. « Je connais un homme, » dit-il aux Corinthiens; c'est-à-dire, je sens que je suis un être sensuel, un enfant d'Adam, né corrompu, disposé, comme tous les hommes, à boire dans la coupe de la volupté, livré au péché, conçu, échauffé dans l'iniquité. Que peut-on faire sans cette grâce supérieure qui resserre et contraint les désirs, qui sèche l'arbre jusqu'à la racine (1)? Que chacun s'éprouve soi-même sur cet article, et qu'il nous avoue franchement que la loi de la nature résiste avec opiniâtreté à la loi de la grâce, tant que les forces de l'âge et la vigueur naturelle subsistent en lui. C'est beaucoup, je l'avoue, que de résister pendant la vigueur de cet âge à la grossièreté du péché; mais peut-on bien résister à ces pensées subtiles et dangereuses, à ces mouvements désordonnés, dont le Diable se sert pour affliger les fidèles?

Pour vivre chaste, il faut être vieillard (2);

(1) On dit de saint Bernard, qu'à force de macérations, d'abstinences, etc., il avait comme perdu ce qui le faisait homme.

(2) M. de la Rochefoucauld dit très-bien dans ses *Maximes* : que la

Chaste penser vient avec barbe grise.
Près jouvenceaux n'est sainteté de mise;
Mais croître en eux la verrez sur le tard.
Jamais à vieux ne sied cœur égrillard (2).
Qu'un docteur soit consumé de luxure,
Ange on le croit, on lui tient l'âme pure ;
Ainsi le dit maint ennemi d'erreur,
Pillier d'église, et révérend brûleur.
Mais il se rend à Satan qu'il conjure,
Désir lui vient de créer des élus,
De cultiver ici, de plus en plus.
Les beaux jardins de la Sion mystique,
D'y semer fruits, par vertu prolifique.
Baisant la fille, en toute humilité,
Il chasse ainsi, saintement irrité,
Diable en entier. Maints croqueurs de pucelles
Par tels exploits sanctifient les femelles.

§ 8. Je laisse aux critiques le soin de rechercher quel est l'endroit où Adam et Eve goûtèrent le premier fruit du péché. Cet endroit fameux a donné lieu à mille conjectures. Les uns l'ont placé en Asie, les autres en Afrique; quelques savants l'ont mis en Europe, quelques autres l'ont reculé jusque vers le Nord, quelques autres vers le pôle méridional, et d'autres enfin l'ont regardé comme une allégorie. Quoi qu'il en soit, le nom propre de ce lieu signifie, en hébreu, volupté, et il suffit de remarquer que ce nom convient, en toute manière, à l'endroit de l'Asie que nos

vieillesse aime à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

(1) Turpe senex miles, turpe senilis amor. Ovid.

premiers parents habitèrent et que Moïse a très-bien nommé Paradis terrestre, puisque la situation de ce lieu, arrosé de quatre grands fleuves et dans un climat heureusement tempéré, le rendait le plus charmant séjour de notre hémisphère. Par allusion sans doute au crime d'Adam, ce lieu est nommé aussi le jardin d'Eden (1), et c'est là qu'Adam et Eve, immortels avant le sentiment du plaisir charnel, ouvrirent les yeux à la mortalité de leur nature, aussitôt qu'ils eurent appris par l'usage de la volupté à distinguer le bien et le mal. C'est dans ce lieu qu'ils s'enivrèrent de plaisirs, et que, transportés d'un amour criminel, ils se jurèrent une fidélité exemplaire, des devoirs inviolables, la patience, la bonne humeur, la docilité, un aveuglement volontaire, le support mutuel des infirmités, en un mot, la paix éternelle. Mais après le plaisir passé, les promesses furent oubliées : Satan souffla sur tous les serments ; tous ces transports étaient l'effet de l'erreur. La raison reprit la place du plaisir charnel, et leur montra, malgré le venin dont elle se trouvait imbue, que la passion ne promet rien de solide, ni rien qu'elle puisse tenir, si ce n'est des chagrins, des soucis, des regrets et une vie de peu de durée :

Depuis la fatale chute
D Eve et son époux Adam,
Nous sentons, à notre dam,
Qu au mal nous sommes en butte.

(1) On trouve dans l'antiquité païenne quelque idée du Paradis terrestre... Voyez dans la *Démonst. évang.* de M. Huet ce qu'il dit sur Gan-Adon, qui est Gan-Eden, Hortus Adonidis, etc.

La malice au faux regard,
La fureur à l'œil hagard,
Remords et douleurs amères,
Haine ceinte de vipères,
Tristes fruits de leurs ébats,
Règnent chez nous ici-bas.
L'homme, de l'homme l'ouvrage,
N'a reçu d'autre héritage,
Et cependant, ô malheur!
O triste effet de l'erreur!
On voit, même dans l'enfance,
Convoitant l'éternité,
L'adolescent invité
De faire à sa ressemblance....
Ma foi! tout homme en est là :
Parlez, tant qu'il vous plaira,
Raison, sagesse, morale,
La souillure originale
Vous mit toutes à quia.

Le vieux serpent, animal hypocrite,
Joua son rôle en vraye chattemite,
Promit sagesse et science en tout point,
OEil clairvoyant et visière subtile ;
Mais de tenir le faux serpent n'eut soin :
Foi de serpent n'est foi de l'Evangile.

Il cherche à surprendre, et il surprend en effet. On a beau faire des réflexions solides et prendre des résolutions vigoureuses, il élude réflexions, fermeté, courage; joue tous les jours mille tours malins; répand sur toutes nos actions une corruption universelle;

triste effet de la malédiction tombée sur lui et réfléchie sur nous ! C'est là le fruit le plus assuré que produit la connaissance délicate qu'inspire son venin subtil. Toute la terre a corrompu sa voie par la fourbe de cet animal trompeur :

Vainement plusieurs Catons,
Fiers de leur vaine éloquence,
Nous ont enseigné les tons
De leur haute sapience;
Le serpent mauvais et faux
En a fait autant de sots,
Amoureux, voulais-je dire,
Et qui dit docteur aimant,
Dit un homme impertinent,
Plus monstrueux qu'un satyre,
Plus méprisable qu'Ay....
C'est un être de raison,
C'est un informe avorton,
Comme en l'état littéraire,
Le caustique (1) S....
Et ses compagnons falots
Architectes de journaux,
Auteurs brochants tome à tome,
Pour (2) P... G... et N.....

Tous les docteurs (3), tous ceux qui se croient les

(1) Auteurs du J... de L...

(2) L. b. r. à L.... qui ont imprimé ce journal pendant quelque temps. — Nous avons inutilement lu le livre de M.e Hatin, *les Gazettes de Hollande*, dans l'espoir de débrouiller ces personnalités (*N. de l'éd.*)

(3) Il y a des exceptions à faire; ceci ne regarde qu'une partie de ceux qui se qualifient docteurs et puissances ecclésiastiques dans la

colonnes de la Foi et les flambeaux de l'Eglise, conviennent et enseignent qu'il faut se garder de la malice, de l'erreur et des attraits de la volupté. Ils prononcent, dans leurs sages spéculations, que l'amour est une passion indigne de l'homme, que la vertu est un bien inestimable, que le vice nous rend images du Diable. Mais quelle n'est pas en eux la révolte de la chair contre l'esprit? Le serpent irrité leur tend des piéges secrets, harcelle leur sagesse, soulève leurs sens. Rendons pourtant quelque justice à ces docteurs. Armés de la plume, ils prennent sans doute de très-saintes résolutions, ne prévoyant pas que le serpent les tentera dans leurs cabinets, et leur persuadera bientôt par ses charmes que la morale qui enseigne à corriger les actions n'est bonne qu'au peuple. Il leur inspire donc la pure nature, il leur insinue qu'on peut y penser, et que cette pensée a des charmes inévitables à l'humanité, mais qu'elle est rectifiée en eux par le ministère qu'ils exercent. Il leur dit même que la partie physique de l'action est épurée, subtilisée, spiritualisée par la force de leur ministère, qui les rend semblables à des dieux :

Par ce moyen tendrons deviennent mères,
Comme docteurs ainsi deviennent pères,
Endoctrinant par icelle vertu,
A fille haussant le courage abattu,
Logeant la foi chez la veuve dévote,
Aux saints décrets perfectionnant la sotte.

religion chrétienne. Nous prions le lecteur d'être persuadé que nous faisons des exceptions en faveur de certaines âmes droites, et qui font de sincères efforts pour surmonter la corruption du péché.

Tels sont les fruits que le serpent montre aux docteurs, quand, après avoir dissipé tous les arguments de la morale divine, il vient les éclairer des prétendues lumières de la science naturelle, et leur assurer que cette morale et la physique sont d'accord pour eux :

L'intention rectifiant le crime,
L'œuvre charnelle a fait œuvre sublime.
« Ou faut aimer, dit le Diable, ou *ceci* (1)
A rien ne duit, et n'est de nulle estime
Loi naturelle écrite en ces lieux-ci. »

§ 9. Après tout, ne savons-nous pas que le péché originel est comme l'essence de l'homme. Le mal de la convoitise le ronge, le mine et l'épuise enfin. Dirons-nous encore une fois que la science du vice lui vient avec ses premières dents, et qu'ainsi la force de la vertu est difficilement capable de le défendre? A moins que d'être né ange, peut-on réprimer certains désirs, certains mouvements que le poëte Lucrèce nous a décrits d'une manière très-vive? Nous nous sauvons du péché par la repentance, et c'est tout le fruit qu'un chrétien peut attendre de la religion, puisque nous ne sommes pas nés parfaitement vertueux, et qu'au contraire nous sommes destinés à souffrir en nous le combat de la chair et de l'esprit. Si, malgré ces désordres, il est encore possible qu'il reste quelque chose de divin dans cette faculté qui ne tend qu'à abrutir l'homme, et si les paroles du vieux serpent : « Vous serez

(1) Ce que l'on portait solennellement en procession quand on célébrait les mystères d'Adonis.

comme des dieux », se trouvent en quelque façon véritables, c'est lorsqu'un homme a le bonheur de créer des hommes qu'on peut qualifier vertueux et pleins de mérite selon le monde, tardifs au mal, et ramenant les vicieux à la connaissance de la vérité avec toute la force qui leur reste dans leur faiblesse.

Mais une preuve sensible de la malice de cette faculté, sans laquelle pourtant un homme se trouve la risée de tous les autres, c'est la promptitude avec laquelle on s'en glorifie, et le soin qu'on a de la faire connaître au public. Un enfant qui sait à peine assembler ses lettres, un petit garçon qui n'a pas encore les premiers éléments de la raison, ose bien se vanter de la faculté qui le fait homme. Il ne manque ni de pénétration, ni de subtilité quand il faut expliquer comment deux personnes en font une autre; tandis que le vieillard, inhabile et glacé par la rigueur de l'âge, se console dans le souvenir de ce qu'il pouvait faire autrefois. Manque-t-on de maîtres? On recherche, on trouve tout seul la cause et l'origine du genre humain, et, plus avisé que ces peuples demi-sauvages qui se croyaient issus d'un chêne, d'une motte de terre, d'un chien, d'un loup, etc., le jeune homme se dit en secret que chacun porte en soi son semblable. A peine est-on sorti de l'enfance qu'on se plaît à sentir les mouvements du péché. On se croit alors et tout à coup plus habile qu'on ne pensait. On est charmé de sa misère, et souvent même encouragé en ce qu'il faudrait réprimer. Ces dangereux mouvements ne nous insinuent que trop bien que nous leur devons notre naissance, mais ils nous taisent la corruption que nous leur de-

vons. Redisons-le encore : nous cherchons dans ces mouvements le plus grand effort de la connaissance humaine, puisque les lois, comme nous l'avons déjà marqué, les estiment jusqu'à décider par là de la capacité des mineurs. Toute la science de l'univers ne vaut pas un fétu sans celle qui nous enseigne à faire un autre homme. Les Lacédémoniens méprisaient celui qui négligeait de la pratiquer. Sous les anciens Juifs, l'état de virginité ou de stérilité avait quelque chose de honteux. En un mot, nous sommes réduits à chercher dans les moyens que nous fournit le péché l'agrandissement des peuples, le salut des Etats, les instruments des sciences et du bonheur des républiques. De là nous sont venus les Alexandre, les Césars, les Romains maîtres du monde; Lycurgue, Solon, Cicéron, Varron; les Scaliger, les Grotius; les saints, les prophètes, les chefs et les Pères de l'Eglise. Et c'est ainsi que l'on a vu la lumière sortir des ténèbres :

Entre deux draps, sans nul apprentissage,
En badinant se fait galant ouvrage :
Esprit n'y faut, ni savoir de grand prix ;
Sans peine aussi princes y sont bâtis,
Papes, savants, dames de beau corsage,
Si besoigne est d'un excellent usage.
Le vieux Adam l'apprit en paradis;
Maint aujourd'hui noble chevance a pris
Entre deux draps (1).

(1) « Cum te semmoveant qui testamenta merentur noctibus, » etc.— dit Juvénal — « ad mensuram inguinis hæres, » dit le même encore.

Mettons ici, à cette occasion, une particularité historique de notre temps, qui a beaucoup de rapport à ce que j'avance. On assure que

A cil qui craint le Diable en mariage,
Donner lui veux avis prudent et sage :
L'œuvre galant tient homme et femme unis;
Femme sans l'œuvre est vrai diable en ménage;
Ange l'aurez, œuvrant de bout, assis
Entre deux draps.

Tels sont les fruits du mariage, si nécessaires pourtant depuis le péché, si utiles au salut du genre humain; et cependant, il faut encore le répéter, c'est-là la science de la chair, qui est inimitié contre Dieu.

On trouve ici un nouveau contraste : c'est que ce fruit du péché, qui produit des germes de vertu par la naissance des sages et des grands hommes, ne se courbe que trop souvent vers la terre, pour y reproduire la corruption et éteindre tout sentiment de vertu, soit par l'abus de cette faculté qui produit fréquemment de tristes effets et fait mettre au monde de mauvais sujets, soit par d'autres circonstances qui, en affaiblissant le corps, affaiblissent aussi l'esprit. Alors l'arbre de science ne produit que des épines et des chardons dans la société civile :

Alors on voit naître assassin, brigand,

quand l'abbé Dubois alla demander au Régent la nomination à l'archevêché de Cambray, il le trouva au lit entre deux de ses maîtresses; que dans cet état il promit la nomination à l'abbé; mais que celui-ci, ne se fiant pas absolument à la promesse d'un homme qu'il trouvait dans une telle situation, revint à la charge et exigea quelque chose de plus solennel qu'une parole donnée sans réflexion; qu'alors le prince haussant un peu la chemise d'une de ses maîtresses et mettant sa main sur...., etc., répondit à l'abbé, d'un ton un peu animé : « Tiens, f.... prêtre, je te jure par le... de L.. que je tiendrai ma promesse. » Telle fut la circonstance qui procura un saint archevêque à l'église de Cambray.

Sot orgueilleux, ridicule pédant,
Moine cafard, prosélyte équivoque,
Esprits pervers et que la raison choque.
Lors se forment faux dévots,
Hypocrites et cagots,
Mangeurs de messes et prêches,
Toujours prêts à faire brèches
Au prochain, à son honneur,
Pour la gloire du Seigneur;
Qui sous une austère mine,
Nous passant par l'étamine,
Croyent qu'en médisant on acquiert le salut,
Et cependant nous rendent le rebut,
Dans leur sainte médisance,
De toute l'humaine engeance;
Gémissent et mènent deuil,
Mais en nous guignant de l'œil.
De là naissent aussi brûleurs d'hétérodoxes,
Cruellement orthodoxes,
Et défendant aux errants
Même les quatre éléments.
Lors naît, pour mainte aventure,
Moine sortant de clôture,
Moine dépouillé de froc,
Du couvent subtil escroc;
Moine que la grâce appelle
A fertiliser femelle,
Et croître la légion
Des fidèles de Sion,
Signalant la foi chrétienne
Par cette œuvre calvinienne (1).

(1) A cause que le mariage est permis aux ecclésiastiques de la réforme de Calvin.

Lors naît le fourbe marchand
Et le gloseur malfaisant,
Dont l'ignorance farouche
Ne voit rien que d'un œil louche,
Qui, dressant son tribunal
Dans un ténébreux journal (1).
Sur tout à l'aise bredouille,
Infecte, pollue, souille,
D'un marécageux poison,
Le beau, l'utile et le bon ;
Puis d'une plume bouffonne.
Lourdement il nous blasonne,
Et dans son rude wallon,
Nargue Minerve et dégrade Apollon.

§ 10. Par tout ce que je viens de dire, il est aisé de comprendre que l'arbre défendu n'était pas de la nature des autres arbres (2), ni son fruit une pomme,

(1) Le J... de L..., la Bibliot... raison... — Il s'agit sans doute ici d'un des auteurs de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe*, qui parut à Amsterdam de 1728 à 1755. (*Note de l'éditeur.*)

(2) N'en déplaise à messieurs les interprètes, les explications qu'ils donnent touchant l'arbre de science, etc., sont bien forcées. Ils disent, par exemple, qu'il n'y avait rien de plus exquis sur la terre que les arbres du jardin d'Eden, et qu'entre ces arbres celui de vie était destiné à entretenir l'homme dans une jeunesse continuelle, etc. ; que par l'arbre de science Adam devait rendre à Dieu les devoirs qui lui sont dus, et lui témoigner son obéissance; que si nos premiers parents n'eussent point péché, cet arbre aurait été une espèce de temple où ils seraient allés adorer leur créateur. Moïse Barcepha, que nous n'avons jamais lu, mais que nous citons pourtant, à l'imitation de tant de grands hommes du siècle qui se sont montrés au grand jour à la tête de quelques ouvrages lourds que la souscription a produits, ce Moïse dit, pour réfuter le sentiment que nous avançons et qui, par parenthèse,

une orange, une grenade, une pêche, une figue, un raisin, un coing, des cerises, etc.

Ce fruit charmant, cet arbre exquis
Ne croît qu'au verger de Cypris.

Si Moïse a pris ici la figure et l'allégorie, cela ne doit pas nous surprendre (1). On doit se ressouvenir que ce fameux législateur fut élevé chez les Egyptiens, nation qui représentait toutes choses par des hiéroglyphes. J'en vais donner deux ou trois exemples. Ils représentaient la volupté par un serpent rampant, prêt à mordre ceux qui s'approchaient de lui, et à les tuer par son venin. Voilà le serpent dont il est ici question. Deux perdrix mâles accouplées étaient chez eux le symbole du péché contre nature, parce que deux perdrix d'un même sexe étant en chaleur se rendent tour à tour les devoirs de l'un et de l'autre sexe. Une cigogne dénotait le musicien et le théologien. Pour revenir à notre arbre, Moïse n'en a parlé

n'est pas nouveau, que nos premiers parents furent chassés du paradis étant encore dans l'état de virginité. Mais il faut prouver cette prétendue virginité, et c'est ce qui leur est aussi impossible qu'à nous de prouver décisivement celle de nos filles.

(1) Le savant Burnet, que nous avons déjà cité, dit encore, *Archæolog. philos.*, lib. II, cap, VII : « Quædam esse parabolicæ in hac narratione neque penitus ad litteram exigenda omnes ferè agnoscunt.» C'est-à-dire, presque tout le monde (nous en exceptons le peuple errant dans les ténèbres théologiques) reconnaît qu'il y a dans cette narration (de Moïse) diverses choses paraboliques, et que l'on ne doit pas prendre absolument à la lettre. « Non dubitatur (dit-il un peu plus bas et dans le même chapitre) de autoritate Scripturæ, sed quo animo, quo consilio hæc scripserit, quo genere stili usus fuerit, plebeio an philosophico, etc. »

que figurément (1), et cette figure a passé chez les gentils (2). Ils ont parlé des pommes d'amour (3), de cueillir des pommes sous l'arbre, etc. Leurs théologiens ont consacré les pommes à Vénus et aux amours. Ce qui rendait Priape vénérable aux dames de Lampsaque est appelé rameau, branche, arbre, etc.

A l'égard de la femme, ils en parlent comme d'une terre, d'un jardin que l'on bèche, d'un champ qu'on laboure. Samson dans l'Ecriture s'exprime de même à l'égard de la sienne. Je vais plus loin. Je soutiens que l'arbre allégorique de science, etc., a donné lieu à l'ancienne fable païenne qui faisait naître « les premiers hommes des chênes et des frênes, etc., homines rupto robore nati. » On trouve souvent dans les saintes Ecritures des passages allégoriques, des paraboles et des fables symboliques, comme dans un endroit des Juges, à l'occasion d'Abimelec, et dans le IVe livre des Rois, à l'occasion d'Amazias, roi de Juda. On sait encore que le style des peuples orientaux est plein de figures, et qu'ils cachent très-souvent des vérités importantes sous des fictions ingénieuses. C'est ainsi que Salomon appelle la sagesse un arbre. S'il avait alors en vue notre arbre, il rencontrait bien

(1) Origène reconnaît formellement l'allégorie dans l'histoire de la tentation. Voyez liv. IV, contre Celse.

(2) On sait que les pythagoriciens ont expliqué beaucoup de choses par des figures, des allégories, etc. On trouve plusieurs exemples d'allégories dans Hésiode, poëte très-ancien, et qui vivait peu de temps après l'envoi des colonies phéniciennes en Grèce.

(3) L'auteur latin du *Péché originel* a recueilli plusieurs expressions des auteurs anciens, qui servent à notre sujet. Voyez le § VII du livre de cet auteur.

sans doute, puisque cet arbre fécond est chez les hommes une marque solide de sagesse, qu'ils n'estiment que ceux qui en savent faire usage, et que notre arbre ne nous fait que trop connaître le bien et le mal. Les poëtes appellent arbre (1) le sceptre avec lequel Priape gouvernait les dames de son pays (2). Mais pourquoi tant de discussions, puisqu'il faut avouer, sans autre recherche, que la chose en question est un vrai arbre ; que cet arbre se doit planter dans le jardin d'Eden, c'est-à-dire, dans le jardin de la volupté, sans quoi il sèche et reste inutile ; qu'enfin les meilleures terres se gâtent, si l'arbre qui doit les entretenir en bon état leur manque? Hésiode nous parle d'un Epiméthée qui épousa Pandore (3) ; il nous dit qu'Epiméthée ayant ouvert la boîte que cette Pandore portait, tous les biens s'envolèrent, et les maux se répandirent sur la terre. Voilà justement l'histoire d'Adam et Eve (4). Dès que le premier homme eut résolu de planter l'arbre de science au milieu du jardin d'Eden, et que pour cet effet il eut commencé à fouir cette terre malheureuse, il en sortit une influence extraordinairement maligne qui produisit des maux sans nombre :

(1) Comme le sexe de l'homme a été appellé *arbor*, de même celui de la femme a été appelé *hortus*. Dans les *Priapées :*

.... « Quod tuus hortus habet. »

(2) Ce Priape était adoré, entre autres, fort religieusement des Egyptiens, sous le nom d'Horus. Ils le représentaient ailé, pour exprimer la vitesse dont il se meut et dont il se satisfait. D'une main il tenait un sceptre, ce qui marque sa tyrannie, et de l'autre il tenait ce qui le fait chérir des dames, et avec quoi il multiplie les hommes.

(3) Voyez cette fable expliquée plus exactement ci-dessus.

(4) Voyez ci-devant une remarque à cette occasion.

Femme en tout temps est sujette à malice,
Un fond d'erreur, de fraude, d'injustice.
Or quand à femme homme s'assujettit,
Mieux le vaudrait dedans un précipice :
En ses propos Salomon nous l'a dit.

§ 11. Notre système a plus d'une autorité. Agrippa, après avoir pris le serpent pour la sensualité, croit que le démon qui tenta Eve est cette même chose que saint Paul appelle l'aiguillon de la chair, l'ange de Satan. « Adam se souilla pour avoir fait usage de sa femme contre les ordres de Dieu, et par conséquent contre les règles de la chasteté ; Dieu en fut indigné et se repentit d'avoir fait l'homme. » Il se repentit, continue saint Jérôme, auteur des paroles que je cite, « parce qu'il ne pouvait rendre la virginité à cette vierge violée (Eve). L'incontinence a fait chasser l'homme du paradis, car la chair et le sang ne posséderont pas le royaume des cieux. Le gage du péché (de l'œuvre du mariage), c'est la mort. Ainsi tous ceux qui naissent de la chair, naissent dans le péché originel, et doivent périr dans ce péché, » si la grâce de Dieu ne vient abonder sur eux, et sanctifier en quelque manière la convoitise qui les a fait naître, et qui jusqu'au dernier jour incitera l'homme à cet acte qui multiplie le monde. Les manichéens et les priscilianistes ont aussi débité que le fruit défendu était la condition que Dieu avait mise entre Adam et Eve, de n'avoir ensemble aucun commerce charnel. Aben-Ezra déclare de même que la connaissance du bien et du mal est le fait charnel du mariage, et que con-

naître en exprime l'action, comme nous l'avons déjà dit. Certainement il n'y a rien dans le monde à quoi le nom de connaissance convienne mieux qu'à cela, puisque tous nos sens agissent dans cette action. Notre esprit se réunit, se concentre en lui-même pour y penser. Les principes du jugement, de la force, de la vivacité, notre imagination, tout enfin tend vers le centre de cette action ; après quoi on ne se trouve que trop savant dans les tristes mystères de l'amour, que trop digne d'être admis à ses dangereux repas. C'est à ces repas que plusieurs grands hommes ont sondé et surpris les cœurs, formé des ligues, etc. C'est là aussi qu'ils se sont rendus maîtres de plus d'un secret important. Auguste commettait des adultères pour découvrir les intrigues de ses ennemis (1).

Grâces au génie qui instruisit nos premiers parents sur le goût du fruit défendu, l'on enseigne et l'on pratique encore de très-bonne heure aujourd'hui la connaissance charnelle, et nos enfants, à peine âgés de quinze ans, sentent, apprennent, connaissent, etc. (2).

(1) « Adulteria, dit Suétone d'Auguste César, non libidine sed ratione commissa, quo facilius consilia adversariorum per cujusque mulieres exquireret. » On prétend que quelques grands généraux de nos jours ont suivi la même méthode; par exemple, le prince Eugène.

(2) Un jeune gars se confessait au Père.
« Las, disait-il, j'ai commis grand forfait :
Lisette et moi, seuls dans un cabinet,
Avons appris certain joli mystère...
C'est jeu d'amour... vous savez le secret ?
— Hom ! répondit le *pater* en colère,
Fils de Satan ! ce mystère vous nuit.
Quand jeune fus, j'enrageais de le faire.
— Dieu soit loué ! reprit le gars contrit ;
Je suis absous, votre aveu me suffit. »

Ils se félicitent même d'avoir su renoncer à l'enfance, et de pouvoir être regardés comme des hommes, parce qu'ils mangent et peuvent faire manger le fruit de l'arbre de science.

Mais continuons dans nos recherches. Quelques-uns ont cru que le Diable donna aux deux sexes les parties de la génération (1). Et c'est là, ajoutent-ils, la raison pourquoi il est honteux de se découvrir. Basilides, au contraire, soutenait qu'il fallait révérer le serpent, parce qu'il avait exhorté Eve à souffrir les caresses d'Adam son époux, sans quoi les hommes n'auraient jamais existé. Fadaises que tout cela. Certains Pères ont cru, du moins avec quelque bon sens, que si nos premiers parents eussent persisté dans l'état d'innocence, ils auraient multiplié leur espèce par des moyens plus excellents que n'est la génération ordinaire. Après tout, ces recherches n'étant que des conjectures, on peut dire qu'il est inutile de s'y arrêter.

§ 12. Mettons plutôt le doigt sur la bouche, et reconnaissons que le désordre du péché est l'effet de la permission divine. Dieu a fait éclater sa gloire et sa toute-puissance dans ce désordre, et s'il a permis que le péché originel s'étendît sur tous les hommes, c'est parce qu'il avait dessein de faire une alliance éternelle avec le genre humain par son fils devenu

(1) Certains rabbins et autres rêveurs ont cru aussi que les passages où il est dit que Dieu créa l'homme mâle et femelle, et qu'il prit Eve d'une des côtes d'Adam, doivent s'expliquer comme si d'abord Adam avait été créé hermaphrodite, ou comme si Adam et Eve avaient été attachés ensemble, en sorte qu'Eve parut sortir du côté d'Adam, mais qu'après le péché Dieu les sépara, etc.

homme. C'est cette alliance qui fait des hommes sincèrement repentants et résistant courageusement aux attraits de l'erreur et de la volupté, autant d'héritiers du royaume des cieux. N'entrons pas plus avant dans les savantes discussions des Œdipes théologiens; mais contentons-nous d'établir, comme une vérité constante, que par l'inévitable et, pour ainsi dire, irrésistible décret de Dieu, le feu du péché embrase tous les hommes depuis qu'Eve a été émue à luxure par le serpent. Ainsi les enfants de cette première pécheresse n'ont pas dégénéré de leur origine. Ils ont sucé jusqu'à la lie le poison de la convoitise. Conçus dans la luxure, ils en ont tous retenu une dose qui fermente en eux plus ou moins, jusqu'à la mort, et qui les meut à se satisfaire de la façon qu'Adam et Eve s'y prirent dans le paradis. Un peu de levain fait lever toute la pâte. La convoitise a produit la mort, dont nul homme n'est exempt, parce que nul homme n'est impénétrable à la convoitise. S'il était possible que l'homme ne sentît pas les aiguillons de la chair, et qu'il naquît sans avoir en lui une dose de ce mauvais levain qui l'a fait naître, il serait comme possible aussi que sa vie égalât une petite éternité, puisqu'il est généralement certain que moins on est attaqué de cette disposition vicieuse et plus on résiste à la mort et aux infirmités ordinaires au corps humain. La continence produit des exemples considérables d'une vie très-longue et très-saine. Au contraire, les peuples trop luxurieux, tels que sont ceux du Midi, n'ont en général qu'une vie assez courte, parce que leurs corps s'épuisent dans l'inconti-

nence. On fait la même remarque à l'égard des animaux brutes. Pour nous, qui avons la raison en partage, n'est-il pas bien étonnant que, cherchant avec tant d'ardeur notre bien, et souhaitant surtout une longue vie, nous fassions si peu de réflexions sur les suites d'une passion qui met l'homme au niveau des bêtes? Nous marchons avec plaisir sur les traces de notre premier père, créé à l'image de Dieu, mais qui par sa désobéissance s'est rendu l'image du crime, et a voulu que ses enfants ressemblassent à son image. Car toute chair a corrompu sa voie : il n'en est point qui fasse le bien, pas même un seul. Après tout, cueille-t-on des figues des chardons? Ce qui naît de la chair est chair : on verra plutôt la grenouille devenir bœuf que l'homme naître enfant de la chasteté. On ne dit point en cette occasion : C'est assez. On rallume au contraire par mille subtils moyens le feu de la convoitise; on intéresse, pour se satisfaire, santé, force, honneur et bien ; on prend même plaisir à chasser de son imagination des idées qui éteignent pour quelques moments cette passion dangereuse. Que les plus parfaits d'entre nous jurent ici-bas contre les mouvements de la chair, ou déclament avec zèle contre la luxure : Vous méritez d'être loués, leur dirai-je ; mais j'ajouterai : Des pensées secrètes s'élèvent en vous, des pensées qui sont, malgré votre vertu, un effet des instructions que notre père Adam reçut du Diable et des sentiments de ce péché originel né avec vous. C'est donc ici qu'il faut combattre un ennemi plus fort que l'homme, et qui de près ou de loin nous livre toujours de fâcheux assauts. Si le premier homme,

ouvrage immédiat de la main de Dieu, n'a pu conserver la pureté, nous, misérables pécheurs, nés d'un père corrompu et d'une mère souillée, oserons-nous dire que nous résistons absolument à la convoitise, et que nous sommes purs comme des anges? Certainement ce mal, toujours traître et toujours aimable, n'est que trop enraciné en nous. On se fait illusion en le commettant; on s'y porte en toute occasion, ayant la peine et le châtiment devant les yeux, aux risques de sa vie et de son honneur, au pied même des autels. Les plus sages sont ceux qui se tirent d'affaire devant les hommes, ne commettant adultère qu'en leur cœur (1). Que ceux donc qui jeûnent et portent la haire jettent la pierre contre les autres, s'ils osent se flatter d'être sans péché.

Saint Augustin a très-bien dit, à l'égard du péché dont nous parlons, que rien n'est plus abondant pour la prédication et rien en même temps plus mystérieux. On pourrait dire encore que les diverses manières de commettre ce péché sont en très-grand nombre, et ses actes très-mystérieux. Combien de gens qui passent pour saints et qui dans leur chambre pèchent en plus de postures que l'Arétin n'en a décrit dans son livre? Qu'on déclare que cela est nécessaire pour donner des hommes vigoureux au monde. Pauvre gens! vous répondrai-je, on ne pense point du tout à vous lorsqu'on vous fait. Je n'insiste pas davantage sur cette matière si peu agréable aux oreilles des fidèles,

(1) Bussy-Rabutin, dans son *Hist. amour. des Gaules*, dit de M. de Sévigné : « Il se tire d'affaire devant les hommes, mais je le maintiens cocu devant Dieu. »

et je renvoie le lecteur à l'Arétin, la Casa, Meursius, Venette, Pétrone, Ovide, etc. S'ils le veulent, ils apprendront chez ces docteurs en débauches comment ceux qui aiment à s'abandonner à l'impureté doivent varier le péché originel.

Le roi-prophète avouait de bien bonne foi la fureur de la convoitise, lorsqu'il disait : J'ai été conçu en iniquité et échauffé dans le péché. Il exprimait bien par ces paroles quel est le péché originel ; il reconnaissait que s'il n'avait pas péché dès le ventre de sa mère, il ne laissait pas d'être souillé, parce que l'acte par lequel ses parents l'avaient mis au monde était un péché. C'est pour cela même que saint Ambroise et saint Augustin ont traité cet acte de masse de perdition, de souillure de la nature. Nous l'avons dit plus d'une fois : Ce qui naît de la chair est chair ; et c'est par là que nous sommes tous dangereusement atteints de la maudite démangeaison causée à la première femme par la piqûre du vieux serpent. Ce peu de levain n'a fait que trop bien lever la pâte de laquelle le genre humain s'est formé, levain qui semble se renouveler tous les jours, puisqu'il ne diminue jamais. On se marie, on vend, on achète des pucelages, on en prend, on en donne, on en afferme, et l'on entretient ainsi le ferment du premier péché. Craignez-vous les atteintes du péché originel? mariez-vous (1) : c'est le conseil des plus sages, et qui signifie, sans s'éloigner du vrai sens, servez-vous du péché originel. Autant en disait Pantagruel à Panurge, dans Rabe-

(1) Ureris? Uxorem ducas, non convenit uri.
Conjugis in gremio mortificanda caro est.

lais : Or bien, sans femme ne pourriez vivre ; mariez-vous donc, de par Dieu !

Le jouvenceau de vingt ans
Ne sent d'amour les subtils mouvements
Que pour rentrer en sa terre natale (1).
Là produit-il, par vertu génitale,
Autre amoureux, qui semblable en produit :
Vrai homme n'est qui ne sème son fruit.
Or ce désir de produire s'appelle
Du nom d'amour. Peintres l'ont peint enfant,
Rimeurs l'ont fait jeune, dru, coint et gent,
De maintien doux et beau comme femelle.
Sages chez nous l'habillent de l'hymen ;
En tels habits, amour vif, prompt et leste,
Devient sournois, grave, pensif, modeste.
Dès lors à tout lui convient dire : Amen.
Si femme gronde, amen soit la maxime
D'amour époux. Si désir légitime
De fruit avez, dites : Amen ; subit
Fruit vous aurez, et tout ce qui s'ensuit.

§ 13. Après tout ce que nous avons dit, il ne sera plus difficile de comprendre l'origine de la circoncision. La partie qui avait péché devait être nécessairement punie et porter les marques d'un opprobre continuel. Dieu, dans les remontrances qu'il fait à son peuple, s'exprime toujours par allusion à cette partie et au péché qu'elle produit. Rien de plus fréquent que

(1) Sic igitur Veneris qui telis accipit ictum,
Unde feritur eò tendit gestitque coire.
Hæc Venus est nobis : hinc autem est nomen amoris.
LUCRET. Lib. IV., v. 1045, et seqq.

ces expressions au figuré : la chair et ses convoitises, incirconcision du cœur ; etc. On trouve dans Ezéchiel une longue description de la corruption et de l'idolâtrie de Jérusalem, prise de la souillure, tant corporelle que spirituelle, d'un enfant naissant. L'idolâtrie, qui est le plus grand péché qu'on puisse commettre contre la majesté de Dieu, est toujours représentée, dans les prophètes, sous l'emblème de la fornication. Cette chair pécheresse, dont Dieu nous reproche si souvent l'impureté, est un terme synecdochique, c'est-à-dire que le tout est pris pour une partie du tout, puisque cette chair n'est qu'une petite, une très-subtile partie du corps de l'homme. Sous les termes de convoitise de la chair et d'incirconcision du cœur, etc., Dieu nous reproche perpétuellement le premier péché d'Adam, la honte extrême de ce péché, et l'opprobre éternel que la partie péchante en a reçu. Cependant les femmes n'ont pas été circoncises chez les Juifs, ni par aucun ordre divin, quoique la femme eût péché la première et induit Adam au crime. En voici la raison, si je ne me trompe. La femme étant prise de l'homme, et se trouvant par conséquent inférieure en dignité, c'était assez que le chef portât le caractère d'ignominie. Il semble même qu'Adam était le plus coupable dans ce péché, et qu'il aurait dû faire plus expressément attention aux ordres de Dieu, comme étant créé supérieur à Eve. Il faut convenir aussi que Dieu a puni la femme en plusieurs manières. Immédiatement après le péché, Dieu a voulu qu'elle rapportât tous ses désirs à son mari. Les peines du ménage, les douleurs de l'enfantement,

une évacuation périodique et souvent fâcheuse, qui lui revient tous les mois, lui représentent l'infamie de son péché. Ajoutez-y le soin de nourrir ses enfants, sa vie moins longue ordinairement que celle de l'homme, une vieillesse plus prompte, plus caduque et plus sujette au mépris. En voilà plus qu'il n'en faut pour rappeler à la femme le souvenir de sa chute. Ne pourrait-on pas dire encore que les femmes n'étaient comme exclues de l'alliance, que jusqu'à la naissance du Sauveur? ou du moins qu'elles paraissaient n'y être admises qu'en vertu de l'alliance de Dieu avec le sexe masculin sous le sceau de la circoncision? Ce fut la tradition qui, jusqu'à ce que les livres saints de la religion judaïque fussent écrits, conserva seule l'histoire du péché d'Adam, et la promesse d'un rédempteur qui naîtrait entre les hommes, et après la tradition, l'autorité des livres où l'histoire du péché originel se trouvait décrite. Elles conservèrent donc l'une et l'autre dans les femmes le désir de se marier; parce que, suivant l'oracle divin, la semence de la femme devait briser la tête au serpent; c'est-à-dire, anéantir les forces funestes du péché originel et du Diable auteur de ce péché, et former dans les désirs des deux sexes la vertu de la grâce que cette semence devait apporter au monde, malgré le Diable et la corruption de l'homme. C'est en conséquence de cet oracle que la virginité était un opprobre chez les Juives, et peut-être aussi, comme nous l'avons déjà dit, parce que les femmes n'entraient pas directement dans l'alliance des élus, alliance où le baptême les a depuis incorporées tout à fait. La raison que je viens

d'alléguer pour le mariage des femmes ne m'empêche pas de croire aussi qu'alors, comme aujourd'hui, la fragilité du sexe n'ait été un motif très-nécessaire pour engager les femmes à se marier. Saint Paul dit expressément que la veuve sera sauvée en faisant des enfants, c'est-à-dire en se mariant. Cette sentence est très-équitable, et j'ajoute qu'il est essentiel que les filles se marient au plus tôt, et même dès qu'elles sont en âge d'avoir l'idée de cette science qu'Eve apprit aux dépens de son honneur et de sa vertu. Que s'il est essentiel que les veuves se remarient, c'est à cause qu'ayant pratiqué cette science, leur imagination frappée peut les porter à entretenir la corruption dans les autres et dans elles-mêmes. Le sexe féminin a les mêmes passions que notre sexe, et bien plus vives aussi. Cependant il se trouve condamné à étouffer tout sentiment de convoitise, comme contraire à la pudeur et à la modestie des femmes. Il n'a donc que la voie du mariage pour se satisfaire. Une fille vieillit-elle dans le célibat? elle se trouve, pour ainsi dire, chargée de toute cette convoitise, qui se convertit avec l'âge en plusieurs vices captieux, comme le sont l'envie, la médisance, la curiosité, etc. Occupées des soins du ménage, les femmes n'en goûtent ensuite que mieux ce temps de relâche, où elles dissipent, à l'ombre de l'arbre de science, des passions qui s'entretiennent et, pour ainsi dire, s'étendent sans aucun obstacle dans les vieilles filles. On sait assez qu'il en est des filles comme des terres laissées en friche : il s'élève de malignes exhalaisons qui attaquent vivement le cerveau, et surtout celui des filles dé-

vouées malgré elles à la continence. D'ailleurs, peut-on ignorer les liaisons du corps avec l'âme, et ne sait-on pas aussi combien il se forme de maux et d'infirmités par le moyen de certaines humeurs qui croupissent faute de circulation ou de mouvement? Ces humeurs causent de fâcheuses obstructions dans les filles chargées involontairement du poids incommode et fatigant de la virginité, et ces maux influent enfin sur l'esprit. Cette continence forcée ne fait pas moins de mal aux femmes pleines de suc et de santé, qui se trouvent réduites à soupirer sous le rude fardeau du veuvage; non que les unes et les autres ne pussent trouver souvent des remèdes efficaces pour se soulager; mais dans le célibat, l'honneur qui est une vertu extérieure dont le sexe ne peut se passer, empêche de réitérer trop souvent, ou du moins de tenter d'essayer la dose requise du remède défendu (1), au lieu que le mariage cache le mystère de ces utiles *recipe*. On peut même les réitirer hardiment pour soulager la malade, sans que l'époux s'en aperçoive.

(1) Les Lydiens prostituaient leurs filles à qui en voulait, avant que de les marier, mais après cela elles étaient obligées à une exacte fidélité dans le mariage. Si elles n'étaient pas fidèles à leurs époux, on les punissait de mort sans rémission. C'est sur la foi d'Elien que je rapporte cela. Ce peuple connaissait-il bien la fragilité du sexe? Voyez Elien, *Var. hist.*, lib. IV, cap. I. D'autres peuples offraient leurs filles aux étrangers qui venaient loger chez eux. Quelques peuples indiens les offrent aujourd'hui à leurs dieux, et le prêtre se charge pieusement de recevoir l'offrande. Que de remarques ne pourrait-on pas faire sur tous les ridicules usages des peuples à l'égard de la virginité des filles, sur les préliminaires du mariage, les traités qui suivent ces préliminaires, leur ratification et la livraison des places; etc?

§ 14. Après tout ce qui a été dit jusqu'ici, que faut-il ajouter encore pour se convaincre que le péché originel consiste dans la tentation que le Diable fit éprouver au premier homme et à la première femme; dans l'acte qui a produit le genre humain; dans le levain de cette tentation qui fermente en nous; dans les passions que ce levain excite, et qui sont issues, pour ainsi dire, de l'égarement de nos premiers parents et du plaisir qu'ils trouvèrent dans leur erreur; dans la tentation continuée, c'est-à-dire dans cette disposition à la volupté qui est comme une partie de notre essence? L'idée qu'on se fait continuellement du mérite de cette passion, dès qu'on se trouve l'âge nécessaire pour produire son semblable, les mouvements auxquels cette idée nous invite, enfin, la perfection, la consommation de l'œuvre qui porte avec soi la fécondité, la paix, la connaissance, et produit mille autres merveilles, tout cela fait aussi partie du péché originel. Que les païens aient eu une connaissance distincte ou non du péché originel, c'est de quoi je ne m'embarrasserai point. La note qui est ici (1)

(1) Platon a parlé de l'homme comme d'un être créé à la ressemblance de Dieu. Il fait consister le souverain bien de l'homme et sa perfection dans cette ressemblance qu'il n'a perdue que par sa corruption, et que la seule vertu pratiquée exactement lui peut rendre. Un philosophe, disciple de Pythagore et cité par saint Clément d'Alexandrie, a écrit que Dieu, pour former l'homme, s'était pris lui-même pour modèle. A l'égard de ce péché qui a fait déchoir l'homme de sa première perfection, les auteurs payens n'en ont parlé qu'obscurément. Plusieurs d'entre eux ont seulement regardé le corps humain comme une prison à laquelle Dieu a condamné l'âme pour la punir de quelques anciens péchés. D'autres ont ajou é que si nous naissons dans la misère, c'est pour être punis de nos péchés. Mais outre cela une infinité

prouve, tout au moins, qu'ils ont su que l'homme était déchu de sa perfection primitive. Il est remarquable aussi que les païens aient appelé souvent notre péché originel, à la manière des livres sacrés, le péché tout court et, comme l'on dit en rhétorique, par excellence. On en verra plusieurs exemples sous cette page et la suivante (1). Cependant je ne puis oublier l'idée d'Homère, qui dit que le ventre est la source des maux humains. Les païens ont encore appelé ce même péché, volupté, et les Grecs l'ont honoré du nom de Hedoné. S'il fallait faire ici le grammairien, nous dirions que Hedoné ἡδονὴ peut fort bien venir de l'hébreu Heden. Quoi qu'il en soit, on a eu raison d'appeler ce péché, volupté, puisque l'essence des plaisirs s'y trouve, et que tout ce qui fait le pernicieux agrément de notre misérable vie dérive de ce jardin d'Eden. Il est vrai que le péché originel n'a pas un cours également impétueux et violent dans tous les hommes ;

de sacrifices du paganisme prouvent qu'on y a reconnu la nécessité de suppléer devant Dieu aux vices de l'humanité. Quelques-uns ont dit que ni les victimes, ni aucun sacrifice, quel qu'il fût, ne pouvaient être agréables à Dieu sans la pureté de cœur. Quelques autres semblent avoir reconnu la nécessité d'un médiateur entre Dieu et l'homme. Voyez, entre autres, sur cela, un beau passage du poëte Manilius qui commence par ces mots : « Quid cœlo dabimus? » Voyez aussi le traité du savant Huet, évêque d'Avranches, *de Concordia rationis et fidei*.

(1) Ovide dit à l'occasion du péché d'amour :

Non ego, ne pecces, cum sis formosa, recuso,
Cui peccare licet peccat minus...

« Jupiter peccaturus in terris, etc., dit Pétrone ; et Lactance dit à la manière des païens : « Quid meretrix rogat? nisi ne plurimùm peccet. » Voyez plusieurs autres exemples de cette manière de s'exprimer dans le *Peccatum originale*, d'où ceux-ci sont tirés.

mais, quoi qu'il en soit, tout va, par les lois de la nature, à la suprême nécessité de multiplier voluptueusement notre espèce par ce péché. La religion l'approuve avec des restrictions, et les lois civiles l'ordonnent pour le bien de la société. Il est bien vrai que celles de l'Eglise catholique défendent la propagation de l'espèce aux religieux et aux ministres des autels; mais j'ose dire que les raisons qui leur font défendre une propagation légitime sont bien combattues par celles qui devraient la leur permettre. J'oserais même ajouter que le protestant a raison de marier ses ministres. Par là il empêche bien des scandales, et le ministre calviniste peut au moins dire avec honneur, en se conformant au décret (1) : Il faut que le nombre des élus s'accomplisse ainsi (2). Il est fâcheux de n'a-

(1) Je suis pour la foi huguenote,
S'il faut aimer ;
Une petite parpaillote
Me sait charmer.
Quand elle dit : « Je suis un vase
D'élection ; »
Je lui réponds avec emphase :
« Vive Sion ! »

Le décret qui nous prédestine,
Selon Calvin,
Dit : « Tu seras toujours badine,
Et toi badin. »
Ainsi contrainte, je l'embrasse,
Fatalement,
Et je me fonde sur la grâce,
En protestant.

(2) On raconte qu'un certain ministre calviniste n'allait jamais à l'assaut qu'après avoir prononcé ces belles et pieuses paroles : « Ma chère, puisque nous voici tête-à-tête pour accomplir l'œuvre licite du

voir pour toute ressource que le préservatif de ce prélat à qui il arrivait de sentir souvent les ardeurs de la volupté (1). Ce mal douloureux et opiniâtre, qui se transforme en tout ce qui frappe nos sens, fait oublier les liens du sang, les devoirs de la nature et de la religion, même la conservation du corps, et ne charme les plus grands maux que pour nous mieux affliger.

On dira peut-être que j'ai tort de faire consister l'essence du péché originel dans la passion qui produit les hommes, puisque cette passion ne se manifeste pas dans les enfants nouveau-nés, comme les principes de la colère, du dépit, de l'orgueil, etc. Mais pour répondre à cette objection, il me suffit que l'on voie dans les plus petits enfants un penchant extrême à tout ce qui frappe les sens. L'idée du plaisir en gros les occupe, et cela est si clair, qu'il ne faut qu'y vouloir faire quelque réflexion, pour l'apercevoir. Toutes les actions de ces tendres créatures vont à satisfaire leurs passions. Ce penchant au plaisir augmente avec l'âge, et se fixe enfin en eux, comme dans tout le reste des hommes, au fruit de l'arbre de science. C'est alors que l'on secoue le joug des maîtres, et que, renonçant à l'enfance, on s'informe curieusement des

mariage, soyons spirituellement charnels, et charnellement spirituels. Arrangeons nous saintement, ma bien-aimée, pour voir si par ce moyen nous donnerons un élu, ou une élue à l'église du Très-Haut. »

(1) L'évêque de ... disait un jour contre ceux qui s'exposent à de fâcheux accidents, en dérobant l'honneur des femmes et des filles de famille : « Ces gens-là sont bien fous ! Pour moi, quand je veux me satisfaire, je donne un ou deux louis à mon valet; il va me chercher quelque chose de passable, et cela m'amuse une heure ou deux; après quoi je n'y pense plus. »

passions des autres, pour les imiter, et si l'on s'écarte de la source, c'est pour tomber dans tous les ruisseaux que cette source a formés. Je vais plus loin. Combien de gens ne voit-on pas qui devancent leurs années pour goûter du fruit de cet arbre de science? Les Quartilles de Pétrone, qui ne se souviennent point d'avoir été jamais pucelles, sont aujourd'hui plus communes qu'on ne pense, et pour nos jeunes hommes, il n'est que trop vrai qu'on les regarde comme très-novices et promettant peu, quand la barbe précède en eux l'art de connaître les amusements des dames (1).

Il est donc certain que le penchant naturel n'ap-

(1) Un jouvenceau, si ne faux, de seize ans,
Ramentevant maintes fautes passées,
Disait : « Souvent j'ai mauvaises pensées;
Priez pour moi, père : de maux cuisants
Je suis atteint, et du péché ressens
Trop l'aiguillon : le Diable en est la cause.
Cent fois par jour, il meut certaine chose :
Là... Vous savez... Or apprenez le cas.
Remède n'ai trouvé dans cette affaire,
Tel que d'avoir avec filles ébats :
Ainsi faisant le Diable je combats. »
Lors le pater, d'un ton grave et sévère,
Lui dit : « Jeûnez, et ne faites jours gras. »
Le gars jeûna, pria; jeûne, prière
N'eurent vertu. Le drôle au papelart
Tout droit s'en va : « Ce Diable ne départ;
Jeûne n'y sert, » dit le garçon paillard.
« Vivent les saints ! c'est péché de jeunesse, »
Repart le moine. « Or écoutez, mon fils;
De cettui cas plus ne soyez surpris.
Il vous convient d'attendre que sagesse,
Ainsi qu'à moi, vienne avec cheveux gris. »

proche que trop souvent un sexe de l'autre, même dès la plus tendre enfance, et, comme on l'a dit, on n'en a pas honte, parce que la seule nature agit. En toute autre chose on sera ignorant et bête; ici on en sait toujours autant qu'il en faut, pourvu que les organes soient en bon état. Le dégoût qui vient avec les années, et que l'on honore des beaux noms de sagesse et de vertu, est généralement l'effet de l'âge plutôt que celui de la religion. D'ailleurs, comme l'amour n'enrôle des vieux soldats que pour les rendre ridicules et pour divertir les jeunes, les gens âgés sont obligés souvent malgré eux de suivre l'usage qui condamne la vieillesse à la retraite et à l'inaction. On joue donc alors le rôle de converti, et même l'on décrie tant qu'on peut un plaisir que l'on n'ose, ou que l'on ne peut plus prendre.

§ 15. Au reste, il n'est que trop vrai que les enfants connaissent presque au berceau à quoi la nature les a destinés, et quel est l'usage des deux sexes. Sans parler d'une infinité de sottises que les nourrices leur chantent, ou leur apprennent en les endormant, et que les parents autorisent par leurs discours indécents, ou par une complaisance criminelle, on leur parle dès lors de maîtresses et de galants, on les entretient de mariage, on fait en leur présence des railleries peu ménagées, des équivoques hardies, au lieu de faire réflexion que ces idées s'impriment aisément dans les tendres cerveaux des enfants; ainsi l'acte du mariage ne leur demeure pas longtemps inconnu. On trouve parmi les servantes et les valets des âmes charitables qui avancent généreusement, par la communication

de leurs lumières, l'apprentissage de la jeunesse, quoique les gens de cet ordre n'attendent d'autre récompense que des baisers et de simples attouchements. Pour jeunes que soient les filles, elles s'instruisent mutuellement à l'écart, et peu à peu pénètrent assez avant dans le mystère. On n'en meurt pas, dit-on, à l'oreille. On essaie, souvent on passe du petit au grand, du faible au plus fort, on comprend enfin qu'un taureau est préférable à un jeune veau. Les garçons ne s'instruisent pas moins bien les uns les autres, et en un mot tout cela ne leur devient bientôt que trop clair. Examinez notre jeunesse, et vous trouverez que des enfants à l'école pourraient déjà donner des leçons sur le commerce amoureux. La puberté, ce signe équivoque qui sert de règle aux jurisconsultes, ne doit plus être celle de la maturité de l'esprit et d'un âge capable de malice, parce qu'on a pris soin d'inculquer de bonne heure aux enfants tous les secrets de l'amour. Lorsqu'ils se demandent tout bas quelle est la chute de Guillot sur Jeanne regardant le ciel, que la nourrice chante en berçant le petit frère, c'est pour essayer de découvrir quelque chose de nouveau sur la venue du petit au monde. On voit aussi des époux raconter librement en présence de la famille, et pour animer la conversation, certaines privautés de l'amour, parler de nouveaux mariés et d'autres choses qui ne s'impriment que trop tôt dans l'imagination des jeunes gens (1). Ces bagatelles, dit-

(1) Juvénal dit fort bien à cette occasion :

Nil dictu fœdum visuque hæc limina tangat
Intra quæ puer est....

on, divertissent les amis et font naître le mot pour rire. Le moyen, après cela, de ne pas savoir avant le temps comment un enfant vient au monde! Ce serait presque un prodige, qu'éclairés et conduits si jeunes dans les secrets de l'amour, la nouvelle mariée se trouvât comme elle doit être, et l'époux novice, la première nuit de leurs noces. Mais après tout, d'où vient le désir qu'on a d'apprendre sitôt des choses si dangereuses, pendant que l'on ne retient presque rien de tout ce qui se dit de bon dans la conversation? C'est de la nature corrompue, qui nous incline vers le mal: par elle et en elle nous naissons initiés dans le vice. On peut corriger de mauvaises habitudes, détourner du larcin, du jeu, du mensonge, de la médisance; mais qui pourrait détruire la passion d'un sexe pour l'autre? C'est beaucoup de la borner par les liens du mariage à une seule personne. Disons plus : c'est même au delà de ce qu'on ose espérer. Depuis le sceptre jusqu'à la houlette, tout fait gloire d'une inclination furtive qui prive une femme de son revenu, et la femme, de son côté, rend assez le change à l'infidèle mari, et ce qu'elle ne peut lui voler avec le secours d'un homme, elle le lui vole tacitement devant Dieu.

Pour la convoitise pure et simple, qui pourrait la réduire à ne sentir, qu'une petite émotion pour une belle personne? Oserait-on bien confier une belle jeune fille à un jeune homme? Fût-il plus Nicaise que

Maxima debetur pueris reverentia; si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos;
Sed peccaturo obsistat tibi filius infans, etc. »
(Voyez la satire XIV de cet auteur.)

le Nicaise de la Fontaine, dans moins d'une heure, il trouvera le secret de la mettre en œuvre. Je dis plus. Cette passion va si loin que les eunuques mêmes n'en sont pas exempts, eux qui paraissent faits tout exprès pour être chastes. On les taxe de savoir si bien ce qu'ils ont perdu, qu'ils font dans l'occasion des efforts surnaturels pour montrer au moins qu'ils ont encore un peu plus que l'idée de la chose. Les vieillards les plus glacés rappellent dans leur mémoire les sacrifices qu'ils faisaient à l'honneur de l'amour, quand ils étaient jeunes. Un pécheur endurci au vice par une expérience de soixante ans, sacrifie de gros revenus à des maîtresses, réunit auprès d'elles toutes les puissances de l'humanité pour réaliser ses plaisirs, et paie cent mille francs à son maq..... pour une jouissance manquée (1). C'est donc la mort seule qui peut éteindre cette passion. Que des parents avares ou ambitieux aient des enfants, ceux-ci pourront bien ne pas hériter de ces vices; mais ils succomberont nécessairement à cet autre par lequel Adam a peuplé le monde et introduit le crime et la mort. Quelque vertu qui domine en nous, la convoitise a toujours sa place assurée dans le cœur humain, comme étant l'origine de l'homme et de toutes ses passions.

Tel est le mal par lequel les enfants naissent et existent pécheurs, bien que d'abord ils n'aient ni le pouvoir de le commettre, ni la force de s'en garantir

(1) « Inter mercenarium amicamque positus senex, veluti oscillatione ludit. » Passage de Pétrone, qu'on doit appliquer au chevalier B... d., devenu c... par ses gros larcins, et mort grand pécheur comme il a vécu.

dans la suite. Pour être mauvais, il suffit qu'ils soient pétris du même limon, disposés de la même manière et avec les mêmes organes que ceux qui les ont engendrés. Comme leurs parents, ils tomberont aussi à leur tour dans ce mal que les parfaits épicuriens ont pratiqué de tout temps comme un bien solide et réel. Ainsi rien n'est plus véritable que cette sentence de l'apôtre : Par un seul homme le péché est entré au monde, et par le péché la mort. Adam notre père nous a faits dans l'impétuosité de sa convoitise, et notre mère Eve nous a conçus dans les mouvements de l'impureté. Comment serait-il donc possible que leurs descendants, formés par des désirs si déréglés et par un concours de volontés si corrompues, pris d'une matière impure et renfermant des âmes condamnées à animer une pâte si mauvaise, comment, dis-je, serait-il possible qu'ils fussent chastes? Certainement il n'en est pas un seul qui soit pur : le mariage le plus parfait est une conjonction pleine de souillure, parce qu'il satisfait nécessairement la chair, excite malgré nous la convoitise, et ôte l'idée de la pureté (1).

§ 16. J'ajouterai, sans paradoxe, que la volupté charnelle est une mort commencée. Elle change toute l'habitude du corps, grossit et gâte les traits, relâche et ride la peau, diminue l'humidité qui fait une partie de la beauté. Toute cette habitude extérieure se remarque plus ou moins dans ceux qui passent de la puberté à l'âge viril. J'avoue que ces changements

(1) Quand je parle ainsi, je le détache de ce qu'il a de spirituel et qui n'a que la religion pour objet. C'est de quoi l'on doit se ressouvenir ici.

nous paraissent des perfections, mais ce sont des perfections qui acheminent à des diminutions assurées, et je parle après les médecins. Du côté de l'esprit, s'il est vrai que le jugement se développe, il est vrai aussi que l'esprit de l'homme entre, après la connaissance de la volupté, dans tous les soucis de l'humanité. Il semble que les peines et les soins usent peu à peu cet être immatériel; en sorte que les objets qui le perfectionnent, en le formant à l'expérience, se trouvent aussi les causes de ses infirmités et, si l'on peut le dire, de sa vieillesse et de sa mort. Telle est la vie de l'homme. Ajoutons que s'il se dévoue aux égarements de la chair, aux attraits de la volupté, il perd précipitamment et ses forces et sa santé. Personne n'ignore que les nerfs s'affaiblissent dans les plaisirs de la chair, que les esprits animaux s'y épuisent. Ainsi s'achève la vie. La mort nous surprend, l'esprit et le corps étant également occupés de tout ce qui peut contribuer à nos plaisirs, dont le malheureux principe se trouve dans le péché d'Adam; et c'est là l'éternité qu'Adam a cherchée, pendant qu'il en a méprisé une bien meilleure, que le Sauveur a rendue aux hommes lorsqu'il s'est revêtu des infirmités humaines.

Pourra-t-on ne pas suivre notre sentiment, quand on aura fait réflexion que la défense de manger d'une simple pomme, ou de quelque autre pareil fruit, semble peu digne de la majesté divine? Il n'y a point d'apparence que Dieu eût voulu prendre si peu de chose pour objet de sa colère contre tout le genre humain. Dieu est si grand en toutes choses, aurait-il

voulu l'être si peu à l'égard de la plus noble de toutes ses créatures? D'ailleurs, il me paraît bien plus raisonnable de croire que Dieu avait fait l'homme assez fort pour pouvoir résister à des désirs si peu dignes de la raison, à moins qu'on ne se persuade que Dieu avait créé l'homme tout à fait enfant, et par conséquent imparfait. Ne voit-on pas tous les jours des personnes d'une vertu médiocre s'abstenir de beaucoup plus grands excès de bouche que n'est celui de manger un peu de fruit de jardin? En vain dira-t-on que Dieu n'avait choisi un si méprisable objet que pour rendre le crime de nos premiers parents plus énorme; j'oserai répondre qu'avoir manqué en si peu de chose n'aurait pas mérité d'être imputé à mille et mille millions d'hommes issus du premier pécheur. Mais le désir orgueilleux d'imiter Dieu en faisant un homme à son image, comme Dieu, était dans Adam un crime digne de toute la colère divine. Pourquoi? 1° A cause de sa désobéissance, et 2° parce qu'il le faisait avant le temps ordonné. Dieu, sans doute, aurait accordé cette faculté à ce malheureux enfant de la terre, s'il avait persisté dans l'obéissance due au Créateur. Cette faculté donnée de la main de Dieu aurait été alors une source de bénédictions et de vertus, au lieu qu'elle est, depuis la chute de l'homme, une source d'impuretés, d'erreurs, d'infirmités, une maladie convulsive (1) causée par le mélange de deux principes qui nous donnent en même temps la vie et la mort (2). Nous mangeons avec actions de grâces

(1) « Brevis epilepsis. »

(2) « In semine... et in sanguine menstruo ... latent morborum et

les fruits de la terre, mais nous ne pratiquons qu'en péchant les œuvres du mariage. Observons, en passant, qu'il ne nous est parlé dans les saints livres que d'un seul péché d'Adam et d'Eve, après lequel ils eurent honte de leur nudité : c'est-à-dire qu'ils sentirent l'impureté de l'acte du mariage. Cette honte a passé à leurs descendants, et c'est pourquoi l'on est comme triste et abattu aussitôt que le feu de la passion est éteint. On se repent à peu près de l'acte de concupiscence.

Continuons de prouver que l'arbre de science et son fruit ne sont autre chose que l'acte matrimonial et les parties qui sont les instruments de cet acte. Dès que nos premiers parents eurent péché, ils reconnurent qu'ils étaient nus, et ils voulurent se cacher aux yeux de Dieu. Ils couvrirent sans doute d'abord, et préférablement au reste du corps, les parties qui avaient péché. C'est pour cela que l'usage de les couvrir a même passé chez leurs descendants les plus brutaux. Sans un péché extraordinaire, qui rendit aussitôt et rendra jusqu'à la fin du monde ces parties infâmes, odieuses et méprisables, qu'auraient-elles de plus honteux, de plus ridicule, si l'on veut, et de plus difforme que les autres membres du corps humain? Ne sont-elles pas au contraire formées aussi ingénieusement qu'aucune autre? Ce n'est donc qu'en conséquence du premier péché que l'on ne voit plus

mortis germina, quæ et paria (incommoda) his ex quibus orta sunt faciunt et cito cum corpore adolescunt. In illo veget repugnantia primordiorum, quæ, ut vivendi causa sunt, ita et via mortis, etc.» PATINI thesis : *Estne totus homo à natura morbus?*

ces parties qu'avec honte (1), et que cette idée de honte, qui fait une partie de la pudeur, est devenue si naturelle, qu'on pourrait presque la mettre au rang des idées innées. Du moins on peut dire qu'elle est universelle et de tous les siècles : les païens l'ont conservée, reçue et retenue, sans doute par tradition. Chez eux, comme chez les Juifs, l'acte de génération était regardé comme un acte de ténèbres, comme une action si contraire à la bienséance, que l'on ne pouvait assez observer de s'en cacher, ni marquer assez de retenue, lorsqu'il fallait en parler ; aussi ne l'indiquait-on que par le moyen d'une exacte et honnête circonlocution de mots. La politesse des Romains allait jusqu'à éviter de joindre ensemble des mots dont la liaison pouvait donner quelque idée obscène (2). Toutes les nations anciennes et modernes, au moins toutes celles qui ont quelque idée de la divinité, s'accordent à regarder aussi comme obscènes les noms qui désignent les parties qui servent au mariage, et les privautés de l'amour. Que s'il nous paraît que divers peuples ont eu de la vénération pour ces parties et pour l'action qu'elles commettent, ce n'est qu'à cause que depuis le péché d'Adam cette action est devenue absolument nécessaire, et que les hommes qu'elle produit font le salut et la prospérité d'un Etat. Ainsi,

(1) « Genitalia nostra in magnum ministerium quis dubitet attributa? undè, præstante deo, hominum fœcunda reparatio procedit, unde mortales nesciunt habere defectum : decorum membrum si non fuisset turpi libidine sordidatum. Quid enim illo pretiosius esset, si indè humanum genus sine culpâ procederet ? » Cassiodorus, *de Animâ*.

(2) C'est pour cela qu'on disait « nobiscum », et non « cum nobis ».

d'un côté la honte a fait cacher ces parties, de l'autre leur grande utilité a fait conserver une espèce de vénération pour elles, et c'est pour cela, sans doute, que la loi des Juifs avait fait un règlement en leur faveur. Pour les anciens païens, ils leur décernaient de grands honneurs, témoin les sacrifices que l'on faisait à Priape et tout ce qui s'observait à ceux d'Osiris, d'Adonis, etc. Je laisse aux médecins le soin de montrer la nécessité de conserver exactement ces parties, et de les défendre contre les injures de l'air, et celui de prouver qu'étant négligées, elles peuvent causer de grandes indispositions dans le corps humain. Seulement je me contenterai d'ajouter qu'on ne fait nul cas d'un homme qui est privé de ces parties, et qu'un eunuque est regardé comme un tronc desséché, un arbre sec jusqu'à la racine (1).

(1) Un eunuque est un arbre inutile et aride, un arbre qui ne saurait produire de fruit. C'est un homme qui ne peut satisfaire au dessein de la nature, qui a donné les deux sexes aux animaux pour perpétuer leurs espèces. Puisque les eunuques ne peuvent agir en hommes, ils ne doivent pas être mis au rang des hommes. On peut leur appliquer ces vers :

Truncus iners jacui, species et inutile lignum,
Nec satis exactum est, corpus an umbra forem.

Il y a dans les *Novellæ* une constitution « De pœna eunuchorum, si uxores ducant ». Ce n'est pas qu'un eunuque soit absolument incapable du péché de luxure. Ils commencent et n'achèvent pas. Ils sont, si l'on ose s'exprimer ainsi, la partie stérile de la luxure : témoin Térence, qui fait dire à un de ses personnages : « Ego amatores esse mulierum audieram, sed nihil potesse ; » témoin encore Juvénal, qui dit des Romaines de son temps :

Sunt quas eunuchi imbelles et mollia semper
Oscula delectent et desperatio barbæ....

Claudien, dans son poëme contre Eutrope, se plaît à rassembler les méchancetés dont les eunuques sont capables et à faire voir qu'ils sont très-dangereux dans l'Etat (1). De même ils ne sont pas estimés dans l'Eglise; et cependant une bonne partie du christianisme devrait souhaiter que les gens d'Eglise fussent eunuques; puisqu'on ne trouve que trop d'ecclésiastiques qui se délassent du ministère pastoral aux dépens de l'honneur d'une infinité d'époux (2). Autrefois les lois ne permettaient pas de tester à ceux qui étaient eunuques. Enfin, on pourrait ajouter ici mille autres choses, pour faire voir de quel œil on a de tout temps regardé les parties dont nous parlons, et que si d'un côté le péché a porté l'homme à les traiter de honteuses et d'indignes de voir le jour, de l'autre leur utilité leur a attiré beaucoup d'égards et de respect. On pourrait dire bien d'autres choses pour montrer à quoi la coutume, la bienséance et la conservation du

Et ensuite :

..... Calidâ et maturâ juventâ
Inguina traduntur medicis, etc.

Et témoin enfin la réponse d'une débauchée, qui dit dans Pétrone à un eunuque : « Languori tuo gratias ago; in umbrâ voluptatis diutius lusi. » Mais enfin un eunuque a beau labourer, il n'a pas de quoi rendre la terre fertile.

(1) Claudien a fait une satire très-piquante contre Eutrope eunuque et consul :

Nunquam spado consul in orbe,
Nec judex, ductorve fuit; quodcumque virorum
Est decus, eunuchi scelus est.

(CLAUDIANUS, *in Eutropium*.)

(2) Chez les Juifs, ils étaient exclus du sacerdoce, et par un canon de l'Eglise catholique, ceux dont le corps est mutilé sont exclus aussi des charges de l'Eglise : « à sacris officiis ».

genre humain nous ont obligés en cette occasion ; mais il me suffit de n'avancer que ce qui prouve que ces parties sont véritablement l'arbre de science, et l'usage que l'homme en fait le fruit défendu. Le changement qu'Adam et Eve reconnurent en eux, et peut-être aussi celui qui se fit dans ces parties, après s'en être servis (1), les obligea, comme nous l'avons dit, à les couvrir avec soin, et cela immédiatement après le péché, croyant peut-être que Dieu n'y apercevrait aucun changement, ou plutôt, confus d'en avoir abusé. Quoi qu'il en soit, et cette honte et les autres motifs dont nous avons parlé, un certain développement de connaissance que chacun sent en soi dès qu'il a commencé de sentir l'aiguillon de la convoitise charnelle, la tradition, qui, comme on vient de le dire, s'est conservée à l'égard de ces parties, chez les peuples les plus barbares, les suites du péché d'Adam et la corruption des enfants naissants, tout cela établit notre système.

§ 17. Les Hébreux ont fort bien remarqué, que le châtiment infligé à nos premiers parents répond à l'usage criminel qu'ils ont fait des membres dont il s'agit. Répétons encore une fois que les douceurs de la volupté charnelle sont suivies d'une amertume bien grande ; que cette passion est une mort commencée ;

(1) Inde tragus, celeresque pili, mirandaque matri
Barba, nec in clara balnea luce placent. (MARTIAL.)

Ceux qui sont curieux d'apprendre les changements qui arrivent aux filles et aux garçons par le commerce mutuel des deux sexes, ou même dans le temps de la première théorie du mariage, peuvent avoir recours aux livres de médecine.

que toute la force, toute la vigueur du corps se perd et s'évapore dans ce plaisir de peu de durée (1). L'expérience justifie que plus on est sobre en amour, et plus aussi la vie est longue. Celle des animaux lascifs est très-courte ; les hommes vieillissent rarement dans les pays où un air subtil et chaud excite à l'amour. Mille infirmités sont les présents de ce plaisir pris avec excès. L'Etre éternel l'a condamné aux peines, aux inquiétudes, à des travaux qui durent autant que la vie. Je multiplierai extrêmement tes peines et tes soucis, dit Dieu à l'homme ; je rendrai ton enfantement fâcheux et plein de grandes douleurs, ajouta-t-il à la femme. En effet, entre tous les animaux, il n'en est point qui accouchent si difficilement que les femmes. Si les bêtes sentent de la douleur en cette occasion, au moins sont-elles en état de se passer de secours; et tout au contraire, les femmes ont besoin, dans leur grossesse, d'une assistance très-particulière. Elles sont alors accablées de plusieurs maux et d'une extrême fatigue (2). Joignez à cela des soins extraordinaires que la nature exige des pères et des mères pour les enfants, les soucis qu'il faut prendre nécessairement pour les nourrir et les conserver, l'éducation qu'il leur faut donner, la peine que les mères ont en particulier dans leur famille. D'autre côté, la des-

(1) « Punctum voluptatis. Mortalis ego sic perire cœpi », dit Pétrone.

(2) « Vix concepti et inchoati hominis signa sunt mille matris tædia... pica, incubus, spasmus... Ut maternorum viscerum latens onus spiritum ducat, pene mater expiret. » PATINUS, in thesi : *Estne totus homo à naturâ morbus?* »

tinée des hommes veut qu'ils gagnent leur pain à la sueur de leur visage. La terre est pour eux dure et ingrate, et l'issue de leurs projets incertaine; leurs enfants sont assez souvent des serpents qu'ils nourrissent dans leur sein, et qui, pour reconnaissance de la peine qu'ils ont donnée, souhaitent la mort de ceux qui les ont mis au monde. Cependant telle est notre fatalité, ou plutôt l'ordre de la Providence, après le péché, l'homme et la femme reviennent toujours à la charge. La femme oublie la peine après l'enfantement, et ne pensant qu'au plaisir de la conception, elle ne dit point : C'est assez. Salomon, qui devait connaître à fond le caractère des femmes, les met au rang des choses insatiables. Dès qu'elles sont guéries, elles recommencent leurs enchantements, et font si bien, qu'elles attirent encore par leurs caresses le détestable serpent qui les a blessées. Il est vrai que dans le mal elles se promettent quelquefois de renoncer à la volupté; mais dans la volupté s'imaginent-elles que le mal les puisse atteindre? Et l'homme? va dire un censeur. Je réponds de bonne foi que l'homme est dans la volupté le plus petit et le plus humilié de tous les êtres. Où est sa raison dans les plaisirs de l'amour? Des emportements honteux, une fougueuse brutalité y éteignent le jugement. Il n'y considère ni infirmité, ni honneur, ni vertu, ni crainte de Dieu. Disons tout : il est dans ce moment de plaisir au-dessous des bêtes. C'est donc dans cet état de misère, et par le moyen de cette œuvre pleine d'amertume que l'enfant naît destitué de toutes choses, nu, infirme, d'abord plus stupide et plus bête même que les bêtes, puisqu'il naît privé de l'instinct que la

nature ne refuse pas à celles-ci. Ce n'est qu'après plusieurs années, et quand sa connaissance commence, qu'il parvient à s'aider soi-même, et c'est alors aussi qu'à son tour il mange son pain avec peine et avec douleur. Rongé de soucis, peu content du passé, ne se fiant point à l'avenir, il force la nature, il arrache aux autres hommes les biens qu'ils ont et qu'il n'a pas. Il s'abandonne en même temps à cette volupté traîtresse qui lui cause tous les maux qui l'environnent. Il la cherche partout et à tous moments, en cela plus malheureux que les bêtes, qui ont leur saison réglée. A peine est-il hors de l'enfance, qu'il se livre à ses impétueux désirs (1), sans faire attention à l'embarras qu'il a donné, et à celui que lui donneront les enfants qu'il va produire. Ses songes ne lui présentent plus que des objets lascifs; il croit tenir, il serre, il veut à toute force produire un être malheureux et infirme (2). Alors il ne voit plus de femmes sans convoiter. Cependant, et nous l'avons déjà dit plus d'une fois, c'est dans les signes évidents de cette convoitise naissante que la folle sagesse des hommes a établi la connaissance et la maturité du jugement de l'homme : c'est par de si honteux commencements que l'orgueilleuse raison se manifeste. Etant devenu capable

(1) « Irritata tument loca semine, fitque voluntas
Ejicere id, quò se contendit dira libido :
Idque petit corpus mens, unde est saucia amore. » etc.
LUCRET., Lib. IV, v. 1039, et seqq.

(2) « Ut quasi transactis sæpe omnibus rebus, profundant
Seminis ingenteis fluctus, vestemque cruentent. »
Id., ibid. vers. 1029 et 1030.

d'amour, il peut alors, nous dit-on, se conduire, et être même le chef ou le conducteur des autres. Une barbe naissante, une voix qui mue sont des indices certains et non récusables de sa capacité. Enfin l'homme cesse d'être enfant lorsque, s'inclinant à la manière des bêtes vers la terre qui l'a produit, il se sent capable de la bêcher aux dépens de sa santé et de ses forces. Telle est l'origine de cet homme qui prétendait orgueilleusement se rendre semblable à Dieu. Si l'arbre est beau et désirable, le fruit en est bien mauvais, puisque les symptômes qu'il cause sont si fâcheux.

Toute la consolation qui nous reste au milieu de ces calamités, c'est l'espérance de les surmonter par la grâce de Dieu, et celle de participer un jour par la pratique de la vertu aux félicités de la vie éternelle, après n'avoir que senti les aiguillons de la chair, sans courir à la tentation que ces aiguillons nous causent; après avoir produit son semblable avec crainte et révérence; après l'avoir produit en chrétien et sans être brûlé du feu criminel que le Diable fit sentir à nos premiers parents. Nous devons souhaiter de tout notre cœur que tous les vrais chrétiens ne suivent jamais que les mouvements réglés d'une convoitise nécessaire pour la propagation des membres de la sainte Eglise; qu'ils ne produisent jamais rien qui ne soit préparé par la main de la grâce divine, et que la semence de régénération tombant dans une terre bien préparée, y prenne de vives racines. C'est uniquement par la production des vrais fidèles que nous tirerons un jour la douceur de l'amertume, la lumière des

ténèbres, la gloire de l'infamie, et la vertu de ce péché originel qui nous incite à mettre des enfants au monde. Les bien élever est un des degrés de la perfection chrétienne, laquelle est fondée sur la piété, la religion et la vertu. Cette perfection est le seul bien que nous puissions posséder sans crainte, le seul qui nous avance vers le paradis céleste.

Qu'est-ce que ce paradis? osera dire un libertin. Je lui réponds que les sens ne nous le représentent que comme une source de plaisirs matériels. Toutes les idées que la Sainte Ecriture me donne de ce paradis sont prises des sens. Mais que notre âme se dégage de leurs illusions, elle trouvera que le paradis, c'est la vertu dans sa perfection, la pureté au plus haut degré, la communication de la gloire que Dieu possède souverainement, les hommages du fidèle rendus sans frayeur servile à l'Etre Suprême, et le respect d'un cœur pur, qui ne doit plus craindre de l'offenser. Un esprit matériel peut se faire une idée toute charnelle du paradis. Il peut croire grossièrement que pour tout bonheur nous n'y serons sujets à aucune infirmité humaine, que nous y vivrons sans soucis, et que nous n'aurons qu'une sainte envie d'y manger du fruit défendu. Avec cette grossièreté il se persuadera que la virginité de la chair, trésor rare en ce siècle-ci, sera dans le paradis l'essence des femmes, et la sagesse selon le monde l'essence des hommes; que la première sera le seul fruit d'une innocence charnelle, et l'autre l'effet d'une raison purifiée. Telles sont les idées de ceux dont la religion est selon la chair. Ils n'imaginent d'autre vertu ni d'autre beauté dans le ciel

que selon leurs grossiers principes. Si nous nous en faisions de semblables, nous représenterions le ciel comme une espèce d'utopie où les ecclésiastiques seront tous honnêtes gens, sans envie, sans attachement à leur intérêt, n'exhortant à rien qu'ils ne pratiquent eux-mêmes, ne faisant ni cabales, ni assemblées tumultueuses, sous prétexte de maintenir la sainte doctrine et d'arrêter l'accroissement de l'erreur, c'est-à-dire, de ce qu'il ne leur convient pas de croire. C'est là, dirions-nous, qu'ils cesseront de briguer, les uns des évêchés et des abbayes, les autres des cures avantageuses et des prieurés à gros revenus. C'est là que les médecins ne feront aucune expérience aux dépens de leurs malades; que les jurisconsultes ne rempliront plus leurs bourses de ce qu'ils gagnent sur un pauvre malheureux qu'ils font condamner injustement; que les savants ne seront pas insupportables par leur savoir, ni les Burm.... par leur brutale pédanterie (1). C'est là aussi, ajouterions-nous, que les

(1) Burm... (Burmann) prof.... à L... (Leyde) éditeur de quelques auteurs latins où il signale son humeur caustique et brutale contre les Français, les Anglais, les Allemands, etc. Quoique, selon le proverbe, à laver la tête d'un tel pédant on risque de perdre sa lessive, voici deux pièces que nous hazardons pour essayer de le corriger :

Asinus ad lyram.

Ad citharæ sonitum rudentem vidit asellus
Burm..... Batavum gallulus : obstupuit.
Obstupuit, sociisque novum cum murmure monstrum
Indicat, et sæva calce petit Batavum.
At senior quidam et factus prudentior annis,
Tam diri sceleris quippe pudebat, ait :
Quid miserum infelix crucias? Peregrinus asellus
Hic est, nec similes omnis habet regio.

marchands ne voleront personne; que les maris ne craindront plus l'infidélité de leurs femmes; que les femmes ne verront point leurs époux s'abandonner

Desine mirari, tales namque unica sæpe
Fert, allos nunquam Belgica terra videt.

Brevet de *soufleur des crocheteurs, fiacres, porte-faix*, etc., pour Burm...., prof..... à L....

A la gent porte-marotte
Salut, plaisir, joie, honneurs
Soient de par nous, les seigneurs
Et régents de la Calotte.
Comme aucun n'est ignorant
Le prix, mérite et talent,
L'usage, le savoir-faire
De ceux qui dans nos Etats
Doivent suivre nos haras,
Ou manier l'étrivière,
Voituriers, porte-civière,
Fiacres, meneurs de mulets,
Crocheteurs et porte-faix;
Que par eux ne se dépêche
Rien sans prendre un air revêche,
Sans hurler, hargner, grogner
Et même s'entrecogner;
Nommant dans la batterie
Tous les péchés de leur vie,
Avec injures et mots
Qui font trembler les chevaux;
Or est que, par leur requête,
Se trouvent craindre disette
De dits, paroles, propos
Dont se targuent ces lourdauds,
Quand dans leur fougueuse rage
Ils signalent leur courage,
Et n'ayant moyens nouveaux
D'orner leurs discours brutaux,
Seroient voitures, carrosses,
Mulets, chevaux, ânes, rosses,

aux débauches ; que les jeunes garçons ne se porteront point à une convoitise prématurée ; que les filles ne perdront plus leurs pucelages avec leurs premières

Fiacres, civières, crochets
Et robustes porte-faix,
Choses du tout inutiles
Dans nos campagnes et villes,
Et seroient par cet abus
Ecornés nos revenus.
Nous donc, en notre régence,
Voulant prévenir le mal
Que de leur style brutal
Causeroit l'insuffisance,
Ordonnons que sans retard,
Vu le dangereux hasard
De notre Etat calotique,
Soit mandé certain Flamand
Apellé Pierre Bur....,
Homme dur, aigre, rustique,
Impoli, rude, caustique,
Hargneux, farouche, cynique,
Querelleur, battu, battant,
Et, pour tout dire, un pédant,
Pédant qui dès son jeune âge
Savoit dans l'art des bordeaux
Plus que trente maquereaux,
Et se voit sur son visage
La preuve de son courage,
Quand pour éteindre ses feux,
Il alloit offrir ses vœux,
Dessous le toit d'une échoppe,
A cette Vénus salope
Qui prend pour temple un bordel,
Un vieux grabat pour autel,
Pour son droit quart de pistole,
Et pour ce rend la vérole.
C'est là qu'avec grand péril
Il se rendit incivil ;
Parlons d'un ton plus sublime :

dents. Mais, encore un coup, laissons ces idées aux âmes vulgaires, et croyons que le paradis consistera principalement dans le rétablissement de la perfection

Il acquit là cette estime,
Cette vertu, ce renom,
Qui feront vivre son nom,
Et terniront la prouesse
Des crocheteurs de la Grèce,
Des porte-crochets romains
Et des voituriers latins.
Là, combattant la luxure,
Il moissonna mainte injure,
Et de cyniques propos
Y couronna ses travaux.
Or, étant considérée,
Dans cette notre assemblée,
La gloire de ce héros ;
Tant de périlleux assauts
Témoignant pour sa vaillance,
Nous voulons qu'en diligence,
Au reçu de cet exprès,
Il se rende à nos mulets,
Anes, carrosses, crochets,
Et qu'avec nos porte-faix
Et leurs nobles camarades,
Il fasse assaut de bravades,
D'injures, de mots vilains,
S'appelant fils de putains,
Visages de contrebande,
Rebut de la gent flamande,
Ivrognes, traîtres, pillards,
Larrons, escrocs et paillards,
Sachant que par ces outrages
S'entretiennent les courages,
S'animent esprits vitaux,
Et s'échauffent les cerveaux,
Qu'alors est fertile et vive
Brutale imaginative,
Et pour entretenir mieux

de l'homme chrétien. En attendant, heureux qui vivra sur la terre dans une sainteté assez grande pour résister à la grossièreté du péché, et pour combattre

L'esprit rustique et fougueux,
Et confiance plénière
Dans notre gent voiturière,
Voulons que ledit Bur....
Nous apporté le roman (1)
Qui nous instruit dans l'usage
De l'ancien maquerellage ;
Au bas duquel a noté,
Glosé, commenté, coté
Et même avec paraphrase,
Tout jargon, parole, phrase
Dont usoient dans leurs débats
Anciens meneurs de haras,
Et brutalement mutine
La populace latine;
Dont usoient dans les festins
Les ganymèdes romains;
Dont usoient dans le mystère
De Vénus la populaire
Dévotes des carrefours.
Et pour surcroît de secours,
Lui demandons ces poëtes
Augmentés des épithètes
Dont il orne élégamment
Maint libraire et maint savant (2);
Le créons souffleur à gages
De tous ceux qu'aux attelages,
Fardeaux, voitures, crochets,
Employerons désormais;
Voulons que sur ses épaules,
Au moyen des coups de gaules,
Tant reçus qu'à recevoir,
Se puissent apercevoir

(1) Pétrone.—Les annotations de Pierre Burmann au *Satyrigon* sont estimées et ont été souvent réimprimées. (*Note de l'éditeur.*)

(2) *Poetæ latini minores.*

perpétuellement par de sages réflexions l'impétuosité des mauvais désirs! Mais heureux aussi ceux qui, n'ayant pu résister à la convoitise, auront eu le sort de bien rencontrer dans leur mariage! Ils seront en quelque manière plus saints que les autres, au milieu du péché originel qui couvre les enfants d'Adam, et dont la contagion rend, selon Calvin, tous les hommes enclins à mal faire, et inutiles à tout bien. Un tel mariage effacerait sans doute bien des péchés, au lieu qu'aujourd'hui cet état est presque toujours une société diabolique (1).

Les preuves de sa noblesse;
Par notre ordonnance expresse,
Lui donnons admission
Aux droits et revenants-bon,
Profits et tours de bâton
Que pour son humeur féroce
Perçoit tout meneur de rosse,
Et autres nommés déjà,
Muletiers, *et cœtera*,
Comme soufflets et ruades,
Croquignoles, bastonnades.
Lu, approuvé, mis au net
Dans notre conseil secret.

Le prof..... Burm... est mort cette année (1744) d'une maladie sur laquelle je ne porterai aucun jugement. Dans le cours du mal il fallut lui couper la jambe; après l'opération, il dit tranquillement à ceux de ses amis qui étaient présents: « Nunc Burmannum non dicent omnium bipedum nequissimum. » Avec cette même tranquillité, qu'on appellera comme on voudra, il corrigeait les épreuves de son *Virgile* pendant qu'on faisait l'amputation. Il haïssait les ecclésiastiques, à cause, disait-il, de leurs disputes et de leur esprit persécuteur. S'il avait été destiné à servir l'Eglise, aurait-il beaucoup mieux valu qu'eux? Quoi qu'il en soit, on assure qu'il n'en voulut avoir aucun à l'article de la mort, croyant qu'on pouvait fort bien apprendre à mourir sans eux.

(1) *Les Fruits du Mariage*, conte en prose, imité de Rabelais:

« Au temps jadis, ou quelques siècles, lustres, années, mois, se-

III. § 1. Dès que le mariage direct ou indirect eut multiplié les hommes, le monde se trouvant sous le joug de la corruption, Dieu rejeta presque tout le

maines, jours et minutes après que Dieu eut tiré du chaos l'univers, et de rien formé nature, le Créateur, courroucé contre forfaits et mauvaises mœurs des hommes, soi résolut les punir très-grièvement. Chroniqueurs et historiographes ne disent si cettui fait arriva en après ou avant le déluge, et si lors y eut éclipse, ou comète, ou monstre, ou tel autre présage funeste; ni en quel an de période julienne, ou du monde, ou de combien distant de la première olympiade. Toujours est notoire qu'alors Dieu, pour hommes châtier, voulut iceux abandonner à tout mauvais sens. Mauvais sens est éloignement de droite raison, droite raison est contraire à orgueil et erreur. Or, ainsi droite raison n'est fille du péché originel; car péché originel n'engendra raison, ains au contraire, passion, désirs sans règles, volonté outre mesure. Alors un petit diable nommé Amour, joli, riant, enfantin, badin, tabourin, pleureux et malin paillard, vint ici-bas, ne sais d'où issu, ses grands jours tenir et besognes apporter à tout être ayant vie. L'homme surtout eut sa bonne part, et voire se trouva partagé de moitié, quart et un huit plus que autres animaux ; puis fut promené par icelui petit diable d'Amour en tout mauvais sens et déréglement. Or, ceci est selon opinion des naturalistes, qui disent homme plus amoureux et lascif que tous animaux volatiles, reptiles, quadrupèdes et poissons. Un autre diable s'en vint aussitôt, inquiet, hâtif, non patient, étourdi et frétillant, nommé Désir. Cettui-ci à l'autre de bon vouloir s'attacha et point ne s'en voulut départir; si que Amour ne marcha plus sans Désir. D'iceux naquirent en bref peuplades et colonies de diables qui tout gâtèrent et enlaidirent, hommes rendant dès alors, comme font encore aujourd'hui et seront jusques à la fin des siècles, *amen*, paillards, ribaux, surprenant simples par fallaces, n'allant en besoignes rondement, prenant pucelages, femmes engrossant, cocufiant bons maris, rendant épouses coquettes. Ainsi qu'est écrit: chose nouvelle n'est sous le soleil. Car croire ne faut que soyons plus mauvais que nos progéniteurs et aïeuls-pères. C'est, de ce croire, folie de poëtes, visions de philosophes et songes de gens jejeunes; car iceux sont dangereux fanatiques, d'autant que difficile chose est que bons et sereins restent les esprits, étant le corps en inanition. Or, revenons à nos moutons, nos diables, je dis. Iceux bientôt prirent humaine figure, ou soi logèrent en hommes, comme voudres mieux.

genre humain et ne se réserva qu'une famille, qu'il fit devenir une grande nation. Pour leur rappeler continuellement dans la mémoire le péché du premier

Maints alors aimèrent lucre et furent diables de marchands.

Maints se firent d'Eglise et furent diables de pasteurs, par subordination.

Autres furent diables de médecins, et guérirent de tous maux, sans compter le reste.

Autres diables d'avocats, et n'y perdirent leur profit.

Autres diables de dévots, et firent saintement par tours et détours plus de besogne que de bruit.

Autres diables de libertins, et firent plus de bruit que de besogne.

Autres logèrent ès convents, et là, sous cape riant, mirent à mal honnêtes gens. Iceux devenaient tôt gras, gros, frais, drus, et me sembla que fredonnaient tous en leurs étuis calamités et misère sur le genre humain. Aucuns entre eux me parurent ambigus, et d'esprit ayant obstruction de vérité, pour ce que bien fort se plaisaient à retenir mentalement, pour aviser à ce que voiraient bon et profitable.

Autres furent princes et grands, si que gouvernaient diablement le monde.

Diables furent mariés, et ne garantissaient cornes, à suer d'ahan auprès leurs femmes.

Aucuns furent diables philosophes.

Aucuns autres diables de cour.

Diables de guerre.

Diables en intrigue.

Diables en procès et villenies.

Diables vieillards, fins et routinés au possible.

Diables enfants, apprenant malice, et icelle pratiquant par imitation.

Diables critiques, qui rien ne trouvaient à leur gré.

Diables riches, qui tiennent leur mérite dans la poche, et sont parmi nous maints éblouis à trop voir l'argent d'iceux.

Ainsi se trouva le monde séduit par des légions de diables issus d'Amour et Désir. Or, avint un jour que le grand Diable assigna tous ces diabloteaux, pour voir si par eux était bonne besogne faite. Iceux rendant compte, présentèrent leurs registres en rôles de parchemin, tenant en longueur treize mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf

homme, il leur prescrivit la circoncision, comme nous l'avons déjà dit. Ainsi la partie qui avait péché fut flétrie, s'il est permis de le dire, par cette marque ignominieuse, bien qu'en même temps elle portât le sceau de l'alliance entre Dieu et les fidèles. Les hommes sentirent que le péché originel les portait à

aunes et trois quarts. Le grand Diable en rit de joie, et voire à gorge déployée. Vertu, nom des saints, fadaise n'est-ce? dit-il; le monde est nôtre, et nous faut songer à n'avoir jamais moisson plus petite. Adonc, répartit un diable lai, à mariage faut, de par tous les diables, aiguillonner tous les hommes. A quoi éloquentement répondit un diable d'Eglise, ayant grand nez et le reste : Homme frère, mariage n'y duit; car trop bien ont diables d'Eglise nombre d'enfants hors de mariage. Icelui fut interrompu par un diable médecin, lequel déclara hippocratiquement mariage n'y être utile, d'autant que très-souvent s'y fait, par coutume, mortification de parties et extinction de volupté, non sans obstruction de génitale vertu ès vases spermatiques; si que de vigueur plus n'y a: vide Hippocrat. de homine; et alibi passim; item Galen. de usu part. etc.; d'où s'ensuivent cornes, bruit en ménage, etc., vide Mollerum, de cornutis. Alors bien à point survint à tous ces discours un diable de cour, tout fringotant, poudré, et parfumé jusqu'aux fesses. Icelui ayant le pied dextre en l'air, fit la pirouette, et déclara moyen d'accroître diablerie n'être plus grand, ni vertu meilleure, qu'une bénédiction matrimoniale sur personnes conjointes inégalement, savoir est, d'humeur, d'âge, de bien, de qualités, d'esprit et de volonté tout contraires. Ainsi feront force cocus et bâtards, et autres nobles moissons par chacun an. Pour ce, monseigneur, ferez publier à son de trompe que mariages soient tels de tout point, et trouverez que très-bien en tout temps peuplé sera votre enfer de diables, diabloteaux, diablotins, diablesses et diablotines; ménages seront pleins de noise, cent maris se donneront par jour au Diable. Foi n'auront femmes, ne loyauté envers leurs époux. Enfants parmi ces débats croîtront en malice. A ce battirent des mains tous les diables. Un chacun d'iceux y trouva son compte. Mariages furent, pour être damnables à bon escient, toujours faits inégalement. Ainsi allèrent à tous les diables gens mariés, comme larrons au gibet, moines à l'office patellaire, et prêtres à l'offraude. »

des désirs criminels et contraires à la gloire de Dieu. Voilà le prépuce. Ils persévérèrent à pécher ; mais ils réformèrent l'œuvre charnelle, le plus saintement qu'il leur fut possible, par de fréquentes intermissions de repentance, par des prières, par des résolutions pieuses, etc.; à quoi Dieu apposa le sceau. Voilà la circoncision. Quoi qu'il en soit, la pratique de la circoncision devint le type du renoncement à la convoitise charnelle, et même les Juifs faisaient la cérémonie du serment en mettant la main sous la cuisse, pour marquer le désir qu'ils avaient de remplir tous les devoirs que la circoncision renfermait (1). Abraham fut le premier circoncis, et peut-être que quelques nations païennes, comme les Egyptiens, empruntèrent de lui ou de ses descendants cette cérémonie typique (2). Les Juifs l'ont toujours religieusement observée, jusqu'à se révolter contre ceux qui les en ont voulu détourner. Je crois donc avec raison que la circoncision prouve invinciblement la qualité du péché originel. Pour les femmes, peut-être ont-elles été exclues de cette cérémonie parce que la première

(1) « Femur, » la cuisse, était prise chez les Hébreux, les Grecs, etc., « pro genitalibus, tam viri quam mulieris. » La cuisse était consacrée à Vénus. Dans Juvénal « femur » est pris « pro naturâ muliebri. » Enfin, il y a grande apparence que le serment fait en mettant la main sous la cuisse avait du rapport à la circoncision, et que mettre la main sous la cuisse c'était « tangere partes à circumcisione tamquam piaculo purgatas. »

(2) Non-seulement les Egyptiens, mais aussi les Ethiopiens et ceux de Colchos avaient l'usage de la circoncision. V. Josèphe, liv. I, contre Appion. Les Arabes retinrent cette même cérémonie, mais ils ne circoncisaient qu'à treize ans, en mémoire de ce qu'Ismaël fut circoncis à cet âge. Voyez Josèphe.

femme ayant été prise du corps de l'homme, elles doivent être sujettes aux hommes, comme à leurs chefs, et être comprises en eux, comme une de leurs parties (1). Peut-être cette même raison a-t-elle fait dire que l'homme sans la femme et la femme sans l'homme sont des animaux imparfaits, de même que le sont les enfants, tant qu'ils n'ont pas la vertu de produire un homme.

Ces conjectures sont amusantes : on dira plus solidement, que l'homme, en qualité de chef de la femme, a du être puni, purifié, réhabilité expressément. Les femmes sont rentrées dans la grâce du Seigneur par la circoncision des hommes, et parce que du sein d'une d'entre elles devait naître le Sauveur du monde. Par cette naissance miraculeuse du divin Sauveur, Homme-Dieu et fils de Dieu, et par le baptême qu'il a institué pour les femmes, comme pour les hommes, elles sont enfin rentrées directement dans la grâce.

§ 2. Sera-t-il défendu de croire que le salut annoncé au genre humain par la naissance de Jésus-Christ, mais promis tant de siècles auparavant, comme devant être en quelque façon l'ouvrage du sexe qui nous a perdus, excitera jusqu'à la fin des temps la rage du vieux serpent? C'est sans doute pour se venger qu'il assiége les femmes de tous côtés, et cause en elles des désordres qui ne finissent que par la mort. Cet esprit malin voulait et croyait pouvoir perdre sans ressource la femme et sa postérité, mais il n'a pu

(1) Voyez ci-dessus. La circoncision se fait aux femmes en quelques endroits de l'Afrique.

lui briser que le talon. Par la naissance du Sauveur, la femme lui a brisé la tête; c'est-à-dire qu'elle a été l'organe par où Dieu a rompu ses mesures, dissipé ses projets, étourdi sa prudence, enchaîné ses forces. Tout ce qu'il peut faire encore, c'est d'inspirer aux femmes beaucoup de malice, et de souffler en elles des passions démesurées. En un mot, le vieux serpent, ennemi mortel du genre humain, entre tous les jours dans le fragile vaisseau de la femme :

Pauvres maris, consolez-vous,
Si vos femmes font rage ;
Rongez vos freins et filez doux,
Armez-vous de courage ;
Priez, soyez en oraison,
Pour les délivrer du démon.

Le Diable, pour mieux affliger
L'homme, de Dieu l'image,
Comme un traître se va nicher
A certain bas étage.
Quand Lucifer s'est placé là,
Dites : « Domine, libera. »

Cet étage, c'est... l'on m'entend,
Sans autre commentaire.
Bile noire, détour fréquent,
Artifice, mystère,
Infidélité, trahison
Y sont les agents du Démon.

Satan et la femme ont toujours
Quelque subtile affaire ;

Tous deux ont l'esprit à rebours,
Cœur faux, âme légère ;
Tous deux se disputent sans fin
A qui sera le plus malin.

De femme le malin Satan
Emprunte la figure ;
Plus d'une fois on s'y méprend :
Adroite est l'imposture ;
Puis il se montre tour à tour
Femme de nuit, Diable du jour.

On recherche chez les savants
S'il est Diable femelle ;
Mal à propos ces bonnes gens
S'épuisent la cervelle :
Qui d'entre vous, leur dira-t-on,
N'épousa féminin démon?

Socrate, les anciens l'ont dit,
Fut régi par un diable (1).
Quel diable? le Malin Esprit?
Une femme intraitable.
Méchante femme à la maison
Est plus diable que le Démon.

Si la femme n'a du pain cuit
Toujours bonne fournée,
Mariage est état maudit,
Epoux, âme damnée.

(1) Apulée a fait un traité exprès de l'*Esprit familier de Socrate*.

Mais, hélas! Satan, nuit et jour,
Se tient à la gueule du four.

Le pauvre homme enfourne son pain,
Et le cuit, à sa perte;
Car Satan, dangereux et fin,
Tient toujours porte ouverte.
La femme tempête, maudit;
L'époux jure; le Diable rit.

§ 3. Les anciens Juifs se purifiaient avec une extrême régularité après la consommation de l'œuvre charnelle, que nous avons appelée le péché originel. Les femmes offraient en sacrifice des pigeonneaux ou des tourterelles, symboles constants de cette convoitise charnelle. (Aussi ces oiseaux étaient-ils chez les païens les favoris de Vénus. Des colombes traînaient le char de cette déesse.) Un homme souillé de lèpre devait offrir un passereau, oiseau extrêmement luxurieux. Qu'on ne s'étonne pas que je parle ici des lépreux, puisqu'il y a beaucoup d'apparence que leur lèpre était une espèce de maladie vénérienne, et d'ailleurs, la cause du mal des lépreux venait d'une humeur âcre et maligne, qui gâtait les autres humeurs du corps par sa fermentation impure, et portait ces malades excommuniés à la convoitise et à des désirs impurs; sur quoi je pourrais citer les ouvrages des médecins qui ont traité de ce mal. Enfin, il est constant que sous la Loi, les caresses mutuelles des gens mariés étaient des motifs puissants pour éloigner des mystères de religion. Cette coutume avait passé

chez les païens, comme on le verra ci-dessous par divers passages (1). Les prêtres égyptiens observaient aussi la continence dans le temps qu'ils étaient obligés de vaquer à des cérémonies de religion. On voit encore, par des exemples pris des livres sacrés, qu'il fallait se laver après les approches nocturnes, à cause sans doute du péché qui se commet, soit en ouvrant la tranchée, soit en donnant l'assaut conjugal, cet assaut où l'on ne va point, auquel même on ne pense point sans convoitise. Bethsabée ne manqua pas de nettoyer les travaux, selon les rites de la religion judaïque, aussitôt que David fut hors de la tranchée. Mille exemples prouvent la même coutume chez les païens. Certainement on peut bien dire, à l'égard de ces purgations religieuses, que le chien retourne à son vomissement, et la truie lavée au bourbier de la convoitise. Mais c'est un mal trop invétéré ; toutes les eaux de l'Océan ne pourroient pas l'effacer. On s'en repaît en idée, et dans le temps même qu'on se lave et se purifie, dans le temps même qu'on déteste et maudit le mal, un mouvement soudain et secret se réveille en nous. Nous pensons à ce mal, nous y re-

(1) Vos quoque abesse procul jubeo, discedite ab aris,
Queis tulit hesternâ gaudia nocte Venus.
(TIBULLUS.)
A tenerâ quisquis sic surgit mane puellâ,
Protinus ut sanctos possit adire deos.
(OVIDIUS.)
Alexandre Sévère, selon Lampridius, n'allait sacrifier le matin à sa chapelle qu'après avoir passé la nuit dans la continence auprès de sa femme. Il serait superflu d'alléguer d'autres témoignages pour prouver cette coutume.

tournons. On n'est pas sorti de la fosse, qu'on s'y jette à corps perdu, comme auparavant :

Un papelard épris de convoitise,
Le corps en rut, le cœur humble et contrit,
Gente nonnain piquait sur un châlit.
« Sus, disait-il, que Satan j'exorcise !
Le vieux serpent à brûler nous induit;
En bons chrétiens, dans les eaux de liesse,
Faut étouffer cette flamme traîtresse.
Foi de pasteur ! j'y perdrai mon latin,
Ou je ferai déloger ce lutin ! »
Le bon pasteur se dépêche, bataille,
Pousse le Diable et le mène bon train ;
De cul, de tête il heurte le Malin,
Sans que des coups l'Esprit malin se chaille.
Lors l'assaillant s'écria : « Dieu bénit,
Combien je faux ! Ma sœur, il est écrit
Que le Malin tentera le fidèle.
Halte aux assauts, puisque brûler nous faut
Tant que vivrons. — Voi ! reprit aussitôt
La sainte sœur, vous me la baillez belle :
Persévérance est précepte d'en haut.
Mon révérend, recueillons notre zèle :
Tant fût affreux, du péril ne me chaut. »

§ 4. Je ne parlerai pas sérieusement de cette incommode épreuve que souffre la chasteté au milieu des songes,

Quand, l'esprit occupé de l'amoureux secret,
Croyant baiser sa belle, on baise le chevet.

Ce n'est rien au fond, et l'on n'oserait dire sérieusement que cette épreuve soit un péché plus réel que de songer qu'on vole, qu'on ment, qu'on tue, ou qu'on se met en colère. Ce n'est enfin que l'ombre du crime, et cependant l'Ecriture traite cela de souillure. La Loi ordonnait de se purifier de ce péché mécanique, afin que l'on eût d'autant plus d'horreur du péché auquel l'esprit et la volonté ont part. D'ailleurs, ce péché passif, pour ainsi dire, et involontaire, qui par conséquent ne semble pas punissable, est pourtant un acte d'impureté devant Dieu. Il est l'image d'une action criminelle dans son origine, et cette image montre combien nous pensons au péché quand nous veillons ; car les songes ne servent qu'à nous remettre devant les yeux les choses qui nous ont occupés pendant nos veilles. L'action n'a-t-elle donc pas été bien criminelle en son origine, puisque l'ombre même de cette action demandait une purification dans les formes? Les femmes, dans le temps de leurs règles, étaient séparées de la société des hommes et éloignées du tabernacle. Si l'on touchait une femme en cet état, ou si l'on couchait avec elle, on était souillé. Si, non prévenu de l'indisposition de cette femme, on avait commerce charnel avec elle, il fallait une propitiation dans les formes, et pour lors le péché était expié. Si quelqu'un jouissait de cette femme malgré elle, on le punissait de mort ; et si le consentement était mutuel, on les faisait mourir tous deux. En ce dernier cas, comment était-il possible que le crime devînt public? S'accusaient-ils l'un l'autre? Peut-être que ce crime se manifestait par des maladies impures ou par des

infirmités peu ordinaires dans l'enfant qui était le fruit de ce commerce impur. Quelqu'un nous parle, à cette occasion, d'une loi des anciens Juifs, qui donnait permission à un tel enfant de lapider son père, comme coupable d'une détestable incontinence. Et qui sait s'il ne faudrait pas aussi attribuer à de pareilles impuretés certains défauts que les enfants des Européens apportent souvent en naissant? C'est du moins une chose certaine que la manière dont on s'acquitte des devoirs du mariage peut contribuer ou nuire beaucoup aux qualités corporelles de ceux que l'on met au monde (1).

Il faut remarquer encore qu'il était défendu aux Juives d'être courtisanes, quoique ce genre de vie fût toléré dès lors chez les nations païennes, et que même les Juifs permissent aux étrangères qui habitaient parmi eux de faire commerce de leur corps (2).

(1) Voyez ce que dit là-dessus Huarte, médecin espagnol, dans son *Examen des esprits propres pour les sciences.*

(2) La fornication est permise, crainte de pis, et c'est ce qui fait dire à Plaute dans une de ses comédies :

Nemo ire quemquam publicâ prohibet viâ,
Dum ne par fundum septum facias semitam;
Dum tete abstineas nuptâ, viduâ, virgine,
Juventute et pueris liberis, ama quid lubet.

Par exemple, cet abus est absolument nécessaire dan les pays où des crimes plus dangereux pourraient avoir lieu, comme en Italie, où Pasquin disait un jour, sur ce qu'un pape avait fait fermer les lieux publics : « Laudate, pueri, dominum. » Après les excès horribles et la sod... exécrable qu'on a découverts en 1750 en H.... pays assez froid, comme chacun sait, que n'y faudrait-il pas craindre, et quelle fille ou quel garçon y serait à l'abri des assauts de l'impudicité, si l'on y défendait les b..... ?

D'un côté, cela prouve que Dieu exigeait des Juifs une pureté extraordinaire; mais de l'autre, il paraît aussi que Dieu voulait bien tolérer une inclination qui était excessive en eux, et après tout si naturelle à tous les hommes, qu'aucun, quelque saint qu'il soit, n'en est réellement exempt, comme nous l'avons déjà dit.

Il faut revenir à la charge. Je dirai encore une fois que la passion si naturelle à la jeunesse des deux sexes prouve péremptoirement que la convoitise dont nous parlons est le vrai péché originel. Dans cette passion ardente qui les consume nuit et jour, rien n'est jamais ni trop obscène ni trop dégoûtant. Quand une rage d'amour (qu'on me permette cette expression) commence à les tourmenter, aucune situation n'est incommode, pourvu qu'ils se satisfassent. On ne craint plus ni injures de l'air, ni rhumes, ni maladies, ni cette nouvelle lèpre, si connue depuis trois siècles sous des noms injurieux à trois ou quatre nations, et qu'on nous dit venue du Nouveau Monde (1). Un jeune garçon dont le menton commence à peine à se cotonner, va chercher hardiment la volupté dans un gouffre pire que ceux de Scylla et de Charybde, plus abominable qu'une charogne, et dont on aurait horreur, si l'on pouvait se donner le temps d'y penser avec réflexion et de sens froid (2). C'est de là que

(1) « Au moins, disait Voiture le père à son fils, ce bel-esprit le plus coquet de son temps, si tu ne crains Dieu, crains la v.....

(2) Suidas raconte qu'Hyparia, fille de Théon le grammairien et femme du philosophe Isidote, guérit un jeune homme éperdûment amoureux d'elle, en exposant à la vue de ce jeune homme un linge portant les

s'écoulent toutes les immondices du corps, et cependant se trouve-t-on dans la fureur du péché, dans le feu de l'iniquité?

Ce faguenas devient odeur de lis,
Ce gouffre impur se trouve un paradis.

Triste effet de la force d'une convoitise effrénée, dont le plus grand mérite est de se cacher nuit et jour, à moins que d'être aussi effronté que Diogène le Cynique! Les païens eux-mêmes ont chargé d'infamie le plaisir charnel, bien que les actions de leurs dieux leur donnassent lieu de satisfaire en toute occasion leurs insatiables désirs. Apulée appelle lieux, c'est-à-dire un privé, les parties qui servent à la génération. Cependant et les chrétiens et les païens ont de tout temps pris plaisir à décrire, à représenter, à chanter cet acte voluptueux. Ils l'exercent tous beaucoup plus brutalement que les bêtes, et si l'on manque de réalité, on y supplée par des idées qu'on s'entrecommunique, par des contes équivoques et gaillards, ou par des chansons impures. Ce plaisir, qui fait le malheur de l'humanité, est toujours la source des saillies et des railleries; on en réchauffe l'idée et le goût par des expressions qui voilent légèrement. C'est tout dire enfin, que l'amour, selon les

marques des écoulements périodiques de son sexe. C'était lui reprocher tacitement que l'objet de sa passion était bien odieux et bien dégoûtant. C'est encore pis, si l'on considère ce que c'est qu'une coureuse abandonnée aux pierrots et aux laquais : « Servulorum sordidulorum scortula diobolaria, » dit Plaute.

plus sages, forme l'esprit, et que l'on soutient qu'un jeune homme doit être ou avoir été amoureux.

Niera-t-on après cela que l'amour, cette passion composée d'impureté et de connaissance, d'utilité pour la conservation du genre humain et de faiblesse dans ses désirs, de honte dans l'exécution et de regret après la consommation, ne soit le véritable péché originel? Dieu a permis que cette passion aveugle, qui se contredit à tout moment et contraste d'une manière étonnante, au milieu du feu qu'elle allume en nous, avec cette raison à laquelle elle sert de date, avec la sagesse et la vertu qui doivent se manifester en même temps, gouvernât tyranniquement les hommes, pour mieux châtier leur orgueil. Adam, par sa désobéissance, a voulu se soustraire aux ordres de Dieu, dans la folle croyance qu'il éluderait pour toujours la supériorité de cet Etre éternel, s'il pouvait former un être semblable à lui. Mais Dieu, pour le punir, n'a employé que cet acte criminel : Adam a produit des hommes à son image, mais il a trouvé sa propre corruption en les produisant; il s'est vu défaillir à mesure que ses enfants croissaient en vigueur. Il a eu le pouvoir de la création; mais Dieu a voulu que ce pouvoir fût accompagné d'une honte éternelle jointe à une nécessité indispensable. Il a fait des hommes à son image, mortels, voluptueux, souvent ennemis d'eux-mêmes, presque toujours ennemis de leurs pareils (1), et qui, dans la nécessité de fixer à leurs enfants le temps de leur émancipation, ou la

(1) « Homo homini lupus. »

date de leurs désordres, n'ont pu trouver de règle plus sûre que l'habileté dans le mal, la puissance de commettre une action honteuse et condamnée aux ténèbres. Un jeune étourdi ne saura pas s'acheminer vers le bien, il sera novice dans les sciences et dans les arts, trop peu formé pour prendre une profession et pour la faire valoir, incapable de se conseiller soi-même : en cet état il sera pourtant délivré de la domination d'un tuteur ; tout au moins il pourra tester et donner son bien, parce que sa prétendue capacité se développe déjà par la faculté que la nature lui donne de produire un homme avec les mêmes organes et par les mêmes moyens qu'une bête en produit une autre. Qu'on nous prouve après cela que l'expérience dans les affaires de la vie civile peut être à coup sûr le fruit de trois ou quatre années qui s'écoulent ordinairement dans la bagatelle et la débauche. Disons plutôt que les législateurs et les jurisconsultes font consister un peu au hasard notre habileté dans la connaissance que nos premiers parents acquirent en jouissant charnellement l'un de l'autre. Qu'un jeune homme donne dans quelque honorable lieu des preuves de son savoir-faire, qu'il se jette dans le gouffre de quelque Laïs usée dans la pratique, qu'il lave dans ce sale et puant marais la grossièreté de son enfance, après cela il pourra être mis impunément au rang des hommes, et voilà l'époque de sa majorité. Je conviens pourtant que l'on ne prend pas réellement pour règle un de ces cas en particulier ; mais du moins je tire de là cette conséquence que, selon les hommes, la grande marque de maturité de

l'esprit consiste dans la capacité d'exercer l'acte charnel. Sur cela, je crois avec raison que la tradition nous ayant conservé cette règle de père en fils depuis Adam, cet acte charnel doit être nécessairement le péché originel, qui, développant la raison, nous fait sentir notre infirmité, où nos yeux sont ouverts, comme ceux d'Adam, voyant le bien et le mal, c'est-à-dire, l'avantage imaginaire de s'immortaliser au milieu de la volupté par une postérité nombreuse, et la honte d'y être réduits d'une manière brutale, aussi mécanique dans notre espèce que dans les plus vils insectes, à laquelle enfin on ne peut penser de sens froid sans presque se mépriser soi-même.

Il faut remarquer encore que les lois ne punissent qu'à l'âge propre à exercer cette faculté, qu'elles ne reçoivent pour témoins que ceux qui ont les parties capables de l'exercer, que ceux qui ne les ont pas, sont réputés lâches, incapables de diriger les affaires publiques, et, en un mot, regardés comme morts au monde. Les garçons impubères sont récusés pour témoins dans les affaires civiles. Les peuples, et même les peuples les plus polis, permettent l'administration des affaires à un prince déclaré majeur à treize ou à quatorze ans, et consentent qu'un homme commençant, qui ne sait pas seulement gouverner ses valets de chambre, gouverne les affaires de l'Etat, et dise : Je veux ! La première règle d'un conseil de régence est de s'étudier à flatter ses volontés, pendant que d'un autre côté son nom doit autoriser toutes les cabales qui se feront dans l'Eglise et dans l'Etat. Puis donc que les hommes ont pris cette époque pour règle

sûre, avouons de bonne foi que la faculté dont nous traitons est le véritable péché originel suivi de ses peines, de ses désordres, etc. De là il suit aussi que l'homme doit être plus ardent en amour que les bêtes brutes, et la femme plus ardente que l'homme; car c'est elle qui l'a induit à la tentation. Aussi trouve-t-on de tout temps dans le sexe féminin des exemples sensibles de son ardeur pour cette passion. L'arbre de science lui est un remède à tous maux. La nature a été plus généreuse à l'égard de la femme qu'à l'égard des bêtes. Toujours docile, toujours soumise, elle se résigne sans peine en tout temps aux volontés de l'amour, tandis que les femelles des autres animaux, bornées à certains mois, sont hors de leurs temps revêches et inexorables. Qui ignore que le sexe s'épouvante fort peu des armes du dieu Priape? Les filles les plus novices méprisent un homme qui passe pour n'avoir pas certaines qualités avantageuses; elles ont même assez de subtilité pour savoir examiner, à la physionomie des jeunes hommes, quelle peut être leur capacité, et elles ne se trompent guères en la suivant, quoique cette règle ne soit pas toujours sans exceptions. L'Ecriture sainte reproche assez clairement aux Juives cette impudique subtilité, et Juvénal en fait autant aux dames romaines (1). Martial

(1) Ces passages sont, à proprement parler, une description allégorique des idolâtries judaïques. Cependant on peut croire, qu'à la lettre, les prophètes ont eu en vue les débauches des femmes juives. Quoi qu'il en soit, voyez Ezéchiel, ch. XVI, vers. 26 et suivants, chap. XIII, vers. 20. Pour Juvénal, voici un passage formel sur l'article; je le prends de la satire première :

Unciolam Proculeius habet, sed Gillo deuncem,
Partes quisque suas, ad mensuram inguinis hæres.

se plaint qu'il a déplu de ce côté-là (1); mais Juvénal nous dit pathétiquement et avec une gravité satirique que chez ses compatriotes le plus ou le moins de faculté réglait la récompense du galant. Je crois, et je finis par là cet article, qu'il faudrait souvent attribuer les folles amours des filles, leurs choix extravagants et leurs mariages honteux, à ces règles mystérieuses, à cet examen secret, fondé d'ordinaire sur des lectures trop libres, ou sur les discours indécents qui se tiennent en leur présence.

§ 5. Notre système ne laisse pas de trouver des difficultés. Si le penchant naturel que les deux sexes ont à la multiplication est réellement le péché originel, d'où vient, dira-t-on, que Dieu dit à nos premiers parents avant leur chute : Croissez et multipliez? Je ne m'effaroucherai pas de cette objection, et je crois même avoir de quoi y répondre. On se plaint depuis longtemps, chez les critiques les plus orthodoxes, et même chez les plus zélés pour le sens littéral des très-saintes Ecritures, que les Juifs, les libertins et les hérétiques ont plus d'une fois essayé de corrompre les livres sacrés; que les uns, ou par malice, ou par ignorance, en ont perverti le sens, changé la ponctuation, etc.; que les autres, par prévention, par haine, ou par esprit de parti, ou même se défiant de leur système, ont essayé de donner gain de cause à

(1) Martial dit, en se plaignant de Galla :

Cum faciem laudo, cum miror crura, manusque,
Dicere, Gallia, soles : Nuda placebo magis.
Et semper vitas communia balnea nobis ;
Numquid, Galla, times ne tibi non placeam ?

leurs erreurs, en glosant ou interpolant le texte de ces saints livres.

De plus, on y a remarqué des transpositions, et l'on aura lieu de croire que cette remarque doit être fondée, si l'on fait attention au sort des livres sacrés pendant les fréquentes révolutions de la religion judaïque, sous les mauvais rois des Juifs, et dans le temps de la captivité, sous les rois de Babylone. Il se peut fort bien aussi que les copistes des livres sacrés aient commis des erreurs, et que les examinateurs de ces copies y aient laissé passer des fautes, surtout lorsqu'ils ont rencontré des passages où les fautes (par exemple, une transposition) ne pouvaient leur être sensibles, ni leur paraître préjudiciables au sens. Le verset : Croisez et multipliez, est de cet ordre, et peut avoir été déplacé. Cela ne frappe pas tout d'un coup, et ne met aucune interruption dans le sens. Je renvoie aux critiques qui me donnent lieu de placer ici cette remarque. Personne n'ignore aussi qu'Esdras a formé le canon du Vieux Testament après avoir rassemblé les débris des livres saints. Ne pourrait-il pas avoir fait lui-même des transpositions, surtout dans des choses où l'erreur s'apercevait difficilement, comme dans le verset en question? Le père Simon a prétendu prouver le désordre des livres sacrés (1). A

(1) Louis Cappel a composé un livre sous le titre de *Critica sacra*, qui contient diverses leçons et un grand nombre d'erreurs, qu'il prétend s'être glissées dans les exemplaires de la Bible par la négligence des copistes. C'est ainsi que s'exprime le père Simon. Celui-ci croit qu'Esdras, « compilateur des Saints Livres, a eu le pouvoir de corriger ce qu'il a trouvé de défectueux dans les mémoires, et d'y ajouter ce qu'il

l'égard du Pentateuque, où, comme l'on sait, l'histoire du péché originel est contenue, il soutient que nous n'en avons aujourd'hui que des exemplaires fautifs. Qui sait encore si les Samaritains schismatiques, ennemis des Juifs, et les gentils judaïsants n'ont pas corrompu ces livres? On peut donc croire, ce me semble, et cela sans libertinage, que le verset : Croissez et multipliez, etc., est hors de sa place, et que Dieu n'a prononcé l'ordre qu'il contient qu'après le crime d'Adam et d'Eve. Que l'on ne m'objecte point ici que si l'acte de génération est un péché, Dieu a donc ordonné le péché lorsqu'il ordonnait cet acte. Je réponds que Dieu ayant créé deux différents sexes, il leur avait donné aussi en puissance la faculté d'engendrer, sans leur en accorder encore l'usage actuel,

a cru nécessaire, et l'on ne peut pas même nier, ajoute-t-il, qu'il ne l'ait fait ». Les rabbins, comme on peut le voir dans le livre du père Simon, ont cru à cette défectuosité des exemplaires dont Esdras s'est servi, etc. Voyez le chap. IV, liv. I, de l'*Histoire critique du Vieux Testament*. Dans le chap. V du même livre, le père Simon donne des preuves des additions et des changements qui ont été faits dans l'Ecriture et en particulier dans le Pentateuque. Il regarde comme des gloses des copistes certains passages synonymes à d'autres qui les précèdent. A l'égard de ce qui concerne plus particulièrement la difficulté à laquelle nous répondons dans ce paragraphe, voici ce qu'il dit : « Peut-on s'imaginer qu'un historien ait écrit l'histoire de la création avec le peu d'ordre qui se trouve dans les premiers chapitres de la Genèse, où les mêmes choses sont répétées plusieurs fois, sans aucune méthode et comme hors-d'œuvre? Après que l'homme et la femme ont été créés, au chap. I, vers. 27, on suppose que la femme n'a pas encore été faite, et l'on décrit au chapitre suivant la manière dont elle fut tirée d'une côte d'Adam. Néanmoins, au même chapitre, il lui avait été défendu auparavant, sous le nom de son mari, qu'elle accompagnait dans le jardin, de manger du fruit d'un certain arbre; etc. »

qu'il ne leur avait défendu que pour éprouver leur patience et leur obéissance. Par exemple, Dieu n'ordonna-t-il pas à Abraham de sacrifier son fils unique, et cela seulement pour éprouver ce patriarche? Cependant personne n'oserait croire que Dieu eût voulu d'un tel sacrifice. On peut en dire autant de l'acte de génération. Dieu le voulait; il avait résolu de multiplier les hommes, et n'avait formé une femme à Adam que pour les unir par les saints liens du mariage. Mais en même temps il voulait suspendre l'acte, et éprouver par ce moyen la soumission des fondateurs du genre humain. La génération n'aurait été ni un crime ni une source de crimes, si malheureusement le Diable ne se fût mis de la partie, pour corrompre cette faculté par la désobéissance, et en excitant dans l'imagination d'Adam et d'Eve des désirs impurs, des passions effrénées, etc. L'acte et les organes qui lui servent devinrent honteux et méprisables, parce que le Diable avait répandu toute sa malice dans ces organes. Après cela, pères, mères et enfants, jeunes, vieux, malades et sains se régalèrent nécessairement du fruit défendu. Les pucelages furent à charge aux plus jeunes filles; les vieilles, même les mourantes, éloignèrent l'idée de la mort par l'idée du plaisir que leur présentait le goût appétissant de ce fruit aussi délicieux que funeste (1).

(1) Contre la mort sœur Alix bataillait :
Bon était cœur, mais vie défaillait
Faute de suc. « Or, adieu la voiture!
Dit gravement un docte médecin;
Grand est le mal, subtil est le venin. »

Les hommes se dérobèrent aux plus graves occupations, pour l'amour du fruit défendu, qui fit bientôt souhaiter à l'enfant d'être jeune homme, et au jeune homme de pouvoir devenir père. Ce fruit fut l'unique base de l'amour, cet amour si vanté depuis qu'il y a des hommes au monde, cette passion dont les hommes les plus froids ont fait leur principale divinité, et à laquelle il ont sacrifié, les uns par des sacrifices réels, les autres par des sacrifices en idée. Mais on ne s'aime pas pour ne se le dire qu'avec art

Maints élixirs, pour aider la nature,
Sont ordonnés : pilules, cordiaux,
Décoctions, extraits de minéraux ;
Rien ne servaient drogues d'apothicaire :
Alix mourait. On lui donne un clystère :
Alix mourait. On la saigne aux deux bras :
Alix mourait. « Je ne m'y connais pas, »
Dit le docteur, et soudain désespère,
Pinçant sa barbe et reculant trois pas.
Vint un second, qui n'en sut davantage,
Hors que nommait force maux en latin,
Signait arrêts en inconnu langage.
Des deux aucun du mal ne sut le fin.
Un tiers venu, d'heureuse expérience,
Dit : « *Recipe* le rameau de science;
Tenez-le bien et ne lâchez la main;
Puis le placez.... (Vous savez tout le train?)
A tant qu'ayez de bon suc abondance :
Ainsi vivrez par le rameau vital. »
Mieux n'eût parlé le divin Esculape,
Hippocratès mieux n'eût connu le mal.
Sœur Alix mord aussitôt à la grappe,
Et du rameau tire un suc pectoral.
Quantum satis on augmenta la dose :
Chaque nonnain voulut savoir la chose,
Et le docteur fut médecin banal.

et dans des termes choisis, comme les poëtes le pratiquent. Il faut quelque chose de plus efficace, et ce quelque chose c'est ce que donne l'arbre de science. Le sceptre, la houlette, l'Eglise, la philosophie, la cour, tout y prend goût, tout y trouve de quoi s'amuser et se nourrir. Les moines et les nonnains dissipent avec ce fruit l'ennui qu'inspire la solitude de la retraite; les savants en mangent pour mieux digérer leurs études fatiguantes; les dévots l'adoucissent par l'intention, et par ce salutaire moyen tâchent d'en manger beaucoup sans péché; les casuites, qui changent le mal en bien par la faveur des équivoques, en usent comme d'un préservatif pour la santé, l'emploient comme un purgatif, le goûtent pour l'amour de Dieu, disant mentalement : « In nomine Domini, » etc. Mais quoi qu'il en soit, le péché demeure empreint dans l'action. Il a fallu que sous le judaïsme la circoncision rendît ce fruit moins mauvais ; parmi nous, qui sommes chrétiens, le baptême fait l'expiation du crime que ce fruit renferme. Faisons encore une remarque : c'est qu'Adam, qui avait appelé sa femme Ischach ou Hommesse, après qu'elle eut été créée, l'appelle Hhavah, vie, après leur commune chute, parce que la désobéissance la rendait mère du genre humain.

§ 5. La raison que je viens d'alléguer dans mon précédent paragraphe, où je réponds aux objections qu'on peut faire contre notre nouveau système, plaira peut-être bien mieux que celle qui est prise de la transposition du verset : Croissez, etc. Parler de transpositions dans la Bible, devant des dévots qui adorent

jusqu'aux virgules du texte sacré, c'est presque vouloir se faire déclarer athée. Heureusement pour moi, je n'ai pas assez présumé de moi-même pour parler de transpositions de mon chef et sans l'autorité de quelques grands hommes. Sans une semblable autorité, qui pourrait décliner celle du saint tribunal de la théologie orthodoxe? « Encore ne l'irritez-vous que trop par votre opinion paradoxe, » me diront ces gens qui n'ont qu'une foi littérale, et ces mercenaires ecclésiastiques qui font l'œuvre du Seigneur comme un métier, vrais artisans dans la religion, aveugles d'esprit et incapables d'écarter les passions. Les gens de cet ordre sont toujours pour les vieux systèmes, parce qu'étant plus connus du peuple par la tradition, qui fait généralement leur plus grand mérite, ils sont plus propres aussi à faire des cabales, étant établis de longue main. Par là ces orthodoxes persécutent charitablement ceux qui s'écartent du chemin battu, et s'ils ont assez de crédit pour armer le bras séculier, on ne se sauve de leur zèle qu'en se livrant à l'opinion qu'ils soutiennent. C'est à peu près par ces moyens qu'ils font, pour ainsi dire, et défont les hérésies, qu'ils règlent la morale, que quelques-uns d'entre eux établissent des constitutions, et que d'autres veulent établir une religion aveugle et de bienséance (1), se prévalant, pour cet effet, ou des vues

(1) Non, je fais un vœu solennel
D'abandonner le schisme :
Jansénius et son Quesnel
Enseignent le déisme.
Je veux à leur morale un frein,

ambitieuses, ou de la faiblesse d'esprit des grands. Tous s'occupent à vérifier la religion des chrétiens,

Et chrétien par grimace,
Je respecte, en ultramontain,
Le pape et saint Ignace.

Je méprise de ces dévots
La sagesse fantasque :
Dieu veut des chrétiens idiots,
Des fidèles en masque.
Avec le pape et Loyola
Puis-je errer dans la voie ?
Je tiens d'eux et de Molina
Ce qu'il faut que je croie.

Leur obéir est le seul but
Où la foi nous appelle ;
C'est la carrière du salut,
Et la vie éternelle.
Tout éclairé de cette foi,
Sentant son efficace,
Je vois se réunir en moi
Le monde avec la grâce.

Puissions-nous des vertus sans fruit
Voir naître des chimères !
Que les mœurs, perdant leur crédit,
Fassent place aux manières !
Et pour de la dévotion
Adoucir l'amertume,
Puisse enfin la religion
N'être qu'une coutume !

Que D..., souple ou craintif,
Respectant la férule
Jurant de n'être plus rétif,
Cesse d'être incrédule !
Qu'acceptant sans émotion
Ce commode Evangile,
Il fraye à l'Inquisition
Une route facile !

à éplucher la foi des fidèles et à peser les mots et les syllabes dont ils se servent.

D'autres, plus capables de se rendre à la raison, lors même qu'elle se trouve dans une opinion nouvelle, mais aussi politiques et aussi ambitieux que les premiers, diront : « Gardez par devers vous une opinion qui, pour être vraie, a besoin d'être établie par des pontifes, des conciles et des synodes. Jusque-là elle est hérétique. Jusque-là votre dissertation sera trop hardie, et votre sentiment insoutenable. Dire que le péché originel n'est pas ce que nos théologiens croient, c'est donner atteinte à la science de nos docteurs. Quel scandale ! » Je m'arrête là. Serait-il possible que ceux qui se croient aujourd'hui les piliers de l'Eglise se plaignissent du scandale que je leur donne ? En ce cas-là on pourrait leur rétorquer fort à propos celui que causent leurs mœurs, leurs dissensions continuelles, leurs subtilités malicieuses et antichrétiennes. Ceux même qui ne savent que médiocrement l'histoire, n'ignorent pas que les ecclésiastiques ont bien plus contribué que les séculiers à la ruine du christianisme dans l'Occident. Dans les quatres premiers siècles, des ecclésiastiques ont forgé des hérésies damnables. Un prêtre, et c'est Arius, a été le chef d'une secte qui a ravagé l'Eglise et l'Empire pendant trois cents ans. Un ecclésiastique a contribué à forger l'Alcoran, et a contribué par conséquent à la ruine de l'Asie et de la Grèce sous Mahomet et ses successeurs. Un patriarche en Grèce, et un pape à Rome, plus ambitieux que zélés chrétiens, ont donné lieu au schisme des Grecs. Des ecclésiastiques ont ruiné

l'Italie par des factions, excité par toute l'Europe la rébellion et l'anarchie, divisé l'Allemagne par leurs infâmes débauches et par la déposition continuelle des empereurs. C'est par les divisions des gens d'Eglise que l'on a vu pendant longtemps deux ou trois papes à la fois dans la chaire de saint Pierre. Leurs divisions ont formé toutes les sectes qui partagent aujourd'hui le christianisme. Enfin, les religieux (et sous ce nom je prends la liberté de renfermer tout ce qui s'appelle gens d'Eglise) ont inventé plus de moyens favorables à la propagation du scandale qu'aucun savant séculier n'en pourrait jamais faire naître par mille recherches curieuses. De la solitude des couvents et de l'oisiveté des moines on a vu éclore une infinité de questions ridicules ou téméraires, de superstitions dangereuses, de fraudes grossières et de pratiques déshonorables à la religion. En un mot, les ecclésiastiques seuls troublent la paix des fidèles. Qu'on ne nous impose donc aucun crime pour avoir recherché naïvement, d'une manière nouvelle et plus conforme à la nature, ce que c'est que le péché originel, pendant que des chrétiens dissimulés nous enseignent ce que souvent ils ne croient ou ne pratiquent pas (1).

(1) Nous prions le lecteur encore une fois d'être persuadé que nous faisons des exceptions dans ces odieux détails. Du reste, il y a dans l'histoire ecclésiastique ancienne et moderne bon nombre d'exemples de la mauvaise foi et de l'incrédulité des gens d'Eglise. Sans remonter jusqu'aux exemples que l'antiquité fournit, on n'a qu'à se rappeler ce qui s'est passé de nos jours en Fr. à l'égard des J.... Su.... à l'égard du Consist. à La H... contre M. M... par rapport au nouveau syst... sur la Trin.... et au sujet du mens... offic... contre M. Saur...

Nous ignorons quel est M. M. Il n'est pas difficile de reconnaître

§ 6. Revenons à notre sujet. « Supposé que votre système ait lieu, il faut convenir, dira quelqu'un, que cette histoire du péché originel est bien enveloppée dans Moïse. » Sans doute. Aurait-on voulu que cet excellent législateur eût nommé les choses par leur nom, et parlé à la nation adultère et pécheresse dans les termes de quelques auteurs indiscrets? C'est ainsi que ce saint homme aurait fortifié le péché. Ne suffisait-il pas que la tradition et les sentiments naturels conservassent ces funestes idées dans l'esprit des hommes? A peine peut-on exprimer en termes couverts les mystères du mariage, sans éprouver en même temps des mouvements irréguliers et sentir l'effet de la concupiscence charnelle. Nous ne regardons pas une belle personne sans quelque émotion, et j'ai déjà fait remarquer que les enfants mêmes qui sont presque encore aux premières dents, recherchent déjà comment ils sont venus au monde, et pourquoi leurs pères et mères se sont mariés. Où en serions-nous donc, si toutes les fois qu'ils lisent la sainte Ecriture, ils trouvaient dans ses expressions développées les moyens de se procurer des éclaircissements déshonnêtes et dangereux? Que serait-ce s'ils pouvaient apprendre à l'A, B, C, dans le livre fondamental de la religion, ce qu'ils ne savent que trop tôt par des ouï-dire et des exemples dangereux? Il était donc nécessaire que ces mystères fussent cachés aux petits, et que leurs yeux ne s'ouvrissent que lorsqu'ils auraient assez de force pour voir le péché originel sous le voile de la grâce,

dans les J. les Jansénistes, et dans M. Saur. le ministre protestant Elie Saurin. (*Note de l'éditeur.*)

et non par les yeux de la volupté. Tout est donc enveloppé fort à propos dans les livres de Moïse. Il ne reste qu'à lever la difficulté qui se trouve dans cette phrase : « Et la femme en donna à son mari. » Je ne veux point m'exprimer ici plus clairement que je ne dois. Il suffit de dire que donner est un terme du mystère de l'amour, et qu'une fille donne, par exemple, quand elle reçoit son mari entre ses bras, la première nuit de ses noces (1). Le sacrifice qu'elle fait alors est un don gratuit, et quelquefois même, si l'on veut, une espèce d'oblation pour le péché, puisque le mariage est sanctifié par l'intention; quelquefois enfin, diraient les rieurs, une offrande de très-grande odeur, bien que l'odorat de celui qui sacrifie à cet autel, tout occupé de la grandeur du mystère, ne soit pas toujours frappé au moment du sacrifice.

Maint autre don est don du mariage :
Cornes au front, jalousie, souci,
Sont des présents d'amoureuse merci ;
Heureux l'époux qui n'y perd son courage !

Manger, dévorer (2), sont aussi chez les anciens

(1) L'auteur du *Peccatum originale*, chez qui nous avons puisé plus d'une fois, a pris un soin tout particulier de rassembler des passages qui concernent le don réciproque entre le mari et la femme dans l'œuvre charnelle. J'en mettrai un seul ici pour la satisfaction du lecteur, et pour ne pas tomber, par des citations trop fréquentes, sous la férule des Matanasius :

Das Cattis, das Germanis, das, Gellia, Dacis,
Nec Scythicum spernis Cappadocumque toros.
(MARTIAL.)

(2) Beverland en rapporte aussi touchant l'avidité avec laquelle on mange et dévore même le fruit défendu, etc.

écrivains des termes mystérieux, et le mot fruit, aussi bien que le verbe *frui*, d'où ce mot dérive et qui signifie jouir, s'emploie souvent dans la même occasion. On dit tous les jours que les enfants sont des fruits du mariage, qu'une femme a perdu son fruit, etc.

Si ceux qui témoigneront quelque répugnance pour notre sentiment veulent prendre la peine d'examiner les paroles de Moïse et toute l'histoire de la chute d'Adam, combien les termes employés dans cette narration reviennent souvent ailleurs pour exprimer le péché de la chair, et de quelle manière les écrivains sacrés s'énoncent à l'égard du péché originel, de l'idolâtrie, des égarements des Juifs, nous oserons nous persuader qu'ils voudront bien nous rendre justice, et croire que nous ne parlons par pour parler, comme on le dit ordinairement. Dût-on nous accuser de nous redire, nous croyons qu'il faut se rendre au penchant de tous les hommes pour l'œuvre matrimoniale, et que ce penchant étant une source de crimes, et surtout celle de l'irreligion, tous les péchés des Israélites ont dû nous être représentés sous l'idée de convoitise, d'adultère, de fornication. Nous portons la même iniquité, nous sommes frappés, malgré le baptême, au coin des Israélites, étant corrompus, comme eux, dès la conception. L'homme et la femme sont un dangereux aimant l'un à l'autre. Il est vrai que la raison, bien qu'endormie dans la consommation de la convoitise, a pourtant encore assez de force pour empêcher qu'on ne publie sur les toits et dans les gouttières, aux coins des rues, dans les places et dans les marchés, l'ardeur dont on est brûlé. Heureuse-

ment pour nous, ces criailleries n'appartiennent qu'aux bêtes seules ; elles n'y font point tant de façons : elles prennent et donnent ce que la nature leur ordonne de prendre et de donner ; mais elles ont un avantage sur l'homme, et je l'ai déjà remarqué : c'est qu'après cela le mal d'amour cesse et ne leur revient qu'à certains temps. Des hommes, il n'en est pas de même (1). De jour, de nuit, dans le chaud, dans le froid, en temps de fête, de vigile et de jeûne, tout leur est bon. La

(1) Certain gaillard, la terreur des maris,
Très-doctement prouvait le saint usage
D'amour charnel : « De jour, sont assouvis
Désirs impurs. Bruit, chagrins de ménage
Par ce moyen jusqu'au soir sont bannis.
La nuit, d'amour dose réitérée
Fait reposer jusques au lendemain.
En temps d'hiver, amour vif et badin
Réchauffe mieux qu'une robe fourrée.
Au mois de juin, baume n'est plus subtil
(Pource qu'alors point esprit volatil)
Qu'un trait d'amour pris non outre mesure.
En bonne fête, amour dompte nature,
Chasse le Diable et nettoye le cœur,
Du faux vouloir ôte la folle ardeur. »
De tels propos grande fut l'efficace.
Femmes, agnès, veuves, jeunes tendrons
De l'orateur retinrent les leçons.
Jamais dévot défenseur de la Grâce
De convertis n'eut si belles moissons:
Froid délogea maint et maint pucelage,
Baume de juin mit luxure aux abois,
Jeunes muguets, suppôts du cocuage,
Milliers d'époux soumirent à ses droits;
Filles craignant fols pensers, vie oisive,
De cettui point accrurent leur *Credo*.
En Israël ne fut zèle plus beau,
Plus grande foi, pénitence plus vive.

nature, irritée contre leurs désordres, ne veut leur prescrire aucune abstinence. Elle leur donne le plaisir comme une peine et comme un tourment, et si un reste de raison ne leur faisait voir la turpitude du péché d'Adam, peut-être que bientôt ils courraient les champs, dans les transports de l'amour, comme les chats courent les gouttières.

S'il faut dire les choses comme elles sont, la raison ne nous donne que l'avantage de dissimuler notre honte, et c'est ce que les bêtes n'ont pas. On brûle, on se consume sans oser le témoigner, on veut même démentir par les discours les signes extérieurs de l'amour, et si le feu dévore jusqu'à ne pouvoir plus être caché, on s'efforce encore d'étouffer la peine où l'on est, par les plus beaux sentiments du monde, pendant que les bêtes font retentir naturellement l'air de leurs amoureux tourments. Tel est, en fait d'amour, tout le privilége qu'a l'homme sur les autres animaux ; car, à l'égard des cyniques qui ont essayé de les imiter, il y a longtemps que leur extravagante brutalité est détestée de la société civile. Du reste, les lois n'ont rien à voir dans la célébration secrète des mystères de cette passion, et n'étendent pas leur pouvoir sur l'ordre et les rites qui se doivent observer dans les fêtes de l'amour, parce que tout se passe dans le cabinet et sous le voile de la nuit, dans des lieux écartés et tête-à-tête. Les désordres secrets du péché originel sont renvoyés à Dieu, seul scrutateur des mystères. Que là-dessus chacun s'éprouve soi-même, et que celui d'entre les enfants d'Adam qui n'a rien à se reprocher en cette occasion, condamne celui qu'on

aura surpris sur le fait et qu'on jugera mériter d'être traduit devant le juge. Ne vous fiez ni à la mine, ni à l'austérité apparente, ni à l'âge; c'est ici surtout que les docteurs raisonnent contre leurs principes. Dès qu'il s'agit de ceux de l'amour, le beau et l'honnête échappent aux philosophes. Même ces ecclésiastiques à qui les femmes sont permises, se trouvent alors dans des absences de vertu extraordinaires. Les majeurs ne gardent aucune mesure, lorsqu'il se présente un moyen de se satisfaire, et pour ceux qui sont encore au-dessous de l'âge de majorité, ils savent du moins la théorie de la science d'amour. Eh! combien de fois la pratique ne prévient-elle pas chez eux le nombre des ans! Nos filles surpassent dans cette étude les Quartilles de Pétrone, et comme on dit, songent au mariage dès la coquille. L'éloquence de l'amour, ces gestes parlants, ces mouvements si expressifs, ces yeux languissants, ces pâleurs, ces opilations incommodes, ces inquiétudes nocturnes, cette peur des esprits, ces profondes méditations dont j'ai parlé sur la physionomie d'un homme, tout cela leur est à peu près naturel. Le seul moyen de les guérir, de rassurer leur esprit et de distraire leur méditation, c'est un incube jeune et robuste, en un mot, un mari complet. Que si elles peuvent venir à lever le masque, s'il est possible que rien ne les arrête plus, elles s'en feront donner, non au plus offrant, mais au mieux pourvu; elles paieront libéralement un médecin qu'elles auront affermé, le jour, pour l'examen du mal, la nuit, pour la cure. D'autres feront d'un ramonneur de cheminées, de leurs valets, de leurs palefreniers, des personnes du

premier ordre (1). La qualité, la naissance, l'autorité, la réputation et la religion ne les contraindront pas d'être vertueuses. Messaline, Cléopâtre, Julie, Faustine, Catherine de Médicis, Christine de Suède, Jeanne de Naples, la feue duch.... de B.... la feue Cz... en sont des preuves authentiques. A celles qui sont au-dessus des lois, et souvent par conséquent au-dessous des bêtes, un homme, quel qu'il soit, est comme un dieu tutélaire, et pourvu que sa valeur le rende semblable au dieu de Lampsaque (2), il pourra devenir petit prince souverain, après n'avoir été que particulier ou tout au plus gentilhomme médiocrement qualifié. Mais qui sait, après tout, les tristes révolutions qu'une impudique souffre dans son corps, et qui pourrait dire à quel point elle est forcée de se débaucher en esprit, quand son imagination est frappée? Un poëte a fort bien dit qu'une femme est chaste tant qu'elle ne fait point parler d'elle et qu'elle frappe ses coups à la dérobée. Si elle ne se repaît que d'amoureuses idées, et que l'honneur ou la crainte la retiennent, tant mieux pour l'époux, qui au fond n'en paie

(1) Dans vos saturnales augustes,
Mettez au rang de vos égaux,
Et vos gardes les plus robustes,
Et vos esclaves les plus beaux.
Que la faveur ni la puissance,
La fortune ni la naissance
N'y puissent remporter le prix;
Mais que sur tous autres préside
Quiconque a la vigueur d'Alcide
Sous le visage de Pâris.

(IIIe *Philippique*.)

(2) Priape.

moins le tribut au cocuage. Car, à tout prendre,

> Toutes êtes, serez ou fûtes,
> De fait ou de volonté putes,
> Et qui très-bien vous chercheroit,
> Putes toutes vous trouveroit (1).

Ces vers s'accordent assez bien avec celui d'Ovide (2). Mais, enfin, il en faut revenir au grand argument. Nature agit, vous dira-t-on ; un enfant qui se connaît se dit à soi-même : « Je suis composé de chair et d'os ; j'agirai donc comme celui qui m'a donné la vie ; j'imiterai mon père et ma mère, je ferai d'autres enfants. » Cet enfant peut dire aussi naturellement qu'Ænéas Sylvius, qui de grand pécheur qu'il avait été devint ensuite pontife infaillible et très-saint Père sous le nom de Pie II : « Quelle joie pour vous de voir que votre fils marche sur vos traces et qu'il n'est ni froid ni maléficié ! Dieu sait quel coq vous avez été dans votre jeunesse ! Félicitez-vous de ce que je ne suis ni hypocrite ni impuissant. J'avoue naturellement mon faible : je ne me flatte pas d'être plus saint que David ou plus sage que Salomon. Notre péché est aussi ancien que le monde, et je ne sais comment je l'ai appris. » Il est du moins certain que l'indication des symptômes qui prouvent le pouvoir, l'action et l'activité du péché (j'en parle comme d'une maladie) nous vient aussi soudainement qu'un rhume, une fièvre, une fluxion. Une humeur descend tout à coup,

(1) Vers du *Roman de la Rose*.
(2) ..... Casta est quam nemo rogavit.

on ne sait d'où, on ne sait comment, et, se jetant sur une certaine partie, change les dispositions du corps et de l'âme. Cela nous met hors de page. Les dangereuses instructions d'une personne de notre âge hâtent ou augmentent le mal ; les exemples, l'imitation, la lecture aident à l'indisposition. La vieillesse est le vrai et l'unique médecin de cette cruelle maladie. C'est une espèce de miracle d'en être guéri, comme saint Augustin, à trente ans. Des milliers d'hommes n'en guérissent de leur vie. Pour les femmes, on sait assez quelle est cette partie de leur corps qui meurt la dernière. Que celui qui voudra être saint et chaste toute sa vie, imite de bonne heure Origène, au hasard de passer ensuite pour un tronc inutile ou pour un homme perclus; mais s'il préfère de se soumettre légitimement par le mariage au pouvoir du péché originel, il évitera au moins le scandale.

§ 7. Si, pour la satisfaction du lecteur, il fallait faire encore ici le dénombrement des faiblesses des grands hommes pour l'amour, quel détail ne lui donnerions-nous pas ! Où sont les héros, les philosophes et les docteurs qui aient pu éviter de succomber quelquefois? Hercule filait pour une maîtresse; Marc-Antoine manqua la souveraineté de Rome pour l'amour de Cléopâtre. L'amour délassait César des fatigues de l'ambition, et délasse de même les princes de notre siècle, en Fr..., en Al.., en un mot, par tout le monde connu. Mais on ne connaît personne qui voulût imiter la folie de Périandre, un des sept sages de la Grèce, qui par un excès de tendresse, couche

avec le corps mort de sa femme. Dans les professions les plus graves et les plus sévères on n'y penche pas moins invinciblement en secret et malgré soi, vers l'amour. On y argumente en soi-même contre l'honneur; on tâche de l'obliger de se contenter de l'extérieur; mais cet honneur, qui n'a pour appui que de faux principes, jette le philosophe amoureux dans de ridicules embarras. Certainement la vertu dans sa perfection est incompatible avec l'homme, tel qu'il est depuis la corruption. La passion ne devient que plus violente par la contrainte. Si l'on savait tout ce qui se passe sous le minois composé de ceux qui doivent prêcher la sagesse et corriger le genre humain!.... Mais s'ils ne commettent adultère qu'en leur cœur, s'ils ne convoitent que secrètement la femme de leur prochain, qui d'entre nous a le pouvoir de les dénoncer? Avec leurs solides réflexions et tout l'étalage de leur sagesse, le mouvement naturel de la convoitise est-il impossible en eux (1)? Non, sans doute, et pour les autres savants qui se croient autant en droit que les ecclésiastiques et les philosophes de tromper par des dehors composés et de faire accroire que la science les a mis hors de la portée des vices, je leur déclare qu'ils n'ont en cela d'autre avantage que celui de paraître ce qu'ils ne sont pas. Leur amour-propre et l'orgueil qu'inspire l'étude les empêchent souvent de courir publiquement dans ces champs libres que Vénus abandonne au commun de

(1) « Puisque le feu se prend bien aux palais et aux églises, pourquoi voulez-vous qu'il épargne les sages et les philosophes? » BALZAC, *Apologie*, etc.

ses adorateurs, et pour les expéditions secrètes, ils ne les connaissent guère. Mais Vénus les punit dans leur cabinet par d'agréables illusions, et l'Amour les tente rarement par des objets réels. Il aime à les attaquer du côté de l'imagination; il la remplit de fantômes agréables, qui les livrent à la convoitise. Si dans cet état il leur arrive de lever enfin le masque, ils iront bien plus loin que les autres, et c'est ainsi qu'on a vu Pindare expirer entre les bras de son mignon, et Politien mourir d'amour en touchant son luth. Toute l'économie de l'âme étant détruite, elle n'agit plus que pour s'abandonner à la corruption, et même jusqu'à oser se flatter, dans l'ivresse de la passion, que rien n'est plus sage ni plus aimable que le plaisir. Pauvres malheureux, qui prétendez être plus forts, plus courageux et plus éclairés que tout le reste du genre humain! Chantez donc comme les plus grands pécheurs d'entre nous :

Aimons, tout nous y convie.
Que des plaisirs rien n'arrête le cours!
Venez, aimables amours;
Sans vous, la plus heureuse vie
N'est que chagrin,
Pure folie,
Misanthropie;
Sans vous, hébreu, grec, arabe, latin
Est babil vain.

Laissons, laissons critique des mots,
Philosophie et discours moraux,
Dialectique et tous ses *ergos;*

Ses raisonnements
Et ses arguments
Ne sont concluants
Entre les amants.
Etude, sagesse
Perdent leur justesse
Dès qu'amour loge dans un cœur savant.
La raison
Tombe en pamoison,
La doctrine en confusion ;
Le cerveau se trouble,
L'esprit, tout abstrait,
Tout distrait,
Fait un sot parfait (1).

§ 8. Si pourtant il en faut croire les médecins, l'usage modéré de cette passion est un remède infaillible contre les opilations de rate, la mélancolie, la pituite, etc. Nous avons déjà fait voir qu'à l'égard des filles, le meilleur remède pour elles, c'est un époux, un époux d'âge compétent, de bonne complexion, en un mot, bien conditionné. Quartille nous assure dans Pétrone que les plaisirs de l'amour sont un excellent remède pour guérir de la fièvre tierce (2), et nous trouvons dans l'histoire littéraire du XVIe siècle que Verinus, jeune homme de grande vertu, et qui promettait beaucoup par son esprit, mourut à l'âge de dix-sept ans, pour n'avoir pas

(1) Ces paroles sont sur l'air d'une gigue.

(2) « Vetui hodiè in hoc diversorio quemquam mortalium admitti, ut remedium tertianæ sine interpellatione à vobis acciperem. »

voulu éprouver cette recette. Chose rare, d'être le martyr de la chasteté dans un âge où Platon, le divin Platon, n'a pas eu honte d'avouer que, faute de femme, il se consolait dans l'onanisme (1). Les obstructions causées par l'extrême continence de Verinus précipitèrent la fin de sa vie, et c'est la crainte d'un pareil accident qui porte sans doute ceux d'entre les ecclésiastiques chrétiens qui sont obligés au célibat, à réitérer souvent la dose amoureuse. Que Bocace, La Fontaine, Vergier et autres se divertissent aux dépens de ces ecclésiastiques galants : ceux-ci vivent à bon compte, et résistent aux maux qui proviennent de la chasteté (2).

(1) CARDAN. in *Apol. pro Nerone*. Onanisme, péché d'Onan. (*Genèse*, Chap. XXXVIII.)

(2) « Sauver une âme, adoucir sa douleur,
Dompter la chair, ramener la sagesse,
Guérir l'infirme et croire à son pasteur,
C'est charité, répétait à confesse
Messire Imbert. Vous sentez-vous, ma sœur,
Ce saint désir, cette divine ardeur
De convertir une âme pécheresse?
De l'enlever à cette chair traîtresse?
Conduirez-vous un infirme au salut?
Du pur amour paîrez-vous le tribut?
— Je le paîrai, reprit la convertie;
Pour un pécheur je vous offre ma vie;
A mon prochain tous mes soins sont acquis,
S'il faut ainsi gagner le paradis;
Sans différer éprouvez mon courage.»
Lors présentant la pièce de ménage,
Le père dit : « Venez, sainte brebis,
Par des effets confirmer ce langage.
Si de la foi votre zèle est l'ouvrage,
Dans ce fauteuil, l'esprit en oraison,

§ 9. C'est ici la Chanson du Ricochet. Cependant, avant que de finir, il faut dire un mot contre ceux qui prétendent rectifier la passion dont nous venons de parler, cet amour charnel et incommode. Je réponds donc à ce qu'on a dit là-dessus dans les Dialogues sur les plaisirs, entre Patru et d'Ablancourt (1). Nous avouons qu'il y a de l'admiration dans l'amour, et que les charmes de la beauté passent des sens à l'esprit. C'est l'effet d'une intelligence fine et délicate; soit. Mais l'amour réciproque des deux sexes n'en demeure pas seulement à cette admiration et à ces sentiments d'estime. On a beau dire : une femme ne sentira pas pour une autre femme ce qu'un homme sent pour cette femme. Rien n'est plus aimable et plus attirant pour les hommes qu'un cercle de belles femmes, et tout ce qu'on peut faire alors, c'est de travailler à combattre par de grands efforts de vertu les mouvements de la chair. Représenter l'amour

D'ici ma sœur éloignez le Démon :
Grand est le mal et subtil le poison.
Ainsi le Diable, ennemi de justice,
A vos pasteurs cause, par maléfice,
En cet endroit rude convulsion ;
Faut que parfois cette chose mollisse.
Quand me verrez en vive émotion,
Dites tout bas : « Le Seigneur vous guérisse ! »
Lors passera le traître Lucifer
Sous ce fauteuil, retournant en enfer.»
Avec foi vive on parfit l'exercice,
Zèle y fut grand, charité n'y manqua :
Messire Imbert beaucoup mieux s'en porta.
Maints pères sais plus ardents à cela
Qu'à chanter messe et réciter l'office.

(1) Page 143.

comme un désir de s'unir à ce qui paraît beau et bon ne donnerait pas une définition exacte de l'amour réciproque des deux sexes, parce que l'amour humain n'est que le désir de s'unir de corps et d'esprit, selon les principes que la nature a donnés à Adam et à ses enfants. Il n'est pas possible de trouver un autre amour parmi les hommes, et tout le reste n'est plus amour : ce n'est qu'une amitié délicate. Si une femme peut être charmée de la beauté d'une autre femme, ce n'est pas par un effet d'amour, c'est parce que la beauté entraîne naturellement vers l'admiration ; mais en même temps, cette femme sera peut-être jalouse et envieuse. Les hommes regardent la beauté des femmes comme un fruit qu'ils doivent cueillir, et les femmes celles des personnes de leur sexe comme une fleur qui aurait dû leur appartenir.

Raillerie à part, on peut bien contraindre d'abord la tendre émotion (1), qui est l'origine et le premier sentiment de l'amour, mais si ce premier trait qui frappe, pénètre jusqu'au fond du cœur et s'y insinue avec un agrément infini, on fait en soi-même et malgré soi un mélange de convoitise et d'admiration. On voudrait jouir du corps en même temps qu'on estime les charmes de l'esprit et de la vertu. L'esprit et le corps de l'homme sont si fort unis, qu'il est impossible d'avoir cet amour quintessencié, dont on fait l'éloge. Je soutiens même que cet amour est si bien un être de raison, que qui dit qu'il le sent ne sent rien.

La jouissance éteint l'amour (2), mais non pas

(1) Page 545.
(2) Page 147.

toujours : on voit des gens mariés s'aimer en amants. Encore une fois, l'amour des deux sexes est un désir aussi charnel pour le moins que spirituel : il ne faut que se rendre justice pour en convenir, il ne faut qu'examiner en soi les symptômes de cette passion. Ceux qui maintiennent l'amour platonique, ou ne veulent pas dire ce qu'ils sentent, ou veulent se tromper eux-mêmes, ou confondent l'estime, l'amour et une amitié plus parfaite qu'une amitié ordinaire. Il paraît même, par le discours de l'auteur dont on parle ici, qu'il confond l'amour et l'amitié (1), et qu'il ne raisonne pas en cette occasion, non plus qu'en tout le reste du livre, avec assez de méthode.

Je soutiens donc hardiment que les galanteries de la tendre jeunesse, que cet amour, source de délices entre des gens de mérite, que ce commerce charmant que rien ne peut égaler (2), que ces raffinements, que ces unions de cœur, que ces plaisirs spirituels sont les effets de l'union sensuelle et charnelle du corps avec l'âme. Les galanteries de la tendre jeunesse, si l'on veut bien y faire réflexion, ne sont pas tout à fait innocentes : au pis aller, nous conviendrons qu'à cet âge on ne sait pas bien encore ce qu'on désire. L'amour des gens de mérite est plus pur, parce qu'ils sont plus éclairés ou moins grossiers que le peuple. Un homme poli et délicat, parle, marche, agit aussi bien que le vulgaire, mais il parle mieux, mais il agit plus à propos. Il en est ainsi de l'amour.

§ 10. Après tout ce que j'ai dit, j'ose croire qu'il

(1) Page 149.
(2) Page 152.

n'y aura qu'une voix sur le pouvoir extraordinaire et nécessaire de l'amour, et que l'on conviendra sans peine que s'il a été le dieu suprême, le père des dieux et des hommes chez les païens, il ne l'est pas moins chez les chrétiens. Le pouvoir de l'amour ne se fait pas moins sentir à ceux-ci, il ne les porte pas moins que les autres à mille extravagances fâcheuses, dont les moindres sont les disproportions d'âge et d'humeur, et l'inégalité de condition dans un mariage. Le vieux serpent, après avoir séduit l'homme par l'amour, lui persuada bientôt d'adorer ce même amour. Les anciens païens représentèrent la génération et la fécondité par des figures si expressives, des symboles si parlants, des usages si libres et si déréglés, que les plus froids dévots ne pouvaient s'empêcher d'en être émus à luxure. Le paganisme moderne des Indes ne doit rien à l'ancien de ce côté-là. Le vieux serpent ne nous attaque plus, nous autres chrétiens, par ces détestables superstitions, mais en nous attaquant plus finement, il ne nous représente pas moins le grand pouvoir de l'amour. Il n'oublie pas de nous assurer qu'en se confessant humblement des vices et des faiblesses de l'humanité, qu'en péchant secrètement pour ne point causer de scandale, on sera absous et justifié, comme ayant expié suffisamment ses désordres.

Nous lisons que les Turcs sont livrés à la pluralité des femmes, et avec cela ils se font pour l'autre vie l'idée chimérique d'un amour raffiné et subtilisé par mille nouvelles postures qu'il prendra dans le paradis de leur Mahomet.

On nous parle des peintures qui ornaient les vases, les lampes et autres pièces de ménage chez les anciens. On y voyait, nous dit-on, tout ce que l'imagination lubrique de Philenis et d'Elephantis avait été capable d'inventer. Et nous, chrétiens, sectateurs d'une religion qui nous régénère, oserions-nous nous vanter d'être à couvert des infamies du paganisme et des grossières idées des mahométans? Nous avons tous l'Arétin sur nos tabatières; les obscénités sont peintes sur nos écrans, dans nos chambres, etc. Ces peintures et ces sculptures qui enrichissent les palais, et même les palais de quelques princes de l'Eglise, ne cèdent guères aux obscénités de l'Arétin, ni à celles du paganisme, ni aux charnelles idées des Turcs. Notre carnaval n'est ni plus chaste, ni plus religieux que les saturnales, les lupercales, les jeux floraux, les mystères d'Adonis et de la Bonne Déesse, etc.

Je vais plus loin. On se moque tous les jours chez nous de la trop chaste modération des deux sexes. Qu'un jeune homme de vingt-cinq ans s'avisât de se laisser connaître pour puceau, on le sifflerait partout. Les femmes payaient autrefois bien cher la vigueur de leurs galants et leur savoir-faire en amour : j'ai montré qu'elles le paient de même en ce siècle, et l'on ne voyait point à Rome de d... de B...y plus infatigable et plus généreuse, ni de d... de L... d..g qui se connût mieux en beaux hommes que les nôtres. Un héritage se proportionnait autrefois aux facultés d'un galant(1) : tout cela se pratique encore aujourd'hui

(1) *Peculium virile membrum*, quia illâ parte homo pecus, aut potius, quia eâ parte dives.

chez nous. La grandeur de la naissance et l'éclat de la fortune ne mettent pas les souverains à couvert du libertinage : un prince qui régnait avec éclat et tenait un rang considérable dans l'E... G..., s'est donné lui-même pour cocu (1). Un autre est tout ensemble, père connu, amant déclaré de sa fille (2), et quoique cet inceste mérite un nouveau Sophocle, l'époux qu'il lui choisit est du sang des rois.

Toutes les débauches des païens fondent chez nous. Malgré le christianisme, on ravit, on viole aujourd'hui, comme autrefois. Nous avons vu de nos jours des sociétés de s..... se former comme des sociétés de religion, avoir des règles établies, des maisons fixes, et des agents qui, par le plus abominable de tous les maq..., les assortissaient de ganym.... à tout prix (3). Si la pluralité des femmes ne nous est pas permise, comme chez les mahométans, nos lois ne nous défendent ni les concubines, ni les maîtresses. Nous sommes pourvus de maisons commodes, où l'économie et le plaisir ne nuisent pas l'un à l'autre. Faut-il quelque chose de plus piquant en galanterie ? certaines personnes charitables nous procurent souvent des endroits privilégiés ; mais il n'appartient qu'à l'Opéra de fournir aux princes et aux millionnaires des Laïs d'un prix excessif : trop heureux si ces infidèles beautés ne communiquent pas leurs charmes à des Israélites (4) aussi nobles par leurs richesses que les

(1) Il s'agit ici de la P.... ép... du feu R. d... — (2) La C.. d'Ors..., fille du roi de P.. — (3) En Hollande. — (4) Du L...., juif distingué par ses richesses. — Les personnages désignés dans les notes 1 et 2 nous échappent. Il s'agit dans la 3e du juif Duliz, célèbre par son faste dans le monde galant du temps. (*Note de l'éditeur.*)

Philistins par leur naissance. Les Cyniques osaient se glorifier de faire publiquement et sans honte les œuvres du mariage. Mais, sans parler de tout ce que nous commettons à la vue de nos proches ou nos amis familiers, n'a-t-on pas vu dans l'empire chrétien un El... de S. s'approcher d'une de ses maîtresses dans un marché, à la face du ciel et de la terre? Je ne dis rien de cet impudique congrès ordonné pour l'impuissance, et qui de notre temps a diverti le public aux dépens du duc de G... et de son épouse. Si les païens ont souffert ou établi des lieux de débauche, que pensera-t-on de ce chef infaillible de la hiérarchie chrétienne(1) qui établit de son temps un b.... public? Si l'on a vu dans le paganisme des princes livrés au plus grossier libertinage, que ne voyons-nous pas chez les chrétiens? Personne n'ignore les débauches de Ch.... II, roi d'A...., ni celles de Ph.... de F...., duc d'O.... Des princes ont couru de la manière la plus débordée le carnaval de Venise avec des courtisanes et des mignons; d'autres ont fait pis encore. Un roi de D... a couru l'Italie avec une espèce d'être mitoyen entre la femme sans honneur et celle qui se prostitue à tout prix (2)....

Mais, dira-t-on, ces pécheurs sont des gens du premier rang. Du plus au moins, répondrai-je. Les petits ne cèdent aux grands que par le défaut de

(1) Sixte IV.

(2) On reconnaît dans les initiales de ce passage, un Electeur de Saxe; le duc de Gesvres; Charles II, d'Angleterre; le régent, Philippe d'Orléans; un roi de Danemark. (*Note de l'éd.*)

moyens ou par la crainte du châtiment : à cela près, tout va chez les uns comme chez les autres. Obtenez l'impunité aux petits, et fournissez-leur des moyens, ils vendront et achèteront l'honneur des filles, des femmes et des garçons; ils ruineront leurs prochains, érigeront des autels aux passions sur les ruines de la religion, établiront des bureaux de vices, etc.

§ 11. On n'aurait jamais fini à remarquer ces sortes de choses. Qui voudrait mettre en parallèle notre conduite et celle des anciens païens, aurait sans doute beau champ. Cependant je ne puis m'empêcher de faire apercevoir ici le peu d'avantage que nous avons sur les pécheurs de l'antiquité. Je viens de montrer en gros que le péché originel et les vices qui lui doivent leur naissance ont aujourd'hui autant de cours qu'autrefois. Continuons. La superstition est timide et vétilleuse chez nous comme celle des païens. Comme chez eux, l'imitation, l'habitude et enfin la crainte, nous font observer les fêtes et les nouvelles lunes. Nous ajustons la régularité de ces dévotions avec les débauches, la calomnie, la médisance, etc., et nous y avons ordinairement pour guides le bigoterie et la frayeur sa compagne, qui, en nous montrant un Dieu terrible, armé de foudres et de supplices, nous empêchent de chercher en lui les sources du bonheur et de la vertu. Nous donnons comme les anciens dans les préjugés les plus fanatiques ; nous avons des légendes et des fables, des miracles que la politique des partis fait naître, et que la crédulité des bonnes gens confirme et cultive. Nos historiens ont leur faux merveilleux et rassemblent

souvent des prodiges. Lisez le § 63 et les suivants des *Pensées des Comètes*, pour être convaincu de ce que j'avance. On se parjure, on dissimule, on trompe, on trahit chez nous comme chez les anciens gentils; et tout cela malgré l'évidence de la morale chrétienne. Aucune alliance de souverains, aucun traité de paix n'est à l'abri de la mauvaise foi, des équivoques, des restrictions, et souvent même de la plus noire perfidie. Cependant on a la hardiesse de les faire au nom de Dieu, et de l'y prendre à témoin, quoiqu'on soit résolu de les violer à la première occasion.

Les Romains demandaient à leur déesse Laverna qu'elle les rendît habiles fourbes :

. . . . . Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri.

De même, nous demandons mille injustices à Dieu dans nos prières. Nous prions Dieu, comme on dit, en coupant la bourse. Nous nous confions tous les jours aux préjugés de nos pères. Le christianisme est pour nous un préjugé héréditaire, comme le paganisme l'est aux païens, le judaïsme aux juifs, le mahométisme aux mahométans. L'orgueil nous fait mépriser, haïr et damner enfin tous ceux qui ne se qualifient pas du nom de chrétiens comme nous, qui déshonorons ce nom par une conduite qui jure sans cesse avec la morale chrétienne.

Nous adoptons communément sans réflexion ce que des personnes d'autorité nous enseignent, et nous ne cherchons point à nous éclairer par le secours du

jugement et de la raison. La soumission est partout aveugle, quoique chacun se flatte d'avoir des lumières. Ni jugement ni raison ne font aujourd'hui des sectateurs à Luther et à Calvin. Mais ceux-ci en ont-ils jamais acquis beaucoup par le jugement et par la raison? On se croit dans les interêts de la foi, parce qu'on la suit par le moyen de la prévention dont j'ai parlé, des passions, de l'intérêt temporel et d'une tradition de famille. Tels sont les piéges auxquels se prennent les âmes peu éclairées.

Soutenir et défendre la tradition de la vérité parce qu'elle est parvenue à nous par nos pères, n'est pas la défendre à cause qu'elle vient de Dieu, mais parce que nous l'avons prise en habitude. Aussi ne l'aimons-nous que par paresse ou par orgueil. Il se glisse même partout une espèce d'ignorance qui est due à cette tradition, et l'on en fait gloire. Les païens faisaient-ils pis? On déclare dans Cicéron, comme dans l'Eglise chrétienne, qu'il faut se fier aveuglément à la foi de ses ancêtres ; on dit de même dans Minutius Felix (1) qu'il faut croire comme nos pères et nos mères, etc. Quel avantage avons-nous donc sur les païens? Celui d'être nés dans une religion qui donnerait infiniment à gagner, si l'on la suivait avec une foi éclairée.

Continuons. Les païens ont eu des roues et des chevalets pour convertir les chrétiens : ceux-ci ont des galères, des gibets et des bûchers pour se convertir les uns les autres. Sans aucune exception de

(1) Voyez aussi dans Arnobe, *Adversus gentes*, un passage très-remarquable sur ce sujet.

secte, il règne généralement partout un zèle amer et persécuteur. J'avoue que certains Etats où l'on est séparé du corps de l'Eglise catholique, conservent encore des principes de tolérance et de charité; mais la haine et le désir de persécuter n'y sont pas moins forts dans l'esprit des particuliers. Encore moins le sont-ils dans l'esprit de ceux qui leur prêchent le christianisme. Ces Réformés qui s'y sont retirés de gré ou de force, n'ont pas manqué d'y déchirer leur patrie et le souverain qui les y a persécutés, par les plus noires calomnies et les plus odieuses invectives; et cela va de pair, ce me semble, avec l'esprit de persécution. Au reste, pour connaître quel est le caractère de ceux que l'esprit convertisseur anime, il ne faut que lire l'histoire des guerres de religion. Les païens auraient-ils fait pis?

Les païens se traitaient, comme on dit ordinairement, en Mores et corsaires. Il usaient à toute outrance du droit que le victorieux a sur le vaincu, et ceux qu'ils ne faisaient pas esclaves étaient passés au fil de l'épée. C'est aussi de cette manière que les chrétiens ont mis sous le joug les peuples du Nouveau-Monde. On doit même cette justice aux anciens païens qu'ils avaient en horreur un marchand d'esclaves; mais aujourd'hui c'est un commerce aussi glorieux que profitable. Des chrétiens, qui doivent aimer tous les hommes comme eux-mêmes, vont tous les ans en acheter et en vendre d'autres qu'ils présentent au marché comme des bêtes, et la vie de ces esclaves leur est moins précieuse que celle des chiens. L'intérêt a conduit certains peuples à de lâches équi-

voques (1) : ils se sont contentés de donner le nom de leur religion.

Si les païennes se prostituaient par dévotion à l'honneur de leurs fausses divinités, les chrétiennes en font souvent autant aujourd'hui pour un chétif intérêt. « De dix filles qui s'abandonnent à Venise, dit M. de Saint-Didier (2), il y a en a neuf dont les mères et les tantes font elles-mêmes le marché. » Peut-être que cela n'est pas si commun dans une république voisine du Nord. Cependant on y voit assez fréquemment des misérables vendre leurs filles aussitôt qu'elles sont nubiles, les instruire, les former elles-mêmes à la débauche, et vivre de cet indigne trafic. Les Trimalcions et les Encolpes dont ces filles deviennent les concubines sont assez souvent du nombre de ceux dont un ancien poëte a dit :

Qui Curios simulant, et bacchanalia vivunt (3).

Outre cela, qui peut ignorer les désordres des couvents, le commerce et les liaisons d'amour qui, sous le masque de la dévotion, se forment dans les églises chrétiennes? Oublierons-nous aussi le maq.... d'amour qui se fait au pied des autels en Espagne et en Italie?

La courtisane Phryné consacra une Vénus d'or au bas de laquelle Diogène écrivit : « De la débauche des Grecs. » Combien d'offrandes chrétiennes au bas desquelles on pourrait mettre : Victimes pour le péché? ainsi que Bayle le dit fort bien. Et combien n'y a-t-

(1) Les hab. des P... U.... (Provinces Unies.)
(2) Dans un livre intitulé : *Ville et république de Venise.*
(3) JUVÉNAL, sat. II, vers. 3.

il pas de dons charitables que l'on pourrait orner de cette inscription : Larcins dont on a joui pendant sa vie? On fonde des hôpitaux, on fait l'aumône aux dépens de ceux qu'on a ruinés par des injustices.

Néron et quelques autres tyrans ont eu des frayeurs et des agitations de conscience qui les rendaient superstitieux et même bigots. Notre siècle nous fournit aussi des princes vicieux livrés à une bigoterie outrée. Caligula se cachait dans des caves et dans des lieux souterrains aussitôt que le tonnerre se faisait entendre, et de même des princes chrétiens, dont les règnes ont été une suite continuelle d'injustices et d'exactions, se sont armés de chapelets dans leur vieillesse, ont fait une barrière de reliques entre eux et la mort, ont répandu de l'eau bénite dans leurs appartements, pour s'y défendre contre les approches du Démon. Louis XI, prince qui ne doit pas être mis au rang des meilleurs, mourut dans une extrême bigoterie. Charles V, prince qui ne manquait ni de fourberie, ni d'ambition, alla finir ses jours parmi des moines. Si les païens ont eu des Messaline et des Faustine, nous avons eu des Catherine de Médicis, etc. Qu'on n'excepte ici ni branches, ni sectes du christianisme. Ce que j'avance convient à toutes les sectes, à toutes les branches. On trouve partout le cours de la médisance, de l'avarice, de la mauvaise foi, de l'impudicité, de la luxure. Enfin, pour finir ce parallèle, nous lisons dans l'histoire des anciens idolâtres qu'ils ont fait des guerres cruelles et détruit des millions d'hommes pour de petits motifs de vengeance, et nos chrétiens ont exposé plus d'une fois leurs États à des ré-

volations dangereuses pour des motifs vains et puérils. Un roi d'Angleterre ravagea autrefois la France, parce que le roi de France l'avait raillé sur son gros ventre. Le comte Julien attira autrefois, pour se venger, les Sarrazins en Espagne, et mit ainsi l'Espagne et la France même à deux doigts de leur ruine. Brantome nous assure que l'amiral de Bonnivet fit passer les monts à François Ier avec une formidable armée, pour jouir d'une belle dame italienne dont il était amoureux. Qui sait si l'amour de Henri IV pour la princesse de Condé, que le prince son époux avait emmenée dans les Pays-Bas, n'aurait pas été le motif d'une guerre projetée contre l'Espagne, plutôt que l'envie de réprimer l'ambition de l'Espagnol? Sans passer à d'autres exemples, je conclus que les chrétiens sont tombés et tombent encore aujourd'hui dans des excès aussi énormes que les païens.

Mais qu'il me soit permis d'aller encore plus loin. Je dis que les chrétiens surpassent quelquefois les anciens idolâtres en méchanceté. Nous avons vu, presque de nos jours, un roi périr sur un échafaud, malheureux petit-fils d'une princesse que sa cousine germaine Élisabeth fit périr de même, père infortuné d'un prince chassé ensuite par ses sujets. N'est-ce pas dans la chrétienté que l'on trouve des assassins à gages (1), des empoisonneurs publics, des prêtres meurtriers de profession (2), des gens qui ruinent la morale, tant naturelle qu'évangélique, par des dé-

(1) En Italie, à Naples, et en Espagne, à Valence, etc.

(2) A Venise. On dit de Venise qu'il faut s'y garder de trois P, P, P, des poux, des put.... et des prêtres.

tours, par des équivoques et par un faux amour de Dieu? On trouve chez des chrétiens une Inquisition, tribunal inique, cruel et violent, qui n'a point d'exemple chez les païens. Les chrétiens ont dépeuplé le Nouveau-Monde par le fer et par le feu, pour satisfaire à leur avarice. Les chrétiens, par le plus étrange contraste qui se puisse voir, pratiquent cette détestable politique connue sous le nom de machiavélisme, inconnue aux païens de l'antiquité, au moins en système. Des chrétiens se sont rendus maîtres de plusieurs pays dans les Indes par des supercheries indignes même d'un païen, et c'est des chrétiens que ces Indiens apprennent aujourd'hui à être subtils, hypocrites, avares et fourbes. Enfin, je dis encore une fois qu'ils vont plus loin que les païens, et je le prouve évidemment, en disant comme Bayle, § 160 des *Pensées sur les Comètes*, que la confiance et les lumières des chrétiens aggravent leurs crimes. Plus on pèche avec connaissance de cause, plus on se rend criminel. Or, selon moi, les pécheurs sont persuadés de la vérité de l'Évangile. C'est ce que Bayle prouve assez bien dans plusieurs paragraphes qui précèdent et qui suivent celui que je viens de citer.

§ 12. Nous crions contre le Diable, et nous le mettons de la partie dans toutes les mauvaises actions des hommes. J'ai montré qu'il a été le tentateur, le précepteur et le corrupteur de nos premiers parents. Je veux croire aussi qu'il nous présente encore souvent des objets funestes à notre vertu ; mais, après tout, je ne sais si depuis la chute d'Adam il a été nécessaire qu'il se mêlât beaucoup dans les passions humaines.

Si l'on en croit les ecclésiastiques chrétiens, aucun mal ne se fait sans lui. Eh! pourquoi ne croirions-nous pas que la méchanceté, transportée de l'homme dans l'homme par le levain du péché originel, suffit à Satan, sans qu'il entre encore dans nos affaires? Il n'y a maintenant d'autre diablerie en nous que le dérangement de la raison par le péché originel que nous héritons de père en fils. On ne voit et on ne sent que soi-même dans le mal où l'on s'abandonne, et cependant on veut que le Démon soit directement coupable de tout le mal qui se commet dans le monde. En vérité, on a grand tort de lui faire tant la guerre (1) : sans cela même sa peine est plus grande qu'il ne la peut porter. Après que la rébellion lui eut fait perdre la félicité, il inspira au premier homme une connaissance funeste. Il est bien assez puni de ses crimes par une prison éternelle et par un feu spirituel plus dévorant mille fois que notre feu matériel. Qu'il y brûle; mais laissons à notre curé le soin de réclamer contre cet Esprit de ténèbres. Il me semble que nous pouvons aller assez loin sans son secours, et que, grâces aux hommes, il aura toujours plus d'adorateurs et de sujets qu'il ne lui en faut pour se faire une monarchie immense. Tout sert aux hommes pour se damner, même la religion. Prenons trois exemples dans les trois cultes les plus connus. Les juifs étaient juifs

(1) Voyez là-dessus le § 238 des *Pensées sur les Comètes*. Mais je vais plus loin, et je dis que les raisonnements journaliers sur l'influence du Démon dans nos actions ôtent la liberté à l'homme, de même que ceux de ces personnes qui, pour vivre tranquillement dans le vice, disent pour excuse que leur étoile ou leur tempérament les y porte.

avec une présomption insupportable pour eux-mêmes et avec un mépris odieux pour les autres peuples. Ils mêlaient dans leur culte une bigoterie servile, prenant toutes les cérémonies à la lettre, sans pouvoir s'élever à un culte spirituel. Ils conservaient un attachement dangereux pour les biens du monde, et regardaient ces biens comme dus à leur nation toute seule. Cet attachement les aveugla jusqu'à leur faire méconnaître le Messie, parce qu'il ne leur semblait pas en état de les mettre en possession des richesses et de l'empire de l'univers. Orgueil, superstition, crainte servile et grossière, attachement au siècle, en voilà plus qu'il n'en fallait pour rendre plusieurs milliers de juifs sujets du Démon, sans que le Démon s'en mêlât. Pour les païens, ils n'avaient pas absolument ces belles lumières dont les juifs profitèrent si mal, et que les chrétiens ont reçues ensuite bien plus abondamment que les juifs. Mais quelle apparence que le Diable fût obligé de se mêler beaucoup des affaires du paganisme, puisque l'ignorance où étaient les païens d'un culte révélé aux hommes, suffisait pour les faire trébucher vers l'idolâtrie? D'ailleurs, si le Diable se fût mêlé des païens, il aurait étouffé en eux ces belles lumière de la religion naturelle, qui paraissent avec tant d'éclat dans leurs écrits. Il n'aurait jamais permis qu'ils se fussent approchés de la vérité, comme l'on voit qu'ils en ont approché très-souvent. A l'égard des chrétiens, on peut justement douter que le Diable se mêle d'eux, parce qu'il a pu être assuré que le désordre des passions mettrait le christianisme hors de la portée de mille millions d'hommes. Aussi

Jésus-Christ a-t-il dit lui-même qu'il y en avait beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : c'est-à-dire, qu'il y avait dans son Église beaucoup de gens revêtus des marques extérieures du christianisme, sans s'embarrasser, ou même sans pouvoir se résoudre à en pratiquer les préceptes. J'ajoute que la désunion des ecclésiastiques, laquelle est due ordinairement à une jalousie anti-chrétienne et à d'autres motifs qu'il est inutile de ramener ici au lecteur, est très-propre à livrer au Démon des millions d'âmes, sans qu'il y ait d'autre diablerie en cela, que la diablerie ecclésiastique.

En un mot, je trouve que le Diable n'a que faire d'agir en personne, et que ses affaires se font très-bien par procureur, comme on dit. Quels services ne lui rendent pas ces escadrons apostoliques envoyés pour faire la guerre à l'erreur avec des armes si propres à épouvanter l'incrédule? S'ils lui épargnent la peine du feu matériel, ils ont celle de la calomnie et de l'invective, par laquelle ils ruinent la réputation et le crédit de l'incrédule. Celui-ci, souvent effrayé, dissimule, se rend hypocrite, et le voilà sujet du Démon. Si d'autre côté ils gagnent des prosélytes sincères à leur système, leur demandent-ils autre chose que la soumission, la docilité, le silence respectueux, trois choses qui dans toutes les sectes du christianisme vont également à soumettre notre raison à la foi aveugle? c'est-à-dire à croire sans examiner les motifs qui mènent à la crédibilité (1). Or, sans un tel examen, la conversion du prosélyte devient un attachement à des

(1) « Ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit que nous croyons en

préjugés, une crainte inspirée de l'avenir (non pas cette crainte salutaire, mais cette autre qui regarde Dieu comme un juge sévère et effroyable), une suite de vices et de passions qui contrastent avec la repentance et les remords; enfin, une bigoterie qui ne finit qu'avec la vie. Ces préjugés, cette crainte et cette bigoterie ne sont pas sujets à Dieu, mais à Satan. En voilà assez pour montrer que la diablerie est moins nécessaire qu'on ne le croit pour damner les hommes.

§ 13. Je me suis insensiblement écarté du but de ma dissertation. Revenons-y pour récapituler en peu de mots ce que nous avons traité ici. Je commencerai la revue de mon sujet en protestant contre ceux qui m'accuseront d'introduire le libertinage dans la religion. Bien loin de vouloir faire l'éloge du péché, ni de chercher à aguerrir les hommes à la convoitise charnelle, je censure et je déteste les fruits de cette convoitise. J'avance d'abord qu'il ne faut pas donner tête baissée dans les opinions de nos directeurs en la foi, à cause des conséquences où nous entraînent les aveugles préjugés, et de la présomption qu'excite en nous une foi d'habitude, ou d'indolence, ou sans connaissance. En déclarant que cette foi nous conduit à l'erreur et à la superstition, je déclare aussi que tous ces désordres sont une suite nécessaire de la corruption de notre raison, et que cette corruption est l'effet du péché originel, auquel Dieu a opposé sa grâce.

lui (Jésus-Christ); car nous l'avons ouï nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. » Evang. de Saint-Jean, ch. IV, vers 42. Ce passage renferme le raisonnement et l'examen dont je parle ici.

Cette grâce s'est distinguée premièrement en faveur des juifs, ensuite en faveur des chrétiens ; mais elle a daigné secourir aussi plusieurs sages du paganisme, qui n'avaient d'autre barrière à opposer au péché originel que les principes de la religion naturelle, entretenus et conservés en eux par la même grâce. Cela irrite notre présomption ; mais Dieu est plus miséricordieux que nous. Après avoir fait l'histoire de ce péché, conformément à l'idée que nous devons avoir du premier homme créé libre et raisonnable, capable de choix et de discernement, je propose et je tâche d'établir mon opinion, en montrant que le sentiment vulgaire sur le péché originel est une de ces vieilles opinions favorites dont les ecclésiastiques ornent leurs discours, sans pouvoir venir à bout de les développer à la satisfaction d'un auditeur éclairé. Après avoir posé que le péché originel a pris sa source dans la passion que les hommes appellent amour, je soutiens que cette passion n'a été criminelle en Adam et Eve qu'à cause qu'elle les induisit à désobéir à leur Créateur. Il est comme probable que Dieu leur aurait permis dans l'état d'innocence l'usage libre de la génération, tel que nous l'avons aujourd'hui, et peut-être aussi que Dieu n'avait en vue que d'éprouver nos premiers parents dans la défense qu'il leur fit de s'occuper aux privautés de l'amour. Tout ce qu'on peut dire de positif, c'est que la corruption inséparable de la jouissance, l'égarement et la faiblesse qui accompagnent et le désir charnel et la jouissance effective, semblent prouver invinciblement que notre dépravation vient de là. La honte, les té-

nèbres; le silence et le mépris, qui sont des peines infligées à ces parties destinées à la génération, leur circoncision sous le judaïsme, la chasteté, la continence, les purifications ordonnées à leur occasion, semblent prouver la même chose. On trouve des traces de cette science du bien et du mal, par laquelle les yeux d'Adam furent ouverts, dans la méthode que les hommes se sont prescrite de fixer le commencement de la maturité de notre raison au temps qu'on acquiert la faculté de perpétuer son espèce. Divers sacrifices du paganisme, nombre d'allusions, d'allégories et d'expressions, tant des écrivains sacrés que des profanes, fortifient notre sentiment; mais avec tout cela je me déclare admirateur sincère et respectueux de l'économie de la grâce. Du reste, je prends la liberté de chercher et d'examiner les malheureux effets de la convoitise et des autres passions dans toutes les actions de l'homme. C'est une source continuelle de mal que ce péché originel entretient en nous. Aucun homme ne peut s'y soustraire, ni grand ni petit, ni maître ni serviteur, ni savant ni ignorant, ni docteur ni prêtre. Mais si, de la manière dont nous somme faits, le péché originel et ses suites sont inévitables, j'avoue pourtant, et je l'avoue sans violence, que pour tout cela le mal n'en est pas moins pernicieux dans le monde, ni celui qui s'y abandonne moins détestable aux gens de bien.

§ 14. Je ne dis rien de certaines vérités désagréables que l'histoire du péché originel m'a donné occasion de placer ici. Je le répète pour la troisième fois : il y a des exceptions à faire dans ces détails.

Ceux qu'ils choqueront se trouveront sans doute coupables.

Cet aveu suffit. J'ose me flatter qu'il satisfera les gens raisonnables. A l'égard de ceux qui ne le sont pas, bien qu'ils se croient pourvus d'une raison surnaturelle, un tel aveu et tout ce que l'on dirait encore ne ferait que les effaroucher. Ils continueront de s'imaginer que l'on a de mauvaises intentions, et que sous des apparences sincères l'on cache beaucoup de venin. D'autres, qui se persuadent que la raison est triste et farouche, prendront en mauvaise part certains badinages répandus dans cette dissertation, et la traiteront de libelle contre les bonnes mœurs. Je passe les bigots, qui crieront : « Au feu ! au feu ! On ne voit ici qu'hérésie, libertinage et médisance. » Qu'ils fassent du bruit, s'ils croient qu'il ne tient qu'à cela que leur cause en devienne meilleure. Ceux qui crient le plus sont d'ordinaire ceux qui prouvent et raisonnent moins. S'ils ont quelque chose de bon à répliquer, qui les empêche de prendre les armes et de disputer le terrain en gens de cœur ?

Si rectè vis judicare, lege et perlege.
Quisquis eris cupidus scriptorem noscere libri,
Nominis indicium littera beta dabit.
Gallia me genuit, tenet uvida terra, coactus
Exulo, dum reditum tristia fata negant.

LE BOUT DU MONDE

—

Curieuse en géométrie,
Eve autrefois fit la folie
D'écouter d'un certain Démon
La ruse profonde,
Le malin jargon,
Pour mesurer le bout du monde.

Il débuta, pour tout exorde,
Montrant la pomme de discorde,
Par les paroles que voici :
« J'ai fait une sonde
Dans ce pré fleuri :
J'y placerai le bout du monde. »

De jour, de nuit, la femme rêve
A la pomme que cueillit Eve
Près du ruisseau du Paradis,
Et l'Esprit immonde
Dans ce fruit exquis
Lui fait trouver le bout du monde.

C'est dans ce ruisseau de Cythère
Qu'on voit le philosophe austère

Se rafraîchir de ses travaux.
Cette eau sans seconde
Apaise des maux
Qui sont connus au bout du monde.

Que l'on maudisse de sa plume
Du plaisir la douce amertume,
Et la rose dans les chardons ;
Le plaisir qu'on fronde,
Rit de ces leçons,
Et se fait suivre au bout du monde.

D'une vie toujours douteuse,
Dure, chagrine, soucieuse
Si la peine est écrite aux cieux,
Qu'on jure, qu'on gronde,
Comme nos aïeux,
Cherchons la joie au bout du monde.

Dans la Réforme, dans le schisme,
L'hérésie, le cagotisme,
L'on ne parle que de salut,
Et tout y débonde
Pour aller au but
Du bout, du bout, du bout du monde.

Apprenant la géographie,
A son amant disait Julie :
« Je veux d'un géographe amant
Que tout corresponde,
Dans un art savant,
A faire aimer du bout du monde.

Pourquoi vers l'un ou l'autre pôle
Chercher un passe-temps frivole?

Sous la ligne, d'un tour de main,
Sans aimant, sans sonde,
Et d'un air badin,
Je réunis les bouts du monde. »

Pour faire goûter sa sagesse,
On recueille, on explique, on presse
Des saints docteurs les arguments,
Et la grâce abonde
Pour quelques moments :
Je borne alors le bout du monde.

Tout plaisir est pour moi folie.
Opéra, concerts, comédie
Sont amusements criminels ;
Mais auprès (1) de l'onde,
Je veux des (2) autels,
Pour le salut des bouts du monde.

Sur cette carte énigm tique,
Dévots, exercez la critique,
Parcourez-la du haut en bas ;
La machine ronde
Contraint vos compas,
Et vous arrête au bout du monde.

(1) La H. (La Haye.)
(2) B.....

FIN

TABLE DES MATIERES

TRAITÉES DANS CETTE DISSERTATION

—

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE. 1

CHAPITRE PREMIER.

OU L'ON MONTRE QUI SONT CEUX QUI ENTRETIENNENT L'ERREUR DANS LE MONDE. 17

§ 1. — Que les docteurs sont la cause de la corruption des chrétiens. 18

§ 2. — On continue le même sujet, et l'on réfute ceux qui se croient bons chrétiens, parce qu'ils ne doutent pas des dogmes. 22

§ 3. — Que les libertins jugent de la religion sur la conduite des chefs politiques et des docteurs. Vers où l'on caractérise l'erreur. 24

§ 4. — Que la corruption de l'homme par le péché originel le fait pencher vers la superstition, comme vers un acte expiatoire de ses fautes. 30

§ 5. — Qu'après la corruption causée par le péché originel, la raison ne pouvait qu'être impliquée dans l'erreur. 31

CHAPITRE SECOND.

DU CARACTÈRE ET DES EFFETS DU PÉCHÉ ORIGINEL. 33

§ 1. — Le péché originel a produit la grâce. *Ibid.*

§ 2. — Histoire du péché originel. On fait quelques remarques en

passant, et l'on dit ensuite comment le Diable put s'y prendre pour tenter Eve, et ensuite Adam, par le moyen d'Eve. 34
§ 3. — Remarque sur la corruption de la première postérité d'Adam. 47
§ 4. — Que l'homme avait été créé libre et capable de toutes les passions. 48
§ 5. — Quelques conjectures à l'occasion du système que nous établissons ici : l'admiration et la curiosité portèrent la femme à pécher. Le Diable instruisit la femme des secrets de l'arbre et de son fruit. 49
§ 6. — Le péché originel, manger du fruit de l'arbre de science et connaître sont la même chose. Description de l'homme, tel que cette connaissance le fait naître.
§ 7. — Que cette connaissance étant telle que nous l'établissons, il n'est pas surprenant de voir toute la postérité d'Adam souillée du péché originel : l'erreur et la volupté sont attachées à cette connaissance. 57
§ 8. — Réflexions sur le nom du paradis terrestre, qui signifie volupté. Digression sur nos docteurs. 61
§ 9. — Réflexions sur le soin extrême que prend l'homme, pour acquérir cette connaissance dont nous avons parlé. 66
§ 10. — L'arbre de science n'étant point un arbre ordinaire, ainsi qu'on l'a fait voir, il faut regarder comme une espèce d'allégorie, ou comme un emblème pris des Égyptiens, tout ce que Moïse en dit. 71
§ 11. — Autorités pour notre système. 75
§ 12. — Que la grâce de Dieu éclate dans ce péché originel, auquel nul homme ne peut échapper. 77
§ 13. — Le péché d'Adam est l'origine de la circoncision. Des prophètes s'expriment souvent à l'égard de l'idolâtrie par des allusions à la partie qui a produit le péché originel. Peines et désirs des femmes en conséquence du péché de notre première mère. 82
§ 14. — On déclare que tous les autres péchés sont comme des ruisseaux qui vont se rendre au péché dont nous traitons ici. 87
§ 15. — La négligence et le libertinage des parents avancent dans les enfants la connaissance du péché originel. 92
§ 16. — Que le sentiment vulgaire sur le fruit défendu est puéril, et que la honte attachée à certaines parties du corps prouve le nôtre. On traite par occasion des eunuques. 96

§ 17. — Que les châtiments répondent à la grandeur du péché d'Adam, et que la convoitise ne peut être rectifiée que par la pureté de l'intention dans le mariage. 103
Les fruits du mariage, imitation de Rabelais

CHAPITRE TROISIÈME.

§ 1. — La circoncision a été instituée pour rappeler dans l'esprit des juifs le péché ignominieux du premier homme. 115
Les démêlés du Diable et de la femme.
§ 2. Les purifications des juifs et des païens après l'acte conjugal, et la chasteté requise dans ceux qui s'approchaient des cérémonies de religion prouvent l'impureté du mariage. 119
§ 3. — Quelques accidents involontaires de la chair étant même des crimes devant Dieu, on peut en conclure l'énormité de cet acte qui peuple le monde. Les différents mouvements que l'amour imprime dans l'esprit des hommes nous prouvent la même chose. 122
§ 4. — Difficultés dans notre système. 124
§ 5. — On rejette la première solution donnée à cette difficulté, afin de ne point causer de scandale et de n'être pas déféré au tribunal théologique. On rétorque le scandale contre les ecclésiastiques, et l'on fait voir combien ils en ont causé de tout temps. 133
§ 6. — Que Moïse devait parler du péché originel de la manière dont il en a parlé. Remarques sur les mots « donner du fruit, » etc.; quel est l'usage de la raison dans l'œuvre matrimoniale. Que les lois n'ont rien à voir dans ces mystères, et que personne ne suit dans le particulier les principes de l'honnêteté que l'on établit en public. 143
§ 7. — Que les grands hommes et les personnes distinguées tombent dans d'étranges faiblesses. De quelle manière les savants et les philosophes tombent dans le péché originel. 151
§ 8. — Le péché d'Adam pratiqué avec modération est un remède contre plusieurs maux. . . . . Que les ecclésiastiques pratiquent très-volontiers ce remède. 154
§ 9. — Réfutation de l'amour spirituel et dégagé des sens. 156
§ 10. — Que le pouvoir du péché originel a porté depuis longtemps les hommes à des extravagances énormes. On fait à cette occasion un parallèle des chrétiens avec les païens. 158
§ 11 — Suite de ce parallèle.

§ 12. — Que le Diable ne se mêle pas beaucoup de nos affaires, parce que les hommes vont assez loin sans le secours de l'esprit malin. 170
§ 13. — Courte revue de ce qu'on vient d'établir dans cette dissertation. 174
§ 14. — Conclusion. 176